

**Dans l'espoir de
la revanche;
pages
patriotiques.
Préf. de Jean**

François Coppée

LIREGRATUITEMENT.COM

**Dans l'espoir de la
revanche; pages
patriotiques. Préf. de
Jean Monval**

François Coppée

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Dans l'espoir de la revanche; pages patriotiques. Préf. de Jean Monval

François Coppée naquit, grandit à l'ombre du dôme des Invalides; dans cette atmosphère héroïque, il se pénétra inconsciemment de V admiration et du respect de la France militaire.

On le surnomma, plus tard, « V académicien qui suit les régiments ». Le mot 7i' était pas pour lui déplaire; à la fin de sa vie, il était tout heureux de retrouver en lui, intact, aussi fort que jadis, le goût des choses de V armée; il aimait à répéter — avec ce sourire indéfinissable, plein d'ironie et de tendresse à la fois, si charmant dans ses yeux bleus — que devant les souvenirs de l'épopée napoléonienne il sentait se hérissier d'enthousiasme « le bonnet à poil qu'il avait dans le cœur ».

Il avait vu la guerre de 1870; il avait vu la lâcheté, iinjustice, la force primant le droit, l'Alsace et la Lorraine arrachées, contre leur volonté formelle, à la mère patrie... Toute sa vie il en conserva le désir passionné, l'ardent espoir de la revanche !

6 l'KliFACli

En 1873, il lit un voyage en Allemagne. La mentalité teutonne, orgueilleuse, ambitieuse^ érigeant ses instincts brutaux et ses appétits matériels en dogmes philosophiques, lui répugna profondément. La vue de cette race épaisse et lourde le rendit encore plus profondément et plus tendrement français, lui fit apprécier

d'avantage nos dons naturels, notre goût pour la mesure, l'harmonie et la clarté.

Au cours de ce voyage il fit de précieuses observations : il constata que le dédain affecté de l'Allemagne pour la France était simulé, moins sincère que la haine, et cachait, au fond, une immense envie : elle enviait à la France son mouvement intellectuel, sa littérature, ses arts, la richesse de son sol, la variété de ses ressources, le bon goût de ses modes ; elle enrageait de se sentir inférieure en toutes ces choses ; elle y joignait l'hostilité, la rancune héréditaire du pays protestant contre la nation catholique, dont le magnifique passé offusquait ses regards, emplissant le ciel des vastes imposantes de ses cathédrales. Elle n'oubliait rien, ni les victoires de Louis XIV, ni celles de Napoléon. François Coppée en acquit la certitude : la nouvelle génération allemande haïssait les Français plus que jamais ; loin de désirer la paix, elle rêvait plutôt de nouvelles conquêtes...

Mais l'esprit a horreur de la matière, le français souple, fin, ailé, abhorre le pesant, le « colossal »

allemand. François Coppée, qui a le sens aigu du ridicule, exerce contre les Teutons son ironie mordante. Ne les croirait-on pas sortis du spirituel crayon de Hansi, ces différents types de Vofficier prussien, dessinés d'après nature, « tous également désagréables, avec la casquette plaie, au galon jaune, blanc ou rouge, qui, sans le sabre, ferait prendre ces messieurs pour des domestiques d'hôtel ; le grand et imberbe cadet de cavalerie, la casquette en arrière, le nez au vent, l'œil insolent et provocateur ; le lourd major, barbu, ventru et plein de morgue, sans doute baron ou comte dans sa province ; et surtout Vofficier mathématique, long, voûté et étroitement boutonné dans son uniforme

vert, avec un air de bureaucrate et des lunettes ». On éprouve un réel soulagement — revanche du bon sens et de la vérité — à voir François Coppée exécuter « les cuistres d'Allemagne, promenant partout, avec un air d'importance, leurs vêtements noirs, leurs cravates blanches, leurs fronts bombés et luisants, leurs cheveux plats et leurs lunettes... » Aujourd'hui comme il eût flétri le manifeste mensonger des 93 intellectuels, lui qui s'insurgeait déjà, il y a quarante ans, contre la mentalité de ces « doctor>i, contre leur critique et leur érudition lourde et indigeste, contre leur mandarinisme inflexible et pédant, contre leur manie de hiérarchiser tout.

même les gens de lettres et les artistes, et de vouloir, coûte que coûte, assujettir la morale élémentaire et le droit des gens à leurs fo'i'mules étroites et fausses, dictées par Vintérêt et la raison d'État.

Mais François Coppée était trop clairvoyant pour ne pas constater aussi en Allemagne une prospérité industrielle et commerciale toujours grandissante, une organisation administrative et militaire excellente, un accroissement de la population très inquiétant pour la France, une préparation méthodique et incessante à la guerre future. Cette guerre, il en avait la conviction, était inévitable, et elle serait terrible : « Une étincelle peut rallumer demain; elle mettra le feu à toute V Europe ; et, cette fois-ci, les vainqueurs écraseront définitivement les vaincus ».

Avant la guerre de 1870 il avait rêvé, comme tous les jeunes gens de sa génération, une Europe nouvelle, pacifiée et fraternisant par delà les frontières. Il eût volontiers prêché cette entente de peuple à peuple, il Veut célébrée en beaux vers, à la Victor Hugo. — D'ailleurs un poète ne doit-il pas apaiser les rancunes,

calmer les haines, reconcilier les ennemis? Son rôle n'est-il pas de brandir, aux yeux de tous les hommes, un rameau d'olivier?... Cependant François Coppée, par tempérament, n'est pas le moins du monde internationaliste : il aime

PUEFACE 9

ardemment son pays, le préfère à tous les autres, et il croit peu à la chimère de la paix universelle. Pour sauvegarder, dans l'état actuel de l'Europe, la paix dans l'ordre, avant tout il faut être fort : « Maintenons la paix tant que nous pourrons, dit-il, mais laissons nos enfants jouer aux soldats ».

D'ailleurs, il le proclame bien haut, tant que l'Alsace et la Lorraine ne seront pas redevenues françaises, la paix réelle et sincère ne saurait exister entre la France et l'AUemagtie. Oublier la défaite, se résignera l'iniquité! A ces mots, ce qu'il y a de meilleur en lui — le sang des aïeux, l'instinct national, la conscience du citoyen — se révolte et proteste. Non, pour que le désarmement soit possible, il faut qu'auparavant VA llemagne rende à la France les deux chères provinces injustement conquises. En attendant, c'est elle, et elle seule, qui est responsable de la surenchère des armements qui maintient l'Europe dans ce monstrueux état de paix armée, oit l'or de toutes les nations se transmtce en acier et en machines de guerre pour les massacres futurs Comme français et comme catholique, François Coppée flétrit l'itnnpitoyable abus que l'Alleynagne a fait de sa victoire, en condamnant l'univers entier à rester sur le pied de guerre, et en retardant ainsi la pacifique marche en avant du monde civilisé...

Il a pleine conscience du danger : il surveille sa)j. ^

relâche Vambitieuse, la cupide, l'immorale politique allemande. Il le sent, nos pesants voisins sont toujours, malgré l'obsequiosité de leurs manières et l'impocrite affabilité de leur langage, nos sincères envieux et ennemis, dans le fond de leurs cœurs épais. C'est moins que jamais l'heure de s'engourdir dans le rêve, dans Vulopie, dans la croyance chimérique à la paix universelle; cette imprudence pourrait nous être fatale. Aussi combat-il avec ardeur et insistance les théoriciens du pacifisme, dont les illusions, même sincères, sont funestes. Ils conduiraient la France à l'abîme, en habituant la jeunesse à considérer les soldats et les institutions militaires comme surannés et inutiles : « Si vis pacem, par'a bellum n. François Coppée restera fidèle jusqu'à la fin de sa vie à son rôle d'avertisseur, de sentinelle vigilante; il montrera toujours aux jeunes gens la frontière d'Alsace, l'invasion possible... Il lui en a coûté, sans doute, de renoncer à son beau rêve de désarmement et de fraternité des peuples; mais, dans la banqueroute de ses illusions, il s'est réfugié dans l'instinct, dans l'amour ingénu de la patrie, dans la foi ardente au drapeau !

Si, dès le premier jour de la mobilisation, toute la jeunesse française a fait preuve d'une admirable vaillance qui ne s'est pas démentie en face de l'ennemi; si sur le front de bataille, les traits d'endurance, de courage, d'héroïsme, ont égalé, ont sur-

riiiiFACb; 11

passé ce qu'il y a eu de plus beau dans les meilleurs temps de noire histoire, ce merveilleux élan n'est pas le produit fortuit d'une impulsion instantanée ; il a eu des préparations lentes et laborieuses. La justice veut que Von salue les noms des bons citoyens, des ardents patriotes qui ont été les précurseurs et les en-

traîneurs du relèvement national. Ils ont connu des heures sombres, des années ingrates et stériles; ils ont été à la peine... Il est juste qu'aujourd'hui ils soient à l'honneur.

François Coppée est au premier rang de ceux qui entretiennent pieusement dans leur cœur l'espoir de la revanche et du réveil militaire, malgré le triomphe momentané des théories du Pacifisme. Il n'aura pas vu la terre promise, le sol des chères provinces enfin reconquis ; mais, du moins, soutenu par sa foi profonde, il aura lutté jusqu'au dernier souffle, comme ses compagnons d'armes Déroulède et de Mun, par la parole et par la plume, pour la sécurité, l'indépendance, l'honneur de la patrie et du drapeau !

L'alliance russe fut, pour lui, une source de réconfort et d'espoir. Enfin la France bien-aimée n'était plus seule contre trois devant l'Europe en armes! Comme il était reconnaissant au tsar Alexandre III d'avoir mis la force au service du

12 PREFACE

droit, et, déjouant l'immorale et lâche politique de l'Allemagne, d'avoir rétabli l'équilibre et maintenu la paix du monde. Des pensées d'espérance, des rêves de gloire s'agitaient confusément dans son cœur. Un irrésistible instinct lui montrait, dans l'alliance russe, un magnifique espoir pour la patrie. Vingt ans d'attente, dans une vision prophétique, il voyait déjà le tsar rejetant la barbarie turque au delà du Bosphore, faisant resplendir la croix grecque sur le dôme de Sainte-Sophie ; et, le jour même où les cosaques pénétraient au galop dans les ruelles du vieux Stamboul, un bataillon français, à Strasbourg, présentait les armes à la statue de Kléber!...

C'est ainsi que François Coppée vit dans V attente, Vespérance, la foi en la revanche et en le relèvement national. Comme tous les croyants il a ses heures d'amertume, mais comme tous les croyants aussi, il devine le soleil qui monte à travers les brumes du présent. Il sait que l'épreuve et la souffrance sont le gage des résurrections futures...

Il a confiance dans le génie et les vertus militaires de la race, dans sa fécondité en héros, dans sa promptitude à réparer ses désastres et à guérir ses blessures, dans son esprit de sacrifice et son mépris de la mort. Il sait que dans les masses populaires vibre et palpète, simple comme un ins-

tinct, V amour de la France ; il sait que le peuple obéit, en aimant si ardemment sa patrie, à V impulsion du cœur et du tempérament, à l'instinct héréditaire, aux sentiments traditionnels : « Vive le peuple ! C'est dans le peuple qu'on trouve les esprits droits et les cœurs simples à qui il suffira, au moment de la crise, de crier: « Vive la France », et de montrer le drapeau. Oui, c'est le peuple, le vrai peuple de France, le peuple au vieux sang militaire, qui a toujours le dernier mot, et c'est lui qui nous sauvera ! » Que le canon gronde demain, du côté des Vosges, et le miracle se renouvellera, François Coppée en est sûr ; car dans les yeux des braves gens qui se pressent sur le passage de nos petits pioupious, il retrouve les regards des soldats de l'an II... Quelle n'eût pas été sa joie en voyant se réaliser sa prophétie, quinze ans plus tard, et les exploits des « poilus », sur les hauteurs boisées de l'Argonne, renouveler l'immortelle légende des volontaires en sabots à la bataille de Valmy !

Oui, dans tout poète il y a un croyant et un prophète. En janvier 1895, — juste vingt ans avant la guerre actuelle, — François

Coppée se demandait, non sans quelque angoisse, ce que vaudraient nos états-majors sans expérience et sans passé, nos régiments qui n'avaient jamais vu le feu, s'il fallait, demain, défendre la frontière. Assurément, en Indo-Chine, en Afrique, nos troupiers et nos

l'i- l'REl'Al'.K

marins aiaient été admirables ; mais, là-bas, c'était la guerre contre des Barbares, contre des adversaires inférieurs... N'importe, François Coppée ne doutera jamais ni de l'armée, ni de la France; et dans un transport de foi religieuse et de patriotique amour il s'écriait : « O nos jeunes et chers soldats, suprême espoir de la France, la gierre que vous ferez peut-être demain ne sera pas pareille, vous n'aurez pas à y déployer tout d'abord vos qualités natives, Vimpéluosité, Vardeur, l'élan irrésistible. Il vous faudra souvent attendre — immobiles, Varne au bras — la mort tombant de loin, on ne saura d'oie; et vos chefs vous demanderont des prodiges de sang- froid et de calme stoïque. Ainsi le veut l'horrible progrès des machines à tuer, le perfectionnement dans l'art du massacre.

v. Ne croyez pas, cependant, quelles soient devenues inutiles, la furie française., les superbes té?nérités, la charge poitrine en avant et baïonnette au canon. Allons donc! Si les armes à longue portée font, d'abord, leur ravage, on finira bien par en venir aux mains. On y arrivera tout de même, à la rencontre face à face, au choc, au contact. El alors...

« Ah! alors... que nos soldats le sentent bouillonner en eux. ce sang gaulois, ce sang de guerre et de bataille... Chargez alors, mes enfants! En avant! A la fourchette! Enlevez-nous la victoire! »

Bientôt, demain peut-être, nous en avons le ferme

L'ÉPILOGUE

espoir, l'héroïque patience de nos soldats dans les tranchées aura sa récompense : la vision prophétique du poète se réalisera..

En lisant ces pages que nous reproduisons dans Vordre chronologique, — et oit, sous Vapparente diversité des sujets, éclatent Vunité profonde d'inspiration et de but, une égale ferveur d'apostolat patriotique, un égal amour pour la France et pour Varmée — nous croirons entendre la grande âme de François Coppée vibrer en ces heures critiques, applaudir aux vaillants efforts de nos chers soldats, lutter comme eux, auprès d'eux, dans l'espoir de la revanche/... Pussions-nous la voir bientôt s'accomplir, cette œuvre de régénération patriotique et morale que François Coppée a si ardemment désirée, ou il a si bien préparée! Pussions-nous voir la France se relever bientôt, prospère et glorieuse, dans l'ordre et dans la paix, grâce à la réconciliation durable de tous ses fils, communiant dans un même sentiment d'amour pour la Patrie, de foi dans ses destinées immortelles f

François Coppée eût été le premier à se féliciter du beau spectacle dont nous jouissons, vraiment miraculeux et, souhaitons-le, durable : cette trêve des partis, cet heureux accord, cette union sacrée

de tous les Français autour du drapeau, sans distinction d'opinions politiques ou religieuses. Il eût compris que cest aujourd'hui Vheure, non pas des récriminations et des rancunes, mais de l'oubli et même du pardon. Il eût agi, en cela, à la fois selon sa nature et les préceptes de la morale catholique : car il ne

condamna jamais que les théories et se montra toujours plein d'indulgence et de bienveillance pour les personnes.

Aussi, en reproduisant ces pages écrites jadis sous Vinspiration brûlante de Vactualilé, en avonsnous supprimé certains passages, certains termes empreints d'une virulence et d'une amertume justifiées à leur date, mais dont lui-même eût jugé l'expression inopportune en ces heures d'expiation, de souffrance et de mort, qui seront bientôt, — nous en avo7is la certitude basée sur les lois de l'éternelle justice, — suivies de la régénération de l'Europe et de la résurrection de la France. Notre patrie va reprendre, comme jadis, la tête de la marche des peuples à la recherche de la vraie civilisation, pour le bien de l'humanité, suivant ses antiques traditions nationales et chrétiennes !

Jean Monval.

AU LION DE BELFORT

Si je gravais des vers sur ton socle de pierre.

Certes, j'exalterais tes combats glorieux,

o monstre colossal, qui, seul victorieux,

Seul peux montrer les crocs et froncer la paupière.

Je dirais qu'on t'a vu, jusqu'à l'heure dernière, Fauve ge'ant, qui fus digne des fiers aïeux, Rejeter loin de toi, sanglant et furieux, L'assaut des cent chacals pendus à ta crinière.

Mais je voudrais encore ajouter : « Grand lion.

Symbole de colère et de rébellion,

D'un moins sombre avenir tu nous es l'assurance.

« Attends, sois, comme tous, patient et muet ; Mais, si la haine sainte en nous diminuait. Rugis pour rappeler son devoir à la France ! »

Impressions d'Allemagne en 1873.

Hélas ! Frédéric et Voltaire sont bien morts, et le caporal couronné qui règne à Berlin gagne des batailles plus terribles que celles de Rosbach!.. Cette cruelle pensée m'obsède depuis que je suis en Allemagne, et on devient bien meilleur patriote, h voir de près ses ennemis.

Nos ennemis, ils le sont bien, et pour longtemps, et à fond. Je me suis fait traduire quelques passages des journaux allemands : ils respirent tous la haine de la France ; ils affectent même pour elle un dédain auquel nos malheureuses divisions politiques donnent sans doute quelque raison d'être, mais qui est moins sincère que la haine. Car si l'influence de la France, nation, n'existe plus, son mouvement intellectuel, sa littérature, ses arts, la richesse de son sol, la variété de ses ressources, le bon goût de ses modes, s'imposent encore à l'étranger et y excitent l'envie.

L'Allemagne enrage de se sentir inférieure en toutes ces choses : la patrie de Goëthe et de Henri Heine n'a pas un poète ; le pays de Beethoven joue, sur ses scènes d'opéra, les bouffonneries d'Offenbach. En peinture, rien que les pédants de Düsseldorf. Et puis des savants, des savants, et des savants ! gens d'université et d'académie, mais qu'elle a l'air ellemême d'ignorer. Le sol, sauf en quelques provinces, est pauvre. Pas de vin ; à peine

des céréales. On mange très mal. Un horrible mauvais goût dans les meubles, dans les vêtements, dans tout. Je suis sûr qu'on n'exporte rien. Tous ces avantages intellectuels et matériels que la France a sur elle, l'Allemagne les sent cruellement : car le bombardement de Paris ne fait pas pousser le vin de Bordeaux en Poméranie, ni Sedan écrire un beau livre. — C'est le côté consolant pour nous ; mais il y a le revers de la médaille, c'est la prospérité et la force de cette confédération du Nord, appelée Empire, qui s'affirme et se consolide tous les jours. Le commerce et l'industrie augmentent dans une grande proportion ; les capitaux, nos milliards, circulent ; je n'entends faire que des éloges de l'administration prussienne, et les anciens états, hostiles autrefois à la Prusse, en sentent à présent les bienfaits. Et puis enfin, et puis surtout, cette admirable organisation militaire ! Ce n'est pas un mot, ici : tout le monde est vraiment soldat. Bref, si, comme lumière, comme

IMPRESSIONS D'ALLEMAGNE EN

pensée, l'Allemagne est en décadence sur elle-même, elle est et devient, chaque jour davantage, une machine de guerre effroyable de puissance et de précision.

Une remarque que j'ai faite encore, et qui a son importance. On a ici beaucoup plus d'enfants que dans tout autre pays de l'Europe : le mouvement de la population va toujours en augmentant ; le superflu se répand dans le monde entier par l'émigration. 11 est très fréquent d'entendre parler d'une famille de dix, douze personnes. Tandis qu'au contraire, en France, il y a, si-

non diminution, au moins temps d'arrêt. Cela encore est très effrayant.

Ces vérités sont bien attristantes, et nous mèneraient trop loin. Je m'arrête donc, et ne désire même plus prendre le triste soin de les écrire Mais c'est plus fort que moi : la vue de nos orgueilleux vainqueurs me rend bien plus profondément et bien plus tendrement Français, et, en comparant les deux nations rivales, je ne puis m'empêcher de me désoler sur le présent et de trembler pour l'avenir.

Mais la nature est toujours là, la nature immuable, éternelle, fortifiante. Le gland qui a fait pousser ce chêne, quatre fois centenaire, est sans doute tombé d'un vieil arbre qui avait vu passer Attila ; et Dieu sait certainement ce qui se prépare et s'élabore dans les luttes constantes des hommes. Nous saurons un jour, j'en ai la ferme conviction, pourquoi existe le

mal et l'injustice, et tout ce mystère sera éclairci. Attendons et espérons. On nous dira le mot de l'énigme dans un de ces innombrables soleils que nous voyons rouler, la nuit, au-dessus de notre monde, de ses folies et de ses crimes.

Berlin est peut-être la ville qui m'a fait le moins d'impression. Un vague malaise m'y dominait. On a beau ne pas être plus chauvin qu'il ne faut et se dire que, parce qu'un homme parle allemand et fume son cigare sur les Linden, ce n'est pas une raison pour le haïr; que le peuple et l'individu sont deux ; que les Français ont fait jadis en Prusse ce que les Prussiens ont fait en France il y a deux ans, il n'en est pas moins terrible de penser que cette foule d'hommes qui circule dans cette grande ville, allant à ses affaires ou à ses plaisirs, était naguère une innombrable ar-

mée qui entrainait en France, avec des canons et de la haine. Cet effroyable sentiment, que viennent à chaque pas augmenter ici les souvenirs de nos défaites, éternisés par l'orgueil allemand en images de toutes sortes, vous rend partial et malveillant malgré vous. On se sent disposé à trouver tout laid et tout mal, non seulement les individus, qui pourtant n'ont fait après tout que leur devoir en

IMPRESSIONS D'ALLEMAGNE E

marchant sous leur drapeau, mais même les monuments, les rues, les choses les plus innocentes.

J'ai repoussé de mon mieux cette tendance à l'injustice, et, si Berlin m'a déplu, je crois que c'est parce que cette ville n'est vraiment pas sympathique. Du reste, le caractère général de l'Allemagne est le manque de bon goût et de charme. On sent un grand ordre, une entente de la vie pratique, un certain confort, mais rien qui vous attire et vous fixe, qui vous fasse dire, enfin : « Je voudrais vivre là. » Voilà Berlin, par exemple. C'est assurément une grande capitale, avec son luxe, ses plaisirs, ses ressources. Certains quartiers, surtout ceux qui datent de Frédéric le Grand, ont même un caractère monumental et sont peuplés de palais et de statues dans le style rococo, que j'aime beaucoup. Eh bien, tout cela n'est pas imposant ni grandiose, et fait songer à de l'imitation, à de la pacotille. Sauf la statue équestre de Frédéric H sur les Linden (elle est moderne et d'un sculpteur allemand nommé Ilauch), et la grande porte du Palais du Roi, dans le style italien du xviii^e siècle, avec des victoires sculptées qui volent au-

tour de deux grosses colonnes en soufflant dans des trompettes dorées, tous les autres monuments sont insignifiants, ils sont tous en briques couvertes de plâtre, pour simuler la pierre, mais le temps et les intempéries des saisons les ont ébréchés : la brique reparait par larges plaques rouges

et les murailles semblent avoir la lèpre. La célèbre promenade Unter den Linden, le boulevard des Italiens de Berlin, est mal entretenue ; de vieux tilleuls s'y meurent, poudreux et malades ; le Tiergarten, une espèce de Bois de Boulogne, est aussi d'une verdure sèche et noire.

A travers les larges rues, bordées par les façades des maisons allemandes, où les fenêtres se touchent presque, fourmille la foule affairée des grandes villes. Les Berlinoises n'ont nullement le type que nous prêtons aux Allemands : ils sont bruns et assez vifs ; les femmes, brunes aussi, pour la plupart, ont d'assez gentils visages chiffonnés. Mais toute cette activité n'est pas gaie ; ces visages n'ont rien d'aimable. Les toilettes sont communes ; et puis, partout et toujours, les différents types de l'officier prussien, tous également désagréables, avec la casquette plate, au galon jaune, blanc ou rouge, qui, sans le sabre, ferait prendre ces messieurs pour des domestiques d'hôtel. J'en ai vu de toutes les espèces : le gi-and et imberbe cadet de cavalerie, la casquette en arrière, le nez au vent, l'œil insolent et provocateur ; le lourd major, barbu, ventru et plein de morgue, sans doute baron ou comte dans sa province ; et surtout l'officier mathématique, long, voûté et étroitement boutonné dans son uniforme vert, avec un air de bureaucrate et des lunettes. Et comme on voit bien qu'ils sont les lions du moment, quand ils passent, raides et

IMPRESSIONS D ALLEMAGNE EX

gourmés, devant ces vitrines où la gravure et la photographie reproduisent de cent façons leurs dernières victoires ! Car, sans parler de la très laide colonne triomphale, surmontée d'une victoire en crinoline, qu'ils viennent d'inaugurer au delà de la porte de Brandebourg, les Prussiens affichent tant qu'ils peuvent leurs exploits et leurs héros. Que de gravures de batailles! Que de portraits militaires! Ici, c'est la vieille petite figure de Moltke, « plus ridé que la vaste mer », comme dit Banville; là s'arrondissent les moustaches et se relèvent les 3'eux à la tartare du grand chancelier Bismarck ; ailleurs, c'est la longue barbe du Prince Royal ; et partout enfin, les dominant tous, portrait dans un cadre couronné d'or ou buste sur un socle de velours, la tête casquée du vieil empereur, avec ses yeux éteints et son gros sourire dans ses favoris !

Nous nous sommes justement trouvés à Berlin au moment des grandes manœuvres d'automne, et nous avons vu revenir par les rues d'assez importants détachements, surtout d'artillerie et de cuirassiers blancs. Par la pluie et la boue qu'il faisait ce jour-là, je ne puis pas dire que ces troupes avaient l'aspect terrible que je m'attendais à leur trouver. Mais, d'après tous les renseignements que j'ai recueillis dans mes conversations, je crois l'armée allemande plus formidable que jamais. Un seul détail qui prouve la prévoyance de ceux qui la commandent :

dès à présent, dans l'éventualité d'une guerre avec la Russie, les officiers apprennent la langue russe, — qui est, dit-on, le plus difficile des dialectes de l'Europe.

Si jamais un trésor n'a pas eu de chance et est tombé dans les mains de gens qui n'en apprécient pas la valeur, c'est bien cette infortunée Madone de Raphaël. Non pas dans le sens de la fable de La Fontaine, le Coq et la Perle ; au contraire ! On formerait une bibliothèque considérable avec les volumes que les Allemands ont écrits sur la Madone de Dresde. Des critiques d'art, des esthéticiens, — le mot existe ici, — toutes les variétés de pédants qui pullulent en Allemagne, ont vécu et vivent encore, ont acquis et acquièrent tous les j'^urs une réputation et un titre de Dodo?' ou de Professai', en bavardant et en écrivaillant sur le chef-d'œuvre. Mais ils l'ont tellement examiné, analysé, disséqué; le public allemand, très épris des ennuyeux, est tellement ahuri par leurs ouvrages, que personne, ni le public ni la critique, ne comprend plus rien au tableau et ne sait plus l'admirer simplement, naïvement, comme on doit admirer la vraie Beauté.

Ceci m'amène à parler du ver rongeur qui détruira

IML'UESSIONS d'aLLEMAUNE EN 1873 2'J

rAllemagne et qui, aujourd'hui déjà, l'épuisé et l'affaiblit dans toutes ses manifestations intellectuelles, dans sa littérature, dans son art. C'est son respect idiot pour les titres universitaires, sa manie exagérée d'examens et de concours, son ridicule besoin de hiérarchiser tout, même les gens de lettres et les artistes; en un mot, son mandarinisme inflexible et pédant. En France, pour mériter le nom d'écrivain ou de peintre, il faut faire un livre et qu'il soit bon, un tableau et qu'il soit beau. Vous avez beau être sorti premier de l'Ecole normale, avoir un titre de docteur ès-lettres, écrire dans la Revue des Deux Mondes, — rien n'y fait : si vous n'avez pas, par dessus le marché, quelque chose d'original dans l'esprit, vous restez toute votre vie dans une profonde obs-

curité, et le premier venu, venant on ne sait d'où, avec un bon roman, avec de beaux vers, prend du premier coup la place qu'il mérite. C'est bien, c'est juste, c'est de la vraie liberté. L'Allemagne, au contraire, est une vaste Revue des Deux Mondes, une immense Ecole normale, une pépinière de lauréats du prix de Rome et du grand concours. Tout est pour eux, titres, places, honneurs et argent. Rien ne réussirait en dehors de cela ; rien ne se tente même. De là, le triomphe de la médiocrité sur toute la ligne.

Une fois son diplôme et sa sinécure conquis à coups de dictionnaire, le Doctor ou le Professeur, qui, pour me servir du farouche argot parisien, « n'a

;{o DANS L'ESPOIR IJE LA KEVAXCHE

ncn dans le ventre », se jette naturellement dans la critique et dans l'érudition, refuge des impuissants. Aussi l'Allemagne est-elle inondée de ce genre de livres, et on n'imaginerait pas le degré où va cette rage. J'ai vu le commencement d'un ouvrage sur « la musique avant Bach » : cinq énormes volumes ont déjà paru, et l'auteur n'en est encore qu'au v^e siècle ; or le contrepoint, origine de la science musicale, a été établi au xv^e siècle seulement, par Monteverde. Autre exemple : le romancier Freitag, piqué de la même mouche, publie un ouvrage dont l'action commence chez les Germains de l'âge de la pierre taillée, — « passons au déluge ! » — et qui doit se continuer jusqu'à nos jours. Bref, c'est du délire ; et le plus drôle, c'est que le bon public fait semblant d'admirer ces lourdes et indigestes niaiseries, faute, du reste, d'un plus sérieux objet d'admiration. Car l'Allemagne, qui fourmille de Taines et de Beulés, n'a pas même un vaudevilliste comme Labiche.

Je ne me crois pas un obscurantiste, mais cet état de l'Allemagne ma donné à réfléchir sur un des rêves les plus chèrement caressés par la démocratie, qui, elle aussi, est ivre d'instruction obligatoire et d'examens à jet continu. Le système est peut-être bon pour avoir des électeurs éclairés, des fonctionnaires et des officiers suffisants, — et pourtant je note, en passant, que leur homme de génie, Moltke, est un aventurier, un soldat de fortune, — mais il

IML'RESSIOiNS D'ALLEMAGNE EN ISIS 31

me paraît funeste pour la littérature et pour les arts. Un peut voter l'instruction, non le talent obligatoire. Les écoles et les examens ne prouvent rien. Un homme vaut beaucoup moins par les connaissances qu'il acquiert que par les pensées qu'il enfante. Instruisons-nous, j'y consens ; méfions-nous de l'esprit universitaire, — qui ne se développe que trop en France, — et que Dieu nous préserve des pédants !

Ces cuistres d'Allemagne sont physiquement très drôles. On les reconnaît aisément, promenant partout, avec un air d'importance, leurs vêtements noirs, leurs cravates blanches, leurs fronts bombés et luisants, leurs cheveux plats et leurs lunettes. La France se meurt de trop d'avocats; l'Allemagne périra par les critiques. On en a mis partout. Le directeur de théâtre lui-même est un Doctor : je préfère encore le système ordinaire français, où cette place est prise par un banqueroutier. La conclusion de tout ceci, c'est que la patrie de Holbein et d'Albert Durer n'a pas un peintre; celle de Goethe et de Henri Heine, pas un poète; celle de Beethoven, de Mozart et de Gluck, le seul Wagner, qui m'a l'air, lui aussi, d'un grand talent tué par l'esprit de pédanlisme et par le parti pris.

La nation allemande contient un parti nombreux qui a désapprouvé la capture de l'Alsace et de la Lorraine. Presque tout le monde est prussien, comprenant que sous le sceptre du vieux Guillaume est

32 DAXri L ESPOIK DE LA UEVAXCHE

assurée l'union de l'Allemagne, et par conséquent, sa force. Mais l'asservissement de ces deux provinces est une telle iniquité que beaucoup d'esprits généreux la déplorent et nourrissent l'espérance chimérique qu'un jour même elle pourra être réparée, et cela sans effusion de sang. Je me hâte de l'ajouter, leur illusion est insensée. C'est le vieux parti allemand qui pense ainsi; mais la jeune Allemagne, enivrée de ses victoires, hait les Français et rêverait plutôt de nouvelles conquêtes.

Cette haine de la France, que j'attribue surtout à l'envie, prend toutefois encore sa source dans un autre sentiment. On ignore cela en France, où l'indifférence religieuse est, au fond, très grande ; il n'en est pas de même chez certains peuples protestants : si étrange que cela paraisse, on nous hait ici surtout comme catholiques. On débite, sur l'influence des prêtres en France, des contes à dormir debout. On prétend que nous allons déclarer la guerre à l'Italie, que les Jésuites veulent empoisonner M. Thiers, etc. En France, les ministres protestants exercent librement leur culte ; en Prusse on persécute les curés. Moi je réclame, avec Déranger, le droit d'aller partout, même à la messe.

On s'occupe beaucoup ici de la politique française, et on feint d'être fort sympathique à la République. Venant d'ennemis et de monarchistes, cette sympathie est peu sincère. C'est sans doute parce que la

République nous a maintenus dans un état de désunion et de faiblesse que rAllemagne désire que nous la conservions. Au fond, les Allemands ne craignent qu'une chose, une alliance de la France et de la Russie : ils se préparent à cette guerre ; les officiers apprennent déjà le russe ; et, dame ! j'imagine difficilement un traité entre Gambatta et le czar.

Le procès Bazaine a ici un grand retentissement ; on prétend même que le prince Frédéric-Charles veut déposer en sa faveur. Ce serait suffisant, je pense, pour décider le conseil de guerre à fusiller le maréchal ,

DEUXIEME PARTIE

L'Aube tricolore.

Hier, j'ai surpris l'aurore à son premier éveil, Quand le nid est muet encore sur la branche. Là-haut le sombre azur. Plus bas, la brume blanche. Enfin, à l'horizon, un flamboiement vermeil.

Bleu, blanc, rouge ! — Le ciel, à nos drapeaux pareil. M'a rendu nos espoirs oubliés de revanche. Car, captive en ces nœuds que, seul, le glaive tranche. L'Alsace attend, là-bas oii monte le soleil.

Que de jours et de jours, hélas ! depuis l'outrage ! Peut-être — à doute amer ! — elle se décourage ? Elle doit, après tant d'angoisse et de douleurs,

Se demander parfois si l'on se souvient d'elle?... — Non. Dans le matin clair arborant nos couleurs, L'Alsace nous répond de loin : « Je suis fidèle ! »

Un soldat de treize jours.

l'aime l'armée, et, quand passe un régiment,

je l'accompagne, un bout de chemin, le long du trottoir. Ce n'est plus le régiment pompeux et paré d'autrefois. Plus de sapeurs à longue barbe et à large tablier, la hache sur l'épaule. Plus de tambour-major à colback et à panache. Plus de chapeau chinois dans la musique. N'importe! Ce sont des militaires. Les sabres-baïonnettes au bout des fusils ondulent, comme une moisson d'acier-. penchée sous on ne sait quel souffle héroïque. Pour un peu. vieux gamin de Paris que je suis, je ramasserais deux tessons, je m'en ferais des castagnettes et je marquerais le rythme des tambours.

D'ailleurs, elle a un grand charme de jeunesse, cette armée nouvelle. Ils sont très gentils, ces pioupious aux têtes enfantines, qui n'ont encore au menton que du poil follet. Plusieurs officiers — et des « grosses légumes », s'il vous plaît — m'ont parlé d'eux avec un sourire confiant et affectueux sous la

moustache, tout à fait de bon augure. Mais que sait-on ? L'expérience n'est pas faite. Elle plie bien sur la pointe de la botte, l'épée vierge et neuve. Mais est-elle solide ? Tout ce monde sac au dos, si ce n'était qu'une cohue? Des inquiétudes naissent. On songe à la garde nationale, de désastreuse mémoire.

Bien des fois, tourmenté par le doute, j'ai interrogé des jeunes gens qui venaient de finir leur service, et~ souvent leurs réponses

n'étaient pas pour me satisfaire. Je m'adressais, il faut le dire, à des fils de bourgeois, choyés et dorlotés chez papa et maman, pendant toute leur enfance. La caserne ne leur avait pas laissé de bons souvenirs. Et j'avais le cœur assombri, me demandant si l'abus du militarisme n'allait pas contre le but, n'affaiblissait pas, on effet, nos vertus guerrières.

Or, il vient de se passer, chez moi, sous mes yeux, quelque chose qui m'a fait plaisir et qui m'a rassuré. C'est la petite aventure de mon jardinier.

Depuis dix ans et jusqu'à l'été dernier, ce brave garçon travaillait dans une équipe de terrassiers, sur une voie ferrée, et, en sa qualité d'employé de chemin de fer, il avait été exempté de toute présence sous les drapeaux, n'avait fait ni un an, ni trois ans, ni vingt-huit jours, rien. Il était, en style administratif, « homme à la disposition ».

Étant devenu propriétaire — j'en demande pardon aux mânes de Ravachol ~ et ayant acquis un vieux

UN SOLDAT DE TREIZE JOURS

logis et un bouquet d'arbres, il me fallait un ménage pour garder la maison et en prendre soin. Je débauchai le terrassier et l'installai chez moi, avec sa femme et son petit garçon.

Mais, en quittant le chemin de fer, mon homme retombait sous la loi commune, et il avait encore, envers l'Etat, une dette de treize jours de service, qu'il devait payer au mois de septembre.

La date approchant, je vis mon jardinier devenir soucieux. Je lui demandai pourquoi, tout en le regardant arroser ses salades. Sa préoccupation était aussi honorable que légitime. Il avait peur de ne pas se tirer d'affaire, au régiment, d'avoir l'air trop godiche. Il rougissait un peu d'être seul de son espèce à ignorer le manie-
ment d'un fusil de guerre, à ne pas savoir obéir au commande-
ment de : « Par le flanc droit ! »

Je le rassurai de mon mieux.

« Bah ! ça se passera en douceur... Ces treize jours sont une sorte d'appel, de feuille de présence à signer... Vous ferez un peu l'exercice, dans la cour de la caserne, et tout sera dit. »

Enfin, il partit, muni de quelque argent de poche et d'une bonne paire de souliers.

Mais, le surlendemain, j'appris, parune lettre qu'il écrivit à sa femme, que les choses se gâtaient. A peine arrivé au corps, mon homme avait été équipé des pieds à la tête, avec les cartouches à blanc et les

'i-2 DANS I. K-l"Om DR LA IIRVANCHR

vivres de campagne ; et, sans lui donner le temps de dire ouf, on vous l'avait poussé dans un wagon à bestiaux, avec son es-
couade, et expédié à Poitiers pour les grandes manœuvres.

Sincèrement, je le plaignais. Un garçon robuste et débrouillard, soit. Mais nullement entraîné, ne connaissant pas l'A B G du métier. Avec une pensée de pitié pour lui, je lisais, dans les journaux, le récit de cette fausse guerre où il y avait tout de même de la vraie fatigue, de ces batailles pour rire où l'on ne devait pourtant pas s'amuser. Et je l'imaginais, mou novice, empê-

tré de son sac et de son flingot, ployant sous la charge, bourré de coups de coude à chaque mouvement, se faisant écraser les pieds à chaque pas, gênant ses voisins par sa maladresse...

Eh bien ! Je me trompais. J'ai dû faire à mon jardinier amende honorable.

Au bout des treize jours, il revint à la maison, éreinté, toussant d'un gros rhume, mais enchanté de son expédition. Parbleu! oui, d'abord, il avait été embarrassé. Mais on avait de la complaisance dans le rang. On lui disait : « Adroite... à gauche... Regarde comme je fais... » Et — là, vrai ! — au bout de deux ou trois jours, il en savait aussi long que les autres. Ce n'était pas si sorcier, après tout... Et puis, il avait vu du pays. Oh ! pas comme par ici. Des landes, des mauvaises terres. Mais ça plaît d'aller de l'avant, de voir du nouveau, même en courbant dans la j>aile

rx SOLDAT DR TREIZE JOURS 43

— p,TS toutes les nuit (s. encore — et en marchant, tout le jour, sous le poids du sac... Et le capitaine? Très bien, le capitaine. Jamais de juron, jamais les gros yeux. Il s'était contenté de prévenir ses hommes, doucement, poliment, cju'il ne répétait pas les choses deux fois, qu'il entendait être obéi. Voilà tout. 11 n'avait eu besoin d'envoyer personne à la corvée du camp ou au peloton de punition. Et bons enfants aussi, les sous-officiers... Sans doute, on avait eu un l)cu de misère. Une nuit qu'on couchait dehors, il avait plu sans arrêter. Et puis, quelques accrocs, bien entendu. Deux fois les vivres avaient manqué. Toujours l'Intendance !... 3lais quoi, on s'arrangeait. Ceux qui avaient le gousset garni trouvaient quelque chose à acheter, et l'on partageait le fricot avec les camarades sans monnaie. .. Et la revue donc ! la revue

dans la plaine de Montmorillon ! L'état-major, les étrangers avec de si drôles d'uniformes, et M. Carnot en grand cordon rouge! C'était superbe!... Ah! certes, oui, il était content d'avoir vu ra.

o fils des repus et des satisfaits, enfants gâtés, petits pédants, qui, parce qu'on vous a seriné pour quatre sous de latin, vous croyez supérieurs à votre paysan de caporal, j'aurais voulu que vous fussiez là pour le voir, et pour l'entendre, ce bon garçon, tandis qu'il me racontait sa campagne, avec une gaieté dans le regard et un peu de rire dans sa barbiche blonde. C'était le Français en personne, la vraie pâte à sol-

dat. Il n'avait assisté qu'à des simulacres de combats, pendant quelques jours seulement. Mais je sentais qu'il avait au cœur le germe de tous les devoirs militaires. Car, malgré tant de rabâchages philanthropiques, il y a autre chose, dans la guerre, que le massacre, le pillage, le viol et l'incendie. Il y a les plus hautes vertus, l'esprit de sacrifice et le mépris de la mort. Et il n'est pas inutile de rappeler ces vérités élémentaires, dans un temps où beaucoup d'honnêtes gens s'imaginent qu'il suffit, pour être un bon citoyen, de payer ses impôts et de se poser, de temps en temps, un bulletin de vote dans une tirelire.

Quant à mon soldat de treize jours, il m'a fait grand plaisir, je le répète. En lui j'ai reconnu toute notre race, et il a certainement dans les veines une goutte du sang de nos premiers ancêtres, qui tordaient en chignon leur crinière rousse et mettaient à nu leur torse blanc, pour combattre plus à l'aise, de ces Gaulois aux farouches moustaches et aux yeux d'acier, qui ne craignaient rien au monde, que la chute du ciel.

Novembre 1892.

Un héros de cent ans.

... Le vénérable centenaire, M. Soufflot, le plus vieux et l'un des dix ou douze survivants de la Grande Armée, le doyen des capitaines français, reçoit à déjeuner un groupe de parents et d'amis, et il m'a fait l'honneur de me convier. C'est le cas ou jamais de placer l'expression populaire : « Je ne manquerais pas cette fête-là pour un boulet de canon. »

Car j'aime mieux en convenir tout de suite. Je suis un vieux cocardier et je relis, une fois l'an, le Mémorial de Sainte-Hélène. J'ai la bonne édition — qui devient rare, vous savez, — avec les dessins de Charlet, les aigles sur la reliure et la feuille de garde semée d'abeilles d'or. C'est un des volumes les plus fatigués de ma bibliothèque. Je l'ai beaucoup feuilleté, tous ces temps-ci.

J'arrive donc, à l'heure exacte du rendez-vous, chez M. Soufflot; et, dans un clair salon, orné de tableaux et de gravures, où, naturellement, Il triomphe et où j'aperçois d'abord Son portrait, — vous vous

40 DANS L'ESLOIR, DK LA REVUE

doublez (Je qui je veux parler, — je suis rer.u, avec la plus gracieuse affabilité, par un vieillard de taille médiocre, aux traits fins et réguliers, aux façons exquises. Sa petite tête est coiffée d'une grecque; ses maigres joues sont gazonnées de favoris blancs taillés très court, et ses yeux, d'un bleu de turquoise, brillent doucement sous leurs profondes arcades. Au premier abord, avant qu'on ait remarqué les innombrables rides du visage et le léger tremblement des mains, ce centenaire, qui donne la sensation d'un homme de santé délicate, semble âgé de soixante-douze ou quinze ans, au maximum. Il est cependant un des très rares sur-

vivants de l'Epopée, et à l'époque des Gent-Jours, il était chevalier de la Légion d'honneur et lieutenant — avec grade de capitaine — dans les lanciers rouges de la garde. Ce « grognard w », ce « vieux de la vieille », avait donc alors vingt-deux ans.

Ses états de services sont admirables.

A peine âgé de seize ans, M. Soufflot, neveu de l'architecte du Panthéon, fut envoyé par sa mère, que sa vocation militaire faisait trembler, vers M. de Boigne, alors ordonnateur des guerres, qui le devait prendre comme secrétaire particulier. Le jeune homme rejoignit M. de Boigne en Autriche, au lendemain même de la victoire de Wagram. 11 n'y tint plus, s'engagea dans les chasseurs cà cheval, — dans le 20% si je ne me trompe, — et suivit son régiment en Espagne et

Uis' HÉKUS DE CliiNI Ax\S 47

en Portugal. Tout de suite maréchal des logis, un jour, il charge des cavaliers espagnols, attaque l'un deux, lève son bras pour le frapper en plein visage. Mais son ennemi est, comme lui, jeune et charmant. Par une rapide et généreuse secousse de pitié, il se contente de le blesser au bras, le désarme, le fait prisonnier, et il obtient ainsi sa première épaulette.

Peu de temps après, au combat de Guarda, contre les Anglo-Portugais, le sous-lieutenant fraîchement promu prend un drapeau, est mis à l'ordre du jour de l'armée et proposé pour la croix, qui ne brilla pourtant sur son uniforme qu'un an plus tard.

Mais les choses tournent mal, là-bas, en Russie. Le régiment où sert M. Soufflot est envoyé comme renfort, traverse toute l'Europe, rejoint les débris de la Grande Armée sur les bords mêmes

de la Bérésina. Notre jeune officier, avec son piquet de chasseurs, escorte, pendant une étape, la caisse de coupé, posée sur un traîneau, qui emporte l'Empereur vaincu, et subit toutes les horreurs de la fameuse retraite.

Il prend part aux batailles autour de Dresde. Il revoit un instant la Victoire planer de nouveau sur nos aigles. Un instant, les hostilités cessent, on parle. — Ici, encore une anecdote. — L'héroïque lieutenant, qui a déjà l'étoile d'argent sur la poitrine, est alors officier d'ordonnance du général Maurin ; il rêve de nouveaux exploits, s'impatiente de quelques jours d'inaction. Enfin le général fait sauter le cachet

d'une dépêche. « L'armistice est rompu. » — « Tant mieux ! » s'écrie l'aide de camp. — Mais il voit de grosses larmes dans les yeux de son chef, qui est père de famille, qui se bat depuis si longtemps, qui n'en peut plus. « On voit bien que vous n'êtes qu'un enfant, » lui dit le général avec amertume...

Et le centenaire, — a-t-il cent ans ? il n'est ni sourd, ni aveugle ; sa mémoire, son intelligence sont intactes, et il me parle debout ! — le centenaire s'anime, retrouve son ardeur juvénile, pour maudire les défaillances des lieutenants du grand Empereur : car il a vu le désastre de Leipsick, il a suivi la déroute à travers l'Allemagne, il a fait toute cette campagne de France, où Napoléon, rajeuni, infatigable, a surpassé les plus grands capitaines, puisqu'il y a accompli le prodige de gagner des batailles presque sans armée, avec des débris de troupes et des recrues de la veille, et par la seule force de son prestige et de son génie!...

Et la voix du dernier témoin de ces jours de gloire et de deuil s'élève, reprend de l'accent et de l'énergie, pour déposer devant la

Postérité et attester une /ois de plus que 1 Empereur n'a succombé que par le découragement, la lassitude, la mollesse et !a Irahi-son de ceux qu'il avait faits rois, princes, ducs, maréchaux, les premiers de l'Europe, après lui.

En 1815, au retour de l'ilc d'Elbe, M. Soufflot était — comme je l'ai dit — capitaine aux lanciers de la

UN HÉROS DE CENT AX

Vieille Garde. Avec un escadron de formation nouvelle, il allait quitter Versailles, siège du dépôt, et rejoindre le régiment en Belgique, lorsque arriva la nouvelle de la catastrophe de Waterloo. Les lanciers rouges, avec les cuirassiers de Milhau et les dragons de Lefèvre-Desnouettes, avaient donné dans les charges désespérées de la fin de la journée et perdu le sixième de leur effectif. Encore aujourd'hui, le doyen de l'armée française regrette de n'avoir pas combattu sur ce dernier champ de bataille, où peut-être sa téméraire bravoure lui eût fait trouver la mort.

Licencié et mis en demi-solde, au second retour des Bourbons, M. SoufQot rentra dans la vie civile. Tout récemment, la République s'est honorée en lui mettant au cou la cravate de commandeur.

Je garderai un profond souvenir de cette matinée où je fus son hôte. Que Dieu bénisse le noble aïeul ! Qu'il nous conserve longtemps ce témoin de nos vieilles gloires ! Puissions-nous, l'an prochain, et d'autres années encore, lever nos verres en l'honneur de ses cheveux blancs !

Au moment où j'allais prendre congé de lui, M. Soufflot me fit remarquer une charmante peinture qui le représente tel qu'il était, il y a quatrevingt-quatre ans, en uniforme de lieutenant de chasseurs à cheval. C'est le portrait d'un pur et gracieux adolescent. A peine une ombre de moustache. L'expression générale est la douceur. C'est bien là le ma-

gnanime enfant qui ne voulait pas sabrer un ennemi au visage. Chose touchante! Les yeux bleus de l'éphèbe sont encore reconnaissables chez le centenaire.

Très ému, je lui demandai la permission de l'embrasser. Il m'ouvrit cordialement les bras; et, quand mes lèvres ont effleuré ses rides vénérables, j'ai eu le cœur pénétré de respect, comme si j'avais baisé la soie pâlie d'un drapeau de la Grande Armée.

.Janvier 180;).

Sur la frontière,

... o charme de Nice ! Enchantement du pays bleu !

Voici que j'ai honte de m'abandonner à sa torpeur exquise. Convalescent encore un peu affaibli, ne suis-je donc capable que de noter mes sensations de bien-être et de volupté ?. . . Non pas, morbleu ! Je vois, à tout moment, circuler devant moi, par groupes fraternels, quelques-uns de nos soldats de la frontière, chasseurs alpins, artilleurs de montagne, les uns vêtus de leur sévère uniforme, les autres avec le classique pantalon à double bande, et tous coiffés du béret sombre, qu'ils portent avec une coquette crânerie. C'en est assez pour que je secoue mon engourdissement et que je revienne à des rêveries dignes d'un homme, à des pensées plus mâles.

Troupes d'élite que celles-là! Et souples, lestes, bien entraînées ! Voyez-moi comme ils ouvrent le compas, les petits chasseurs ! Les « terrains variés », comme on dit en style stratégique, n'existent pas pour eux, j'en suis sûr. Ils doivent sauter d'une roche

y2 BANS L ESPOIR DE LA REVANCHE

à l'autre, comme des chamois. Torrents, glaciers et précipices, rien ne les arrête. Leurs aïeux, les anciens de l'Epopée, ont guerroyé, ici tout près, dans les Alpes blanches, sous Masséna, ont franchi le grand Saint-Bernard avec Bonaparte, qui les menait à Marengo. « Oii le père a passé passera bien l'enfant », n'est-il pas vrai? En attendant, notre avant-garde veille sur l'énorme massif couvert de neiges. Pour le mieux défendre il faut le bien connaître. Aussi, chaque jour, en route ! Arme sur l'épaule ! Et les voilà partis pour l'ascension militaire, accompagnés de leurs bijoux de petits canons portés à dos de mulets, et commandés par ces charmants officiers que je rencontre un peu partout, causant gaiement entre eux, avec un joli rire de bravoure et de jeunesse. Tous, chefs et soldats, ont, dans leur personne, je ne sais quoi de robuste, d'agile et de téméraire, qui me réjouit l'âme. Vive la France, mes enfants ! Et soyez tranquilles, là-bas, vous autres, de Marseille à Lille et de Brest à Nancy. Du côté des Alpes, je vous en réponds, la porte est bien gardée !

J'éprouve toujours une émotion profonde en présence de notre chère armée. Je l'aime à cause de nos gloires, je l'aime surtout à cause de nos malheurs. Lorsque passe un drapeau, j'y vois briller des lettres d'or. Mais ce n'est pas le flottement de ses plis, c'est ma larme de vaincu qui m'empêche de lire les noms d'anciennes victoires qui sont brodés là.

SLU LA rUOMIKUi; do

isolre armcc ! Tous nos enfants ! Elle est bien jeune, celte armée, jeune comme l'espérance!..

Dans ce siècle de continuelle fermentation, l'armée seule est demeurée pure et lidèle à son simple et grand devoir. Pendant que les hommes de la Teneur couvrent la France d'échafauds et s'égorgent entre eux, l'armée est aux frontières, en Vendée. En avant, marche ! contre la coalition, contre la guerre civile ! .Napoléon surgit. Par file à droite, pour l'Italie, pour l'Égypte, pour toutes les capitales de l'Europe ! 3Iais il devient fou de gloire, l'Empereur, il rêve la conquête du monde. Pauvre conscrit échappé des guetsapens espagnols, remonte ton sac d'un coup d'épaule. On a besoin de toi sur les bords du Niémen. Tu as encore à subir les grands désastres, la Bérésina, Leipzig, Waterloo. Et l'on changera deux fois ta cocarde, et tu obéiras toujours. Jusque-là, du moins, le soldat est fanatisé par le génie de son chef, et tout, même la défaite, est grandiose. 3Iais voici de l'histoire médiocre. .Vvec les ruines du monument impérial, l'impuisante politique se construit des abris d'un jour, qui s'écroulent comme des châteaux de cartes. L'armée n'en veut rien savoir, ne connaît que le drapeau, va se battre où on lui dit d'aller, en Algérie, en Crimée, en Italie, au Tonkin. Elle est muette et impassible, ne songe jamais qu'à la France. Naguère, elle présentait les armes à un Grévy, comme elle suivait la procession sous Charles X. Et maintenant, le

Di DANS L ESPOIR DE LA REVAXNCHE

soldat n'a qu'un souci, — la patrie menafée, la frontière ouverte, l'Europe en armes, — et il attend silencieusement l'heure

de combattre et de mourir.

Notre armée ! C'est tout ce qui nous reste.

Heure navrante de notre histoire ! Vit-on jamais une pareille banqueroute d'illusions? Qui oserait évoquer, sans un rire d'ironie douloureuse, les rêves d'autrefois : États-Unis d'Europe, désarmement, étreinte fraternelle, des peuples? On les connaît trop, les lendemains des fêtes pacifiques. On sait trop que dans les canons de fusils ornés de fleurs il reste toujours une balle mâchée par la haine. Nul ne vit selon l'Évangile, et les Droits de l'Homme font hausser les épaules.

Réfugions-nous dans un instinct, dans l'amour ingénu de la patrie, dans la foi naïve au drapeau. Jamais je n'ai senti plus profondément ce besoin qu'ici, sur la frontière, devant ces alertes soldats de montagne, qui sont les sentinelles avancées, la ofrand'-sarde de la France. Du moins, nous avons encore cela, nous avons cette dernière force ; et c'est intact, et c'est sacré!... Nous avons sous les yeux le consolant spectacle de cette armée qui accepte, sans une plainte, l'obéissance et la discipline, et qui ne vit que pour le devoir, l'abnégation et le sacrifice.

Soldats de vingt ans, fleur démon pays, je ne suis qu'un homme vieilli et malade, qui, lejour du départ,

SLU LA FRONTIÈRE ob

ne pourrait vous suivre jusqu'à la première étape. Mais je sais bien qu'en vous est le suprême espoir, le salut de la France, et de toute la chaleur de mon âme, je vous aime et je vous bénis !

Janvier 1893.

Un régiment à travers l'histoire.

Cha(iuc soldai fraiirais peut avoir maintenani dans son sac, à côté des lettres de la maman ou de la promise, une mince brochure, où est condensée en quelques pages l'histoire de son régiment. C'est là une excellente innovation. Il est bon que le troupiér sache sur quels bulletins de victoires figure le numéro de son corps, et qu'il ait au moins lu le récit succinct des batailles dont les noms sont brodés sur la soie de son drapeau. Il est nécessaire que le soldat comprenne bien que son régiment n'est pas seulement un groupe de citoyens armés, mais aussi un être animé d'une vie historique, une personnalité nationale, pour ainsi dire, ayant de nobles traditions, de grands souvenirs, un glorieux passé.

Tout ce qui dure en se renouvelant est vénérable. Un chêne de plusieurs siècles, dont les feuilles tombent et repoussent sans cesse, est l'ornement de la forêt. Un vieux régiment, où tant de braves ont passé, est une parure pour la Patrie.

58 DAXS L lisi'U'UH UK LA REVANCHE

M. le Commandant du Fresnel, qui a longtemps servi au 76^e d'Infanterie en qualité de capitaine, a déjà publié, il y a deux ans, sur ce corps de troupe, un petit résumé qui m'apparaît comme le modèle du genre ; car il me semble impossible d'être à la fois aussi laconique et aussi substantiel et de dire plus de choses en moins de mots. Mais M. le Commandant du Fresnel ne s'en est pas tenu là.

Pris de passion pour son sujet, il l'a creusé à fond, étudié avec amour ; et voici qu'il nous apporte aujourd'hui l'histoire de son cher régiment, histoire documentée et très complète, composée

avec un ordre et une méthode admirables, écrite du style simple et ferme qui convient aux récits militaires, et publiée d'ailleurs avec un grand luxe iconographique et dans un format monumental.

Je n'ai pas besoin de souhaiter bonne chance à l'entreprise ; les souscriptions les plus flatteuses en ont assuré d'avance le succès. Je me demande même pourquoi l'auteur de cet excellent livre a souhaité que je le présentasse au public. Humble poète, rien ne me désignait pour un tel honneur, et je le décline. Tout ce que je puis, c'est m'arrêter en chemin, comme fait le premier passant venu, quand le roulement des tambours lui met au cœur une vibration martiale, et saluer le régiment qui passe.

Quand je dis « le régiment », je m'exprime mal. Car, dans son patriotique ouvrage, M. le Comman-

UxN UÉGIMENT A TKAVKUS L HISTOIRE 59

dant du Fresnel nous raconte les exploits de deux régiments : l'ancien 1^{er} léger et l'ancien 76^e de ligne dont le régiment actuel, créé en 1820 sous le nom de 1^{er} léger, a recueilli le double héritage, en prenant le nom de 76^e le 1^{er} janvier 1855.

Les origines de ces deux régiments remontent à 1071. Ils se sont appelés tour à tour Royal- Italien, Chasseurs royaux de Provence, 1^{er} demi-brigade légère, 1^{er} léger, Stuppa, Ghâteauvieux et 76^e de ligne ; et, depuis la première revue, où Louis XIV, charmé de la belle mine des mercenaires, leur donna pour uniforme l'habit brun qu'il portait, ce jour-là, jusqu'à la sanglante bataille de Gravelotte, où périrent 611 hommes, dont 13 officiers, que d'héroïsme et que de gloire !

De 1794 à 1815, l'ancien 1^{er} léger et l'ancien W, deux des plus intrépides acteurs de notre épopée, ont promené leurs aigles d'or en Helvétie, en Autriche, en Hollande, en Bohême, en Bavière, en Prusse, en Poméranie, en Italie et en Espagne, pour aller tous les deux ensevelir leurs fiers débris dans les plaines de Waterloo.

Aujourd'hui, le drapeau qui plane sur les fusils penchés du 76^{ème} résume le passé des deux régiments. Si l'on peut voir briller dans ses plis, en grosses lettres d'or : « Ulm, Iéna, Friedland », c'est grâce aux fantassins du grand Empereur, licenciés en 1815; et cette étoile de la Légion d'honneur attachée

GO O.A.N.S L'ES'OIU DE LA UEVA.NCIIL;

à sa cravate, ce sont les lestes soldats de l'ancien 1^{er} léger qui la lui ont gagnée à Solférino.

A travers le livre de M. le Commandant du Fresnel, je viens de suivre nos soldats d'autrefois sur tous les champs de bataille où ils ont combattu pour la Patrie. J'ai vécu positivement avec eux, en cœur et en pensée. J'ai souffert de leurs souffrances. J'ai palpité d'enthousiasme devant leurs actions d'éclat. Mes yeux se sont mouillés devant leurs malheurs.

Pourtant, après avoir lu, je me suis senti le cœur plein d'inquiétude et de tristesse; car je songeais à la guerre future.

Nous avons tous le sentiment qu'elle est inévitable et qu'elle sera terrible. Une étincelle peut allumer demain ; elle mettra le feu à toute l'Europe ; et, cette fois-ci, les vainqueurs écraseront définitivement les vaincus. Ne considérez pas comme un progrès que les guerres se fassent plus rares, puisqu'elles deviennent toujours plus meurtrières et ont toujours des conséquences plus

graves sur la destinée des nations. Ou'importe qu'une génération soit épargnée, si celle qui la suit est destinée tout entière au massacre. A. l'heu-ve qu'il est, on frémit à la pensée de cette moisson sanglante, on en recule le jour ; mais jamais les faux n'ont été plus nombreuses et mieux aiguisées; et comme elle est lourde d'orages, l'atmosphère de paix armée où nous étouffons !

Quand on songe que la guerre future pourrait être

UN RÉGIMENT A TRAVERS L HISTOIRE CI

mortelle pour la France, on éprouve une angoisse intolérable. Que vaut cette jeune armée, énorme sans doute, mais qui n'a jamais vu le feu? Trouvera-t-elle dans ses rangs un chef capable de manier de telles masses et de les conduire h la victoire?

Mais la réponse à cette douloureuse question, je l'ai reçue en ouvrant et en parcourant de nouveau l'histoire du 70^e de ligne. Oui, dans ces pages, j'ai constaté combien notre cher pays était prompt à réparer ses désastres et à guérir ses blessures ; j'ai vu avec quelle inépuisable fécondité il produisait des soldats et des capitaines, et j'ai rencontré partout la preuve éclatante du génie et des vertus militaires de notre race. Oui, quand il le faudra, nous retrouverons encore des hommes héroïques comme ceux de la 1^{re} demi-brigade légère, qui, ayant marché pieds nus de Perpignan à Nice et recevant une distribution de chaussures insuffisante, voulaient qu'on distribuât les souliers aux plus dignes, comme une récompense, comme un premier galon. Et, quant au général pour les commander, eh bien, il sortira du rang, comme en est sorti l'obscur sousofficier André Masséna, qui attendit quatorze ans l'épaulette au Royal-Italien, avant de sauver la France à Zurich.

C'est en rougissant de mes craintes et réconforté par ces espérances que j'ai fermé, avec la résolution

de le relire souvent, ce beau et bon livre, où est si bien racontée la vie d'un régiment français. Mes larmes de vaincu, la Patrie elle-même les avait essuyées avec un pan du drapeau.

Septembre 1893.

Et Bismarck ?

Revenant de Hongrie, en 1885, je m'arrêtai deux jours à Munich, que je ne connaissais pas. Français, tout de suite reconnu pour tel, car je baragouine à peine cent mots d'allemand, — j'avais une certaine répugnance à m'arrêter en pays ennemi, et, monté à Vienne dans l'Orient-Express, j'eus d'abord envie de rester, jusqu'à Paris, dans le lit-tiroir du sleeping. Mais on m'avait tellement vanté les Rembrandt et les Rubens de la Pinacothèque, que je surmontai mon dégoût et que je fis une courte halte dans la capitale de la Bavière.

Voici, en résumé, les deux impressions que j'en ai rapportées : les musées sont merveilleux et la bière est exquise.

J'ai admiré là pas mal de chefs-d'œuvre et vidé, je l'avoue, un assez respectable nombre de pots de grès à couvercle d'étain. C'était à la fin d'août, et il Taisait une lourde et pâteuse chaleur. On mourait de soif. Las d'avoir piétiné dans les galeries, devant les

tableaux précieux et les vénérables marbres d'Egine, j'allais m'échouer, le soir venu, à la brasserie du Lion . On y boit, je le répète, une bière délicieuse, et l'on y entend un exécration concert de cuivre. Je me rappelle ce détail burlesque et caractéristique.

Juste audessous du chef d'orchestre, bien en vue de tous les consommateurs, un énorme écriteau blanc portail

cotte inscription en lettres noires : « Le p est au

fond du jardin ». Or, on vient en famille à la brasserie du Lion ; il y a, dans l'assemblée, beaucoup de femmes, de jeunes filles. Mais cette grossièreté ne choque personne. La naïveté tudesque est parfois bien répugnante.

D'ailleurs, Munich m'a fait l'effet d'un séjour d'ennui. Le portier de l'hôtel des Quatre-Saisons me proposa bien la distraction innocente de visiter l'intérieur d'une statue colossale, qui est aux portes de la ville. Les Anglais ne manquent pas d'accomplir cette petite ascension. Dans la tête de la Germania, on a, paraît-il, une vue superbe. Mais cette offre me laissa froid. Je ne suis point de ces touristes qui ne croiraient pas connaître le lac i\ [ajeur, s'ils ne s'étaient assis un moment dans l'énorme nez de bronze de saint Charles Borromée.

Sur les quarante-huit heures que j'ai passées à Munich, j'en ai donc perdu quelques-unes à flâner, silencieux et seul, par les rues. A chaque pas, j'y rencontrais des soldats en tunique bleu-clair, coiffés

ET BISMARCK

du petit casque à chenille. Je savais que, quand les Saxons et les Wurtembergeois adoptèrent, par ordre, après la guerre de 1870, l'uniforme prussien, seuls, les Bavares, en récompense des services exceptionnels qu'ils avaient rendus pendant la campagne,

furent autorisés à conserver leur tenue spéciale. Ils me rappelaient l'incendie de Bazeilles, et nos pires désastres, ces lourdauds, vêtus de drap bleu de ciel, que je coudoyais, sur tous les trottoirs, et, dame ! ce n'était pas fait pour rendre ma promenade bien enchantresse.

Une photographie, brusquement reconnue par moi dans la vitrine d'un libraire, m'arrêta net, avec une douloureuse palpitation du cœur. C'était le plus récent portrait du prince de Bismarck.

N'oublions pas que ceci se passait en 80, quand les trois vieillards casqués et laurés — Guillaume, Moltke, Bismarck — pesaient si lourdement sur l'Europe. Et celui-ci, le chancelier d'airain, était bien l'âme, la pensée, le génie du triumvirat.

Ce portrait me donna une sensation terrible. Le fondateur de l'unité allemande s'y présentait de face, sur une chaise, dans un jardin, entre deux gros chiens danois. Vêtu d'une longue capote, la casquette d'ordonnance en arrière et enfoncée jusqu'aux oreilles, l'homme était assis, la tête haute, les mains à plat sur les cuisses, dans une attitude effrayante de calme et d'autorité. La carrure du visage, les yeux

fixes et ronds jaillissant des paupières meurtries et pochées, les lourdes moustaches en forme de babines, tout lui donnait une ressemblance évidente avec les deux molosses, les deux bêtes de combat, immobiles comme lui et solidement installées sur leurs pattes de devant, à sa droite et à sa gauche.

Ce n'était que l'image d'un vieil homme d'État et de ses chiens favoris; mais il était impossible de ne pas y voir une saisissante allégorie de la force, une sorte d'idole, de dieu impitoyable, flan-

qué de deux monstres, ses serviteurs, pareils à lui, formant avec lui une mystérieuse trinité, et tout prêts à s'élancer, au moindre signe, et à exécuter ses ordres de vengeance et de colère. En vérité, c'était très beau .

Je n'avais jamais oublié ce portrait de M. de Bismarck. J'y pensais souvent. Mais il s'est dressé dans ma mémoire avec une intensité extraordinaire, ces jours derniers, tandis que le peuple de France acclamait les messagers du tzar.

Eh bien! mon prince? Qu'en dites-vous? Je m'imagine être aujourd'hui un de ces reporters que vous ne dédaignez pas de recevoir dans votre retraite. Car vous êtes un moderne, malgré vos soixante-dix-huit ans. Vous n'ignorez pas la redoutable puissance de la presse, et vous savez la ménager. Vous excellez, d'ailleurs, dans l'interview, et tous admirent avec quelle brève éloquence, quelle

ET BISMARCK

âpre et cruelle raison, quelle mordante ironie, vous jugez les hommes et les événements.

Causons donc un peu.

Que pensez-vous de ce qui s'est passé depuis huit ans? Je ne vous interrogerai pas sur tout ce que vous avez personnellement souffert. Votre orgueil refuserait de me répondre. Et cependant, quand celui que vous vous étiez habitué à considérer comme un enfant respectueux, comme un élève soumis, vous a chassé avec tant d'ingratitude, vous n'avez pas su d'abord dissimuler votre fu-

reur. Elle était humaine, légitime, d'accord, et la plainte eût été indigne de vous. Vous n'avez pas tardé, du reste, à reprendre empire sur vous-même et à vous envelopper d'un dédaigneux silence. Une joie vous restait et vous suffisait, intime et profonde. Votre œuvre demeurait intacte. Cette Allemagne que vous, le plus grand des Allemands, aviez faite, était toujours la première, la toute-puissante en Europe. Elle se dressait, forte et haute, entre ses deux alliés, comme vous-même entre vos deux chiens. Et cette France que vous aviez écrasée, il y a vingt-trois ans, semblait se diminuer chaque jour...

Eh bien, Excellence, tout cela est changé. La France a des amis, maintenant. Elle vient de prouver que malgré leurs divisions, tous ses fils sont indissolublement unis par le sentiment patriotique. Un noble et pacifique souverain l'a compris. 11 a fait alliance

avec elle, et c'est lui, désormais, qui est le maître et l'arbitre dans le Vieux Monde. Qu'en dites-vous? Allons, cherchez donc une de ces paroles cruelles, un de ces sanglants sarcasmes dont vous avez le secret.

Prince de Bismarck, vous nous haïssez. Que dis-je? Vous avez contre nous la haine de tout un passé historique, de toute une race. A Jules Favre vous demandant, à Ferrières, après la chute de l'Empire, à qui vous faisiez la guerre, vous avez répondu : « A Louis XIV ». Je ne vous le reproche pas. Pour la grandeur de votre patrie, il vous fallait l'abaissement de la nôtre. C'est l'ancienne politique, qui doit périr un jour, je l'espère, mais qui fut, jusqu'à présent, celle de tous les conducteurs de peuples ; et elle vous a, j'en conviens, singulièrement réussi. Vous nous haïssez,

et c'est en songeant h. cette haine que je devine quelle douleur et quelle rage doivent vous dévorer le cœur.

Qui accusez-vous de ce coup de bascule ? Votre élève, imprudent et fanfaron ? Mais ne suit-il pas vos enseignements ? Prenez-vous souci plus que lui du désir de paix de l'Allemagne ? N'êtes-vous pas, comme lui, pour les armements ruineux, la menace constante, les alliances de trois contre un ?

Non, vous avez, j'en suis sûr, l'âme plus haute, l'esprit plus philosophique. D'ailleurs, vous êtes à l'âge où l'on se recueille et où l'on se lève. Et. s'il

ET BISMAUCKT 6^

en est ainsi, comme je le crois, prince, nous sommes bien vengés de vous.

Peut-être, par ces jours d'automne, si sombres dans le Nord, en vous promenant dans votre parc solitaire et en regardant tomber autour de vous les feuilles rouillées de vos chênes, peut-être vous demandez-vous avec angoisse si vous n'avez pas eu tort, jadis, d'abuser à ce point de la victoire, d'être si implacable et de mutiler la France vaincue, comme faisaient les antiques despotes d'Asie à leurs esclaves de guerre. Peut-être, tressaillant d'un frisson que vous n'aviez jamais éprouvé, songez-vous que la force opprimant le droit est, à la longue, un scandale intolérable et qu'il y a quelquefois, même en ce monde, une justice. Et peut-être vous répétez-vous tout bas le mot d'un homme que vous devez beaucoup haïr et beaucoup admirer, le mot, dit à Sainte-Hélène, par le vainqueur d'Iéna :

« Tout se paye. »

ivov'jnjlrc IS'Jo.

Pour les Latins.

Une pensée excellente est venue à l'un des hommes d'État les plus éminents de l'Italie, M. Ruggiero Bonghi, et au fils du paladin des temps modernes, au général Menotti Garibaldi.

Souhaitant la réconciliation de leur pays et du nôtre, ils prétendent créer, entre Français et Italiens, en dehors de toute doctrine, de toute question politique d'ordre intérieur et malgré tous les obstacles, un courant de sympathie, une propagande fraternelle. Et cela par-dessus la tête des gouvernements, en s'adressant seulement à tous les hommes de bonne volonté, dans le public et dans la Presse. Ils demandent qu'on ne revienne point sur le passé, qu'on ne recherche pas, par une discussion fatalement irritante, de quel côté se trouve le plus ou moins de responsabilité dans les incidents, dans les malentendus qui ont désuni les deux nations. Ils souhaitent une entente de peuple à peuple, ayant

pour base l'affinité d'origine et tant de glorieux souvenirs.

En Italie, un Comité permanent de Propagande conciliatrice est en formation et se compose déjà d'une centaine de personnes considérables. MM. Bonghi et Menotti Garibaldi, qui sont à la tête du mouvement, désirent qu'un groupement pareil se produise en France. Se souvenant d'un appel à la concorde que j'ai publié dans le Journal et qui a eu quelque retentissement dans la Presse italienne, ces messieurs ont bien voulu me communiquer la circulaire — encore confidentielle — qu'ils adressent à leurs amis français et me demander mon concours. Ils se méprennent, je le crains, sur l'influence qu'une plume aussi indépendante que

la mienne peut avoir sur l'opinion, et je repousse les paroles trop flatteuses qui accompagnent leur envoi. Mais, je l'avoue, mon cœur de vieux Latin n'y a pas été insensible.

Peu de jours avant l'arrivée de l'escadre russe à Toulon, le bruit s'était répandu — à peine vraisemblable — qu'une armée italienne se massait derrière les Alpes, prête à nous envahir. Je n'en ai rien cru, pour ma part, et je ne rappelle ce souvenir que comme l'indication du tout récent état des esprits en France sur les sentiments de l'Italie à notre égard. Il ne s'est guère modifié. En m'entendant déclarer que le document que j'ai sous les yeux respire la sincérité et les intentions les plus pures, beaucoup

PUUR LES LATINS 73

hausseront les épaules et me jugeront bien crédule et bien naïf. Mais ce reproche n'est pas fait pour troubler un poète. N'est-ce pas son rôle et son devoir, d'ailleurs, d'apaiser les rancunes et <ie calmer les haines? Réconcilier deux ennemis est une des plus douces et des plus nobles actions qui soient au monde. Il ne sera pas dit qu'on m'a prié d'élever la voix, pour y contribuer dans l'humble mesure de mes forces, et que j'ai gardé le silence.

Je ne me donnerai pas le ridicule de me lancer dans des considérations sur la politique européenne et d'aborder des problèmes dont je ne sais pas le premier mot. Mais il me semble que les avantages d'une amitié entre les peuples d'origine latine n'ont pas besoin d'être démontrés. Cette amitié est, pour ainsi dire, instinctive, d'ordre naturel.

Voyez quelle ardente sympathie nous manifestons pour l'Espagne, en présence des malheurs qui l'accablent depuis quelque temps. Certes, nous n'avons pas même à souhaiter la victoire,

sous les murs de Mélilla, à ce peuple qui est la bravoure personnifiée ; mais nous n'en avons pas moins été très émus de le voir un instant menacé par cette nuée de barbares. Nous avons été remplis de douleur en apprenant l'affreuse catastrophe de Santander, et, hier encore, l'abominable attentat des anarchistes de Barcelone nous arrachait un cri d'indignation et de pitié. Sans doute, si des calamités semblables

avaient fondu sur ses pires ennemis, la France n'y serait pas restée indifférente. Nous portons tous, dans notre généreux pays, le mot de Térence gravé au fond de l'âme : Homo sum... Mais, vers l'Espagne malheureuse, nous sommes emportés par un mouvement unanime et spontané, par un irrésistible élan du cœur. Nous sentons, entre elle et nous, un lien de parenté. Elle nous ressemble. Comme la France, elle est fière, chevaleresque, jalouse et chatouilleuse jusqu'à l'excès pour tout ce qui touche à son honneur national. Aussi, souffrons-nous de la voir souffrir; et, dans cette heure de deuil, la patrie de Roland envoie un effluve affectueux vers la patrie du Cid.

L'Italie est aussi de notre famille ; et c'est même, précisément, parce que nous sommes du même sang, que notre brouille est si profonde et que 'nous paraissions, au premier abord, si peu réconciliables.

Deux frères deviennent ennemis. Ils s'évitent, se fuient, ne peuvent plus supporter la vue l'un de l'autre, et chacun d'eux, dans sa solitude, s'exalte, se dévore, ravale sa bile, s'exagère les torts réels ou imaginaires du frère détesté. Ce sont les haines les plus atroces. Oui, mais une minute suffit quelquefois pour qu'elles cessent, et à tout jamais. Le hasard met les deux hommes

en présence ; ils se regardent dans les yeux, et, quand les spectateurs de la rencontre croient qu'ils vont se sauter à la gorge, les

POUa LES LATINS 75

voilà qui se tendent les bras et qui s'embrassent en pleurant.

Nous sommes loin, les Italiens et nous, de ce moment d'effusion touchante. Quand même les nobles efforts des conciliateurs obtiendraient un plein succès, quand même nous serions certains d'un revirement de l'opinion en notre faveur dans toute la Péninsule, nous ne pourrions oublier qu'il existe un traité de guerre dont un des trois seuls exemplaires est serré dans quelque meuble secret du Quirinal.

Cependant, ne soyons pas injustes et gardons-nous de confondre les nations et leurs gouvernements. Ajoutons qu'aujourd'hui — nous venons d'en faire la preuve — les alliances se contractent parfois autrement qu'en imprimant des sceaux dans la cire rouge et en apposant des signatures sur un parchemin. En somme, quand nous voyons M. Bonghi, qui est un monarchiste, s'associer au fils de Garibaldi pour nous convier à une œuvre d'apaisement, nous devons supposer — et je n'en ai jamais douté, pour mon compte — qu'il y a encore, en Italie, dans toutes les classes sociales et dans tous les partis politiques, bien des partisans de l'amitié franco-italienne. A mon modeste avis, il serait aussi maladroit que peu généreux de ne pas bien accueillir leurs avances.

On sait que, par tempérament, je ne suis pas, le

moins du monde, internationaliste, que j'aime ardemment mon pays, que je le préfère à tous les autres, et que je crois peu à

la belle chimère de la paix universelle. On m'a enseigné, pourtant, qu'il y a eu des trêves dans ce long massacre qui s'appelle l'histoire. Peut on considérer comme une de ces accalmies l'état où nous vivons depuis plus de vingt uns? Certainement non.

Toutes les nations gardent une posture menaçante, épuisent leurs trésors en armements, demandent chaque jour à la science des moyens de destruction plus hideux, sacrifient les plus belles années de leurs jeunes gens en exercices militaires. Elles vont toutes, plus ou moins lentement, vers la banqueroute. Et l'atmosphère est si étouffante, la vie si dure, la misère si grande, l'avenir si ténébreux, qu'on en arrive quelquefois à souhaiter une prompte et sanglante liquidation. Qui sait s'ils ne sont pas affolés par cette horrible impatience, ces hommes qui dérobent quelques éclats à la foudre des laboratoires, et les jettent au hasard, sur des innocents, pour le monstrueux plaisir de tuer ?

Non, non, toutes ces tristesses et toutes ces horreurs n'ont rien d'une trêve, et, dans le malaise et l'angoisse où nous nous agissons, le rêve des meilleurs serait de faire un grand etiort pour fonder un état plus tolérable, où la vieille Europe ne serait plus hérissée de baïonnettes, où l'on respirerait un peu,

POUR LES LATINS

Où fleuriraient de nouveau les arts de la paix. Pour cette œuvre bienfaisante, les peuples cherchent instinctivement à s'allier; mais ils ne le peuvent qu'en restant forts, à cause des voisins redoutables; ils se mettent trois contre un, deux contre trois. Hélas ! ce n'est pas le désarmement, la paix durable...

o malheureuse, malheureuse et incorrigible humanité !

Pourtant, je veux garder un espoir dans la vertu de ces mots d'union et de concorde que j'entends confusément murmurer autour de moi. Opinions de poète, dira-t-on? Opinions sentimentales! Qu'importe? Ce serait si beau, la race latine, la vieille reine du monde, unie comme autrefois, déposant son épée et fermant de nouveau le temple de Janus ! C'est de Rome même, c'est de la ville sacrée d'où nous viennent notre langage, nos lois et nos prières, que m'arrivent aujourd'hui des paroles fraternelles. Je veux y répondre. Je veux avoir confiance, chasser mes doutes, oublier mes ressentiments, et montrer à tous cette colombe qui franchit les Alpes et nous apporte le rameau d'olivier.

Novembre 18'J3.

L'Instinct Militaire.

Faisant allusion à mon goût si vif pour Tarmée et pour le soldat, un de mes confrères, qui m'offrait l'autre jour, un livre sur un vieux héros du premier Empire, l'orna de cet ex-dono : « A l'Académicien qui suit les régiments. » La dédicace flatte mes passions et m'est agréable. Par malheur, j'en suis indigne. Hélas! je n'ai plus mes jambes de quinze ans et ne puis régler longtemps ma marche sur le rythme des tambours ou sur le pas redoublé joué par la bande martiale des musiciens. Bien vite, je perds de vue le cuivre éclatant des ophicléides ; les pelotons, l'un après l'autre, me dépassent, et je vois enfin s'éloigner les derniers sacs sur le dos des hommes de l'arrière-garde.

Quand j'étais petit, ah ! par exemple, c'était une autre paire de manches, et j'emboîtais le pas à la compagnie des sapeurs, — des

sapeurs d'autrefois, en bonnet à poil, en large tablier de cuir jaune, la hache sur l'épaule, et barbus comme des fleuves

80 DA^^! L EsPOIR DE LA REVANCHE

d'allégorie... Et le tambour-major... Qu'il était beau ! Même en peinture. Car c'était souvent son image qui servait d'enseigne aux bureaux de remplacement militaire. Encore un de mes plus émouvants souvenirs d'enfance, ces tableaux des v marchands d'hommes ». Avec eux a disparu uu détail amusant et pittoresque de la rue à Paris. Il y en avait de superbes, représentant un petit fantassin, un « Marie-Louise », en habit étriqué et en guêtres hautes, qui plantait le drapeau sur un bastion conquis, ou bien encore le Grand Empereur, le Petit Caporal, décorant de sa main un grenadier.

o folle tête d'enfant ! Grelot où sonnait la gloriole ! Être soldat ! Oh ! si j'avais eu l'âge !... Et ces grossières images me grisaient, me versaient Ihéroïsme comme la harangue et les verres devin d'un sergent racoleur du vieux temps, sur le quai de la Ferraille.

Tout cela, voyez-vous, parce que j'étais né et que j'avais grandi à l'ombre du dôme des Invalides.

Mon père, homme de flânerie et de rêve, aimait les longues promenades dans les quartiers solitaires. Nous partions, ma petite main dans la sienne, et, d'instinct, il allait vers les espaces mélancoliques, vers le Champ de Mars ou l'Ksplanade, qui étaient proches de chez nous. Sur les boulevards — alors presque déserts et encore champêtres — qui rayonnent autour de l'Ecole militaire, nous rencontrions.

l'instinct militaire 81

de temps en temps, un couple de pioupious ou quelques vieux débris des anciennes guerres, en casquette à cocarde, qui claudicaient sur sa be'quille et promenait ses glorieux rhumatismes sous les vieux ormes. Parfois, le vent nous apportait, du côté des casernes voisines, un sourd roulement de tambour ou la courte et grêle sonnerie d'une trompette. Nous passions devant des cabarets — maisons basses, aux murs couleur lie de vin et flanquées d'un maigre jardin à tonnelle — qui s'appelaient le « Grand Vainqueur)) ou la « Buvette d'Austerlitz ». Près de la porte, était collée une affiche enluminée, « Bonne bière de Mars », où l'on voyait deux Vieux de la Vieille, un lancier rouge et un voltigeur, attablés devant une bouteille de grès dont le jet de mousse formait arcade et retombait de lui-même dans un verre. C'était la traduction naïve d'un couplet de Béranger, que j'avais entendu fredonner par mon père :

Non, l'Amitié qu'on regrette N'a pas quitté nos climats Je la trouve à la guinguette, Assise entre deux soldats.

Tout, dans cette banlieue triste et grandiose, évoquait des idées militaires. Au bout de ces avenues, aux arbres alignés comme des fantassins à la parade se dressait le dôme de Mansard, le monstrueux casque d'or.

Quand il y avait, au Champ de Mars, exercice à feu, nous allions par là, attirés par le crépitement de la mousqueterie. On ne permettait pas d'approcher, mais je voyais manœuvrer de loin les régiments, comme si se fussent animés, pour mon plaisir d'enfant, mes soldais de plomb, mon infanterie lilliputienne. Les colonnes défilaient, se rompaient par sections pour se reformer aussitôt, et, brusquement, s'alignaient en bataille, avec une symétrie mécanique. Et c'était alors des feux de pelotons, des dé-

charges rauques, rappelant le bruit d'une soie déchirée, qui me faisaient sauter le cœur. Soudain, tout changeait. La troupe se massait en carré. Une voix très lointaine commandait : « Feu à volonté »... J'entends encore les coups secs de la fusillade, je vois luire les brefs éclairs dans la fumée blonde : et bientôt le nuage devient tellement épais qu'on distingue à peine les pantalons rouges.

C'était délicieux ! Dans mes promenades avec mon père, à la moindre détonation, je le tirais par le bras et, d'une voix suppliante : « Papa, allons vite. je t'en prie!... On fait la petite guerre!... »

Lorsque le Champ de Mars était désert, nous ne nous dirigeaient d'eux-mêmes vers l'Esplanade. Là, sur la plate-forme, au delà du fossé monumental, les canons triomphaux arrondissaient leur bouches ténébreuses. Tout de suite, le désir me prenait de les voir de près de les toucher. Nous franchissions la belle grille —

l'instinct militaire 83

car mon excellent père cédait à tous mes caprices — et je m'approchais, tout ému, des vieux trophées.

Ils étaient alors muets, endormis, les monstres de guerre : mais je savais bien qu'ils vivaient, qu'ils se réveillaient quelquefois ; car, aux jours de fête, leurs rudes aboiements faisaient trembler les vitres, à la maison. J'en avais donc un peu peur, au fond, mais ils m'attiraient, me fascinaient, comme, dans les cauchemars, ces bêtes effrayantes, fantastiques, qu'on ne peut s'empêcher de regarder. Je les connaissais tous, les énormes, ceux du dey d'Alger, qui gisent sur le sol comme les ruines d'une colonnade, et les mortiers, accroupis dans une pose de crapaud, et la

longue et fine pièce dont l'airain s'enroule en forme torse, et celle sur laquelle rampe une chimère, et les deux plus magnifiques, — des austroespagnols, je crois, — oii sont gravés d'orgueilleux blasons et sur qui s'effarent des aigles héraldiques.

Un invalide à jambe de bois, avec deux canons de drap rouge sur sa manche et le coupe-choux au bout d'une buffleterie, montrait la garde derrière les lourdes culasses. Mais, sur un signe de mon père, le vieil artilleur souriait au gamin et le laissait grimper sur les affûts. Et j'avais alors cette joie — oui, cette joie ! — de palper le lronze, glacé par le vent du nord ou attiédi par le soleil d'été.

... Je n'étais qu'un enfant, et tous les enfants rêvent d'être soldat. Il n'y avait chez moi aucun phé-

nomène d'atavisme, et, dans ma pacifique famille, je ne voyais pas, suspendu à la muraille, « quelque vieux sabre paternel w, comme dit Victor Hugo. Je n'ai rien d'un homme d'action, et aujourd'hui, en y réflé'chissant, je crois même que j'aurais fait un médiocre troupier. Cependant j'ai conservé le goût des choses de l'armée et, quand un régiment passe, malgré mes cinquante-deux ans, je marque le pas, pendant un moment, à la batterie des tambours. Ce n'est là que l'impulsion naturelle de ma race, l'instinct commun à tous les Français.

Eh bien, je suis heureux de le retrouver en moi et de me souvenir qu'il y a toujours existé.

A l'heure qu'il est, bien que formidablement armés, nous protestons sans cesse de notre horreur de la guerre, et quiconque parle de gloire militaire est dédaigneusement traité de chauvin. Prenons-y garde. Il ne faudrait pas que ce besoin de paix, très lé-

gitime d'ailleurs, nous émasculât et détruisit à la longue notre tempérament guerrier, notre première vertu nationale. Le sang versé, c'est affreux ! Mais l'histoire est là pour nous rappeler que tous les édifices' sous lesquels tâche de s'abriter la société des hommes, n'ont pas eu d'autre ciment.

Maintenons la paix tant que nous pourrons, soit, mais laissons nos enfants jouer aux soldats.

Mars 1894.

Les Grenadiers à pied de la vieille garde

L'auteur de cette page a écrit un jour que, devant les souvenirs de l'épopée napoléonienne, il sentait se hérissier d'enthousiasme « le bonnet à poil qu'il a dans le cœur »... 11 peut se féliciter aujourd'hui d'avoir gardé ce bonnet à poil intime, puisque l'occasion lui est offerte de louer une fois de plus les grenadiers à pied de la garde impériale, qui, Ajax inconnus, Diomèdes obscurs du plus fabuleux des poèmes militaires, donnèrent à cette coiffure guerrière un prestige impérissable.

Avec leurs camarades, les grenadiers à cheval, dont les escadrons, représentant un millier de sabres à peine, comptaient dans leurs rangs trois cents chevaliers de la Légion d'honneur, les deux régiments de grenadiers à pied de la garde étaient composés de sous-officiers pris dans les troupes de ligne, tous robustes, de haute taille et parfaitement notés par leurs supérieurs. Tous, en ce temps de guerres continuelles, s'étaient fait remarquer par

leur endurance à la fatigue, leur austère esprit de discipline, leur impassible bravoure. Beaucoup d'entre eux, tout à fait illettrés, et dont l'avancement devait forcément s'arrêter au grade de

caporal, tout au plus de sergent, étaient des hommes mûrs, de vieux soldats, et portaient deux, quelquefois trois brisques en haut de la manche. Tel factionnaire qui à Moscou, montait la garde devant le Kremlin, avait jadis gravé son nom, avec la pointe de sa baïonnette sur la pierre des pyramides d'Égj[^]pte. ,Ge corps des grenadiers de la garde, c'était donc le résultat du choix le plus sévère, de la sélection la plus scrupuleuse, c'était la fleur de l'élite.

Aussi le Maître des batailles ménageait il ce trésor militaire, et tout particulièrement ses grenadiers, avec une prudence avare. La garde impériale,

La garde, espoir supi-érai et suprême pensée,

comme dit le poète, ne fut pas ou fut à peine engagée à Austerlitz, à léna, et dans toutes ces fameuses journées où la fortune des armes semblait obéir avec une si prompte docilité au génie de l'Empereur.

Tiès souvent, jusqu'en 1812, les bulletins de la Grande-Armée se terminent par ces mots : « La garde n'a pas donné », et annoncent ainsi à la France et au monde que la victoire a été facile. Les intrépides vétérans, gardés en réserve tandis que les troupes de ligne prenaient contact avec l'ennemi, souffraient

LES GRENADIERS A PIED DE LA VIEILLE GARDE

de cette inaction, et plus d'une fois ils s'en plaignirent par des murmures. C'est moins contre les fatigues des longues marches à travers l'Europe que par dépit d'assister, l'arme au pied, aux exploits de leurs camarades, que les « grognards » ont grogné. Mais, soldats exemplaires, ils étaient avant tout obéissants, et, d'un geste de sa petite main, l'Empereur avait bien vite apaisé le frémissement d'impatience qui courait dans leurs rangs.

D'ailleurs, même quand ils ne combattirent pas, leur seule présence contribua certainement à la victoire. L'ennemi savait qu'ils étaient là, les invincibles, et la moindre de leurs manœuvres, le plus léger de leurs déplacements inquiétaient le général russe ou autrichien. Avec sa lorgnette, il pouvait voir, sur une colline lointaine, les lignes redoutables des bonnets à poil, distinguer même, parmi ce moutonnement noir, un point d'or, qui était l'aigle du drapeau, et, à la pensée que l'armée française gardait intacte cette ressource, cette force, que ce rampart de héros était là-bas, impassible, inébranlable, le feld-maréchal ou l'archiduc était d'avance découragé.

Sans doute, quand vinrent les mauvais jours, les grenadiers à pied de la garde furent de toutes les batailles. Le corps subit des pertes énormes, sema de cadavres les neiges de la Russie. Mais il semblait que cette si précieuse réserve de discipline et de

courage fût inépuisable. Bien des fois renouvelée, l'incomparable phalange ne perdit jamais ses martiales vertus. Jusqu'au dernier jour, les Vieux de la Vieille n'eurent qu'à paraître pour ar-

rêter l'effort de l'ennemi victorieux, et, [même à Waterloo, dans le dernier carré, l'aigle de cuivre de la lourde coiffure qui creusait sur leur front des rides sévères garda le reflet du soleil d'Austerlitz.

Les grenadiers à pied furent, avec les chasseurs à cheval de la garde qu'on appelle aussi les guides. ceux des soldats de Napoléon qu'il chargea spécialement de veiller sur sa personne, et l'on sait qu'il portait tour à tour l'habit d'uniforme de ces deux corps. Quand il montait à cheval, il était toujours accompagné d'une escorte de chasseurs, et, autour de la tente où, penché sur une carte géographique, il préparait sa bataille du lendemain, toujours des grenadiers se tenaient en sentinelle.

Dans l'iconographie napoléonienne, — une des plus considérables qui existent, — chaque fois que l'immortelle figure n'est pas représentée seule, on retrouve non loin d'elle le colback des cavaliers ou le bonnet à poil des fantassins. Quand on nous le montre, l'Infatigable, dans un de ses rares moments de repos, marchant à pas lents, les mains derrière le dos, devant les faisceaux de fusils, ou sommeillant, à califourchon sur une chaise, devant un feu de bivouac, les grenadiers sont toujours là. Dans cette

r.ES GRENADIERS A PIED DE LA VIEILLE GARDE 89

image, il a faim, et c'est un grenadier qui lui présente une pomme de terre cuite sous la cendre, en lui disant :

« Mon empereur, c'est la plus cuite. »

Dans cette autre, il a soif, et c'est encore un grenadier qui lui prêle sa gourde, avec ces mots où frémit de la tendresse :

« Bois, mon empereur. »

Ces deux estampes célèbres, lune de Raffet, l'autre de Charlet, nous rappellent l'intimité singulière dans laquelle vivait l'Empereur avec ses grenadiers. Ce tutoiement n'a pas été inventé par la fantaisie de l'artiste. Non seulement Napoléon le tolérait dans la bouche de ses vétérans, mais il en était heureux, y trouvant une preuve de leur sentiment passionné pour lui.

« Sois tranquille... Nous allons te donner une belle victoire », lui disaient-ils, dans la nuit mémorable avant Austerlitz, quand il visita leur campement.

Ainsi Bonaparte, ce ci soldat heureux », devenu le maître tout-puissant en Europe, Bonaparte, qui avait soumis sa cour à l'étiquette la plus rigoureuse et qui exigeait de ses vieux compagnons de guerre, faits par lui princes et ducs, les formules de respect en usage sous l'ancienne monarchie, souriait à la familiarité militaire de ses grenadiers. Les maréchaux couverts de gloire, dont quelques-uns l'avaient

connu jadis portant l'uniforme râpé d'un pauvre sous-lieutenant d'artillerie, n'osaient lui adresser la parole qu'en prodiguant les « Sire » et les « Votre Majesté » ; mais il se laissait tutoier avec plaisir par les vieilles moustaches de sa garde. Même avec un de ses amis intimes, tels que Lannes ou Duroc, il ne s'abandonnait que dans le tête-à-tête. Dès qu'il y avait des témoins, il entendait être traité par eux comme l'Empereur et Roi, sacré par un pape et dont un froncement de sourcils faisait trembler les monarques du vieux continent. Avec ses grenadiers, au contraire, il tenait à conserver ce ton d'héroïque bonhomie, ce sans-gêne

entre frères d'armes, et à rester toujours pour eux le Petit Caporal de Lodi.

Ici, Napoléon nous révèle une fois de plus son génie et sa profonde connaissance du cœur humain. De ses lieutenants, il avait besoin d'être obéi avant tout, et il leur imposait l'autorité et la hiérarchie dans toute leur rigueur; mais de ses soldats, il voulait être aimé jusqu'à la folie, jusqu'au sacrifice. Or, on n'aime ainsi que son égal ou un être qu'on reconnaît d'une essence supérieure à la sienne. Par ce tutoiement, où persistait un souvenir de la Révolution, les grenadiers de la garde lui parlaient à la fois comme à un camarade et comme à un demi-dieu. De là leur dévouement absolu, et tel grognard, qui lui avait adressé une fois le « tu « jacobin, était prêt à mourir pour lui en criant :

LES GRENADIERS A PIED DE LA VIEILLE GARDE

« Vive l'Empereur ! »

Les esprits chagrins s'indignent que Napoléon ait fanatisé tant d'hommes au profit de son ambition monstrueuse et de ses rêves immenses. Pour notre part, nous ne nous en sentons pas le courage. Comment oublier que, sans l'épopée impériale, — unique dans l'histoire du monde, — la France ne serait pas la France et ne posséderait pas un inépuisable trésor de gloire, acquis, hélas! par le sang de tant de héros et par les larmes de tant de mères ?

On aurait insuffisamment fait l'éloge des grenadiers de la garde, après avoir vanté seulement leur imposante et calme bra-

vouure sur le champ de bataille. L'observation de l'inflexible discipline dont ils avaient l'habitude, le respect de l'uniforme qu'ils portaient avaient développé leur moralité et fait naître en eux de véritables vertus. En temps de paix leur excellente tenue, leur politesse envers les bourgeois étaient données en exemple à toute l'armée. Jamais ils ne troublaient l'ordre public. Loin de là, ils apaisaient souvent des querelles entre « pékins ». Un grenadier, pris pour arbitre dans une question de duel, n'avait qu'un mot à dire pour la résoudre, et, presque toujours il arrangeait l'affaire. L'avis d'un de ces hommes à qui l'Empereur avait fait la martiale caresse de tirer l'oreille, avait force de loi en matière de point d'honneur.

L'ivrognerie était rare dans ces régiments d'élite, le vol y était inconnu,

« Si j'avais de l'or plein un fourgon, disait Dorsenne, leur général, je le mettrais dans une chambrée de mes grenadiers ; il y serait plus en sûreté que dans un coffre-fort. »

Avant le passage de la Bérésina, les équipages de l'Empereur, où se trouvait son trésor particulier, faillirent être pris par les Cosaques. M. Beaudeuf, payeur de la garde, craignant que le caisson plein d'or ne pût franchir le fleuve, distribua aux grenadiers les deux millions qu'il contenait. Sur l'autre rive, la somme entière se retrouva, sauf soixante-dix napoléons, l'homme à qui on les avait confiés s'étant noyé...

... Au type du grenadier de la garde, qui symbolise en quelque sorte toute la Grande-Armée, il manquait la suprême et touchante beauté du malheur ; les terribles revers de la fin de l'Empire la lui donnèrent.

Certes il était beau, quand il entrait dans une capitale conquise, en grande tenue, l'arme sur l'épaule, avec son régiment précédé d'un tambour-major tout chamarré et faisant tourner une canne éblouissante. Mais, dans la boue et sous les pluies du mois de février 1814, lorsque crotté, éreinté, protégeant du pan de sa capote la batterie du fusil, il suit son Empereur sur les routes de la (^ham'pagne, avec

LES GRENADIERS A L'IEU DE LA VIEILLE GARDE 93

une confiance inébranlable dans son génie et un espoir obstiné de la victoire; quand, pour la première fois de sa vie, aux adieux de Fontainebleau il sent une larme couler sur son mâle visage ; quand il monte la garde à l'île d'Elbe ; quand il débarque au golfe Juan, certain de suivre, de clocher en clocher, le vol de l'aigle jusqu'aux tours de Notre-Dame quand enfin, h Waterloo, dans le bataillon sacré, il brûle sa dernière cartouche, le Vieux de la Vieille devient sublime.

Alors le peuple, qui déjà l'aimait tant à cause de sa gloire, se met à le chérir avec encore plus de tendresse à cause de ses souffrances.

L'imagerie répand par milliers cette figure d'ancien troupier, vieux avant l'âge, au front à demi dépouillé, reconnaissable à ses courts favoris en crosse de pistolet et à sa grosse moustache mélancolique. Ici il apparaît, soldat laboureur, s'appuyant des deux mains sur sa bêche et rêvant sans doute au captif de Sainte-Hélène, et là, coiffé d'un vieux bonnet de police et assis à la porte d'un cabaret, il enseigne l'exercice du peloton aux gamins de l'école, tout en se souvenant des grandes guerres.

Tout de suite après la chute de l'aigle foudroyé, le Vieux de la Vieille a ses poètes, non seulement en France, mais dans l'Europe entière, et Henri Heine le chante en même temps que Déranger, Celui-ci surtout le rend populaire. H l'évoque, près du berceau de ses petits-fils à qui il souhaite une mort glo-

rieuse, ou bien, seul dans sa chaumière, couvrant de larmes et de baisers son drapeau proscrit, ou bien encore, dans la pathétique chanson du Vieux caporal, marchant au supplice, la pipe à la bouche, et ordonnant de ne pas pleurer aux jeunes camarades qui vont lui mettre douze balles dans le corps. Deux des plus grands esprits du siècle rivalisent de génie littéraire pour exalter le soldat de l'Empereur. Dans une grange, à la veillée, Balzac lui fait raconter la prodigieuse épopée, et Victor Hugo invente une de ses plus saisissantes images pour nous montrer Napoléon, après une victoire, quand il décorait ses grenadiers et quand ^

Mêlant son âme avec leur âme Et touchant leur poitrine avec son doigt de flamme, 11 leur faisait jaillir cette étoile du cœur.

Héros anonymes de notre Iliade, la patrie est heureuse de n'avoir pas été ingrate envers vous. Elle vous a revt^tus d'une gloire immortelle... Voti'e légende, à peine centenaire, est cependant déjà tellement invraisemblable et fabuleuse que, si les livres imprimés n'existaient pas, elle se transformerait sans doute, dans les profondeurs de l'avenir, en une mythologie astronomique, où Napoléon serait le soleil, où ses douze maréchaux figureraient les douze signes du zodiaque, et où la Grande-Armée aurait pour symbole la poussière d'étoiles du firmament.

Guillaume II à Paris.

Est-ce vrai ?

Vous avez tous lu, comme moi, — car elle a fait le tour des journaux, — cette conversation entre l'empereur d'Allemagne et un Français de passage à Berlin, dans laquelle Guillaume II a exprimé son intention de venir à Paris en 1900, et de visiter notre prochaine Exposition universelle. Il n'y a là, sans doute, qu'une nouvelle à sensation, inventée par quelque gazetier; mais elle n'est pas tout à fait invraisemblable. Et, dans tous les cas, en l'apprenant, un Français qui a le cœur à sa place sent sa peau se crispier sous le frisson de la « petite mort ».

Non ! L'empereur d'Allemagne à Paris, assis, dans le landau de gala, à la droite du Président de la République, allant voir nos monuments, confrontant son casque à pointe avec le dôme des Invalides, comparant devant la Colonne Vendôme le poids de l'airain conquis à Iéna et celui du bronze pris à Sedan ; l'empereur d'Allemagne passant, en qualité d'hôte, sous l'Arc de Triomphe de la Grande Armée.

96 DANS L'ESPOIR DE LA REVANCHE

par le chemin que parcourut, il y a vingt-trois ans, son aïeul ! Non ! Cette pensée est insupportable, et, j'en suis convaincu, elle n'est pas venue à l'esprit du jeune souverain, qui, tout au contraire, depuis quelque temps, semble chercher un terrain d'entente, de conciliation, un *modus Vivendi*, entre son pays et le nôtre; qui, tout récemment, envoyait, le premier, à la veuve du malheureux Carnot, des condoléances pleines de tact et d'émotion.

Non ! Respectons-nous en respectant nos ennemis. Ce ne peut être avec un sentiment de fanfaronnade et de provocation que Guillaume II aurait manifesté son désir d'assister, dans la capi-

tale du monde civilisé, à la grande fête de la paix et du travail par laquelle nous voulons saluer l'aube du vingtième siècle.

Seulement, il faut le dire, et bien haut. Tant que les martinets qui nichent dans les clochers lorrains, tant que les cigognes qui reviennent au printemps dans les houblonnières d'Alsace, ne déploieront pas leurs ailes dans un ciel français, ne s'abattront pas sur une terre française, l'Empereur d'Allemagne ne pourra pas franchir pacifiquement la nouvelle frontière, que son grand-père traça jadis avec l'épée. Cette frontière, c'est une blessure qui ne se cicatrise point, une plaie qui suppure et saigne toujours. Qu'il n'y touche pas; il nous arracherait un hurlement de rage et de douleur.

GUILLAUME II A PARIS

Sans doute, ce n'est pas sa faute. Il n'était qu'un enfant quand ce Bismarck — dont il a, d'ailleurs, secoué le joug — nous mutila. Qu'importe ? Le mal est fait. Nous souffrirons toujours dans le membre amputé. Qu'on ne nous parle pas de temps écoulé, de fait accompli. Quand bien même — et, grâce au ciel, il n'en est rien — nos frères d'Alsace et de Lorraine oublierait et se résigneraient, nous n'oublierions pas, nous ne nous résignerions pas.

Certains diront qu'il est absurde et criminel d'entretenir ainsi la haine outre deux races, de condamner l'Europe à vivre sous un ciel noir et tragique où toutes les étoiles ont la forme menaçante d'un glaive, que toute l'histoire nous donne tort, que toujours les vaincus ont raisonnablement accepté leur défaite, que, dans ce

regret que rien ne console, dans cette espérance qui ne veut pas mourir, on reconnaît bien la France et son incorrigible orgueil.

Parfaitement. Tout ce qu'on voudra. Mais quand nous entendons dire que la question d'Alsace-Lorraine est résolue, que c'est bien fini, que nous devons en prendre notre parti, passer l'éponge sur le passé, et que les deux chères provinces sont pour toujours allemandes, nous frémissons, et ce qu'il y a de meilleur en nous — le sang des aïeux, l'instinct national, la conscience du citoyen — se révolte et proteste. C'est de la folie, soit. Mais cette folie-là, c'est notre honneur !

D'aj>rès les on-dit, l'Enipereur allemand, après avoir annoncé son futur vo3'age et remarquant In muette surprise de son interlocuteur, aurait ajoute, ou à peu près :

« Quand j'ai formé un dessein, toujours je l'exécute... et je fais tout ce qu'il faut pour que la chose devienne possible. »

Est-elle possible?

On ne sait trop que penser de Guillaume U. Depuis six ans qu'il règne, il a vécu dans une agitation constante, que d'abord on aurait pu croire fiévreuse et maladive, mais qui ne semble pas le fatiguer. On sent en lui un très grand besoin d'action, une force qui, jusqu'à présent, no s'est dépensée et même prodiguée qu'en des actes de peu d'importance, mais une force. Ses discours, parfois imprudents, contradictoires, ont un accent d'originalité. Gest un intellectuel, tout l'intéresse. Au début, on craignait de sa part — même en Allemagne — un coup de tête, une folie. C'était une erreur. Ce hardi n'est pas un téméraire. En somme, il nous apparaît comme singulier, un peu inquiétant, non pas médiocre. Très jaloux de son autorité, pénétré du sentiment de sa puissance, il

doit avoir le désir d'étonner un jour le monde, d'accomplir quelque chose d'extraordinaire et de grand.

Eh bien ! l'occasion est belle. Oui, s'il tient absolument à venir à Paris en 1900, au milieu des cris

GUILLAUME II A PARIS

d'enthousiasme et par des routes jonchées de fleurs, il le peut. En offrant la restitution à la France des provinces conquises en 1871 comme point de départ d'un désarmement général, Guillaume II donnerait un exemple de magnanimité sans précédent dans l'histoire, assurerait pour longtemps la paix en Europe, y serait le premier pendant toute sa vie et laisserait un nom à jamais glorieux et béni.

Mais, hélas ! quand je dis : « il le peut, « un doute cruel se lève dans ma pensée. Quand même il le voudrait, le pourrait-il ?

Il n'est plus de roi tout-puissant, d'empereur absolu. L'Allemagne, qui nous fut une ennemie si impitoyable, permettrait-elle à son jeune souverain une telle générosité ? Oui le sait ?

La dure vérité, c'est que jamais l'Allemagne n'a été mieux préparée pour la guerre, qu'elle sait que nous ne sommes plus les vaincus de naguère, qu'elle considère nos ongles repoussés et qu'elle aiguisé les siens ; c'est que demain, au premier roulement de tambour, avec une simplicité et une promptitude effrayantes, elle peut mobiliser, concentrer et porter en avant, comme entrée de jeu, une armée de huit cent mille hommes. Nous ne ferions pas moins, certes, et nous ne craignons plus personne. Mais qui

donc — ô ironie ! — parlait tout à l'heure de briser les armes et de réconcilier les drapeaux?

Ah ! l'histoire sera sévère pour notre temps, con-

100 DANS L'ESPOIR DE LA REVANCHE

damnera ceux qui nous mènent, plaindra les peuples et dira que notre civilisation était bien barbare !

Quelle admirable action ce serait, cependant, pour un Empereur, pour un Chef militaire, de prouver que, se sentant le plus fort, il veut être aussi le plus juste et le meilleur, et, voyant osciller devant lui la balance du destin, de jeter son sceptre et son glaive dans le plateau de la paix et du travail ! Car tout le mal du monde moderne vient de là, et c'est pour les massacres futurs que tout notre or se transmue en acier. Ruinées par leurs machines à tuer, les nations rivales ne se seront peut-être pas encore décidées à se ruer les unes sur les autres, quand éclateront chez elles de pires calamités, filles du désespoir et de la misère, les jacqueries et les révoltes servîtes. Oh! quel bienfaiteur de l'humanité serait celui-là qui déciderait l'Europe à jeter bas toute cette ferraille, qui détournerait le cours de ce torrent dor meurtrier et en féconderait la terre du blé et du pain, la terre des pauvres gens ! Disons-le tristement. Il ne fonderait pas la paix éternelle, — rien n'est éternel ! — mais au moins une paix durable. 11 serait le Dieu qui surgit dans la tempête, lance le Quos ego aux lames furieuses, assure pour longtemps aux marins une mer d'azur et des nuits d'étoiles.

S'il le voulait, pourtant, ce jeune Empereur! Lui aussi, nous assure-t-on, se préoccupe de l'injustice sociale, entend les plaintes et les menaces d'en bas.

GUILLAUME II A PARIS

a la conscience de limminent péril. S'il le voulait, s'il jetait au monde la promesse de paix, s'il en donnait un gage en renonçant à la récente conquête, la fin de ce sombre siècle serait une suave aurore. Il y aurait, en 1900, moins de fer dans les arsenaux et plus d'argent dans les humbles logis et dans les chaumières, moins de casernes et de citadelles et plus d'asiles pour la vieillesse et pour lenfance. Allons! donnons-nous la main et déchirons les étendards de guerre pour panser les plaies de l'humanité. Ah ! j'en suis sûr ! Les morts des dernières batailles, Allemands et Français, ceux qui sont tombés pour leurs patries, mais qui les sauraient heureuses, tressailleraient de joie dans leurs tombes et ne demanderaient plus à être vengés !...

Mais où vaisje chercher toutes ces chimères ? Peut-être, en ce moment, le jeune Empereur songet-il à la sévère et dédaigneuse parole que la bouche en coup de sabre du vieux Mollke laissa tomber, un jour, du haut de la tribune du Reichstag : « La paix universelle est un rêve, et j'ajoute que ce n'est pas un beau rêve. »

Guillaume II ne verra pas la prochaine Exposition ; el le temps est loin où nous pourrions planter nos canons inutiles, la culasse en l'air, le long des quais de nos ports, pour amarrer les bateaux.

Octobre 18lt4.

En deuil d'un ami.

La France est eu deuil d'uu ami.

Aujourd'hui je me reporte, par le souvenir, et avec une grande tristesse, aux inoubliables « fêtes russes » de l'année dernière, et

particulièrement au magnifique banquet oïiert à l'amiral Avellan et aux officiers de son escadre par le Conseil municipal de Paris. C'est la seule fois de ma vie que j'ai regretté de n'êtx'e pas vêtu d'une robe de brocart agre'mentée de gemmes et de pierreries ; car la salle des fêtes de notre Ilùtel de Ville est un décor à la Yéro-nèse. et la plupart des convives, qui, comme moi, portaient le frac noir et mesquin, y faisaient assez piètre figure.

Ce n'était pas, d'ailleurs, dans cette réunion solennelle, le seul détail de nature à exciter l'ironie. Par exemple, quand les chœurs du Conservatoire, installés dans une galerie supérieure, firent éclater les accents de l'hymne russe, il était assez amusant de voir les vieilles barbes démocratiques et sociales du Conseil écoutant, debout et d'un air de componc-

tion, la solennelle prière pour le salut du Tsar orthodoxe.

N'importe, cela même faisait plaisir. Et ces larouches francs-maçons, qui n'auraient pas franchi le parvis d'une église, à l'enterrement de leur meilleur ami, avaient raison d'abjurer pour un instant leur fanatisme à rebours. D'ailleurs, les marins de l'auto-crate du Nord n'écoutaient pas avec de moindres signes de respect notre Marseillaise. En somme, on sentait qu'un pacte d'amitié se scellait définitivement entre deux grandes nations, et, lorsque nous levâmes avec enthousiasme, pour les toasts d'alliance, nos coupes de vin de Champagne, l'âme même de la patrie flottait au-dessus de nos fronts.

Alphonse Ilumbert, alors président du Conseil municipal, fut charmant, et — ce qui est toujours rare — dit précisément ce qu'il fallait dire. Dune voix éclatante et chaude, il lanra quelques mots ardents, vraiment dérobés à la flamme de son cœur. Bravo ! l'an-

cien révolutionnaire ! On a pu se jeter, par bouillonnement de jeunesse, dans la pire des guerres civiles : on a pu en être châtié, — avec quelle rigueur ! — Bah! Jamais de rancune contre la man. Vive la chère France et vivent ses amis !

Il }• eut encore une minute admirable, une minute où cela valait la peine de vivre. Ce fut lorsque le Président Carnot et l'amiral .\vellan parurent devant

EX DEUIL d'un ami 105

la place de riÎôLcl-dc-Villeenflannnée, se montrèrent ;i la foule ivre de joie.

Là-haul, une splendide nuit d'octobre, criblée d'étoiles ; et, de toutes parts, un incendie de triomphe et d'allégresse. Gouttes d'or du gaz, éclairs de l'électricité, fumées bariolées des feux de Bengale, torches rouges de la retraite aux flambeaux. .J'entends encore l'immense clameur d'amour, étouffant les voix des chœurs et le bruit des fanfares de cuivre ; je revois, dans une brume de pourpre, les milliers de visages aux .bouches ouvertes et hurlantes.

(Jue dites-vous"? IJue la foule souveraine est folle de divertissements et de spectacles ; que, cette nuitlà, recommençait la grande Kermesse de 1889; que c'était une suite aux embrasements de la Tour Eiffel et aux fontaines lumineuses, un nouveau prétexte à trains déplaissir; qu'il suffit de quelques lampions et de quelques banderoles pour encombrer nos trottoirs de badauds le nez en l'air, avec du cervelas dans la poche, et de paysannes portant un panier dont un goulot de bouteille soulève l'anse?

Non, non ! Le patriotisme proteste ! Non ! Il n'y a pas eu, dans les fêtes de l'automne dernier, la moindre exaltation de décadents. La France et Paris ont donné alors, bien au contraire, un spectacle qui fut et doit rester pour nous une source de réconfort et d'espoir. Dans ces heures délicieuses, la politique

se tut, les partis firent trêve. Il n'y eut plus d'ennemis, plus même d'adversaires. Un sentiment unanime, et très pur, et très profond, unissait tous les cœurs, et tous nous ne pensions qu'à la France bienaimée, qui enfin n'était plus seule contre trois devant l'Europe en armes. Et ce qui était exquis, ce qui nous attendrissait davantage, c'était la pensée que, au moindre soupçon de péril extérieur, nous retrouverions le même esprit de concorde et d'unité, et que l'atmosphère de divisions et de haines serait balayée par le premier souffle des clairons de guerre.

Cette certitude, qui nous fait supporter les tristesses du présent et nous rassure sur l'avenir, à qui la devons-nous ? A la nation russe, sans doute, qui est désormais liée avec nous par des sympathies puissantes et des intérêts sacrés. Mais, la nation russe obéissant à un chef, nous devons surtout notre reconnaissance à ce chef, c'est-à-dire au noble, au juste, au magnanime empereur Alexandre III, dont la mort met nos cœurs en deuil.

A son règne trop court, l'histoire appliquera la belle parole de l'écriture : *Transiit benefaciendo*. Elle dira que, ayant la toute-puissance, Alexandre III l'a mise au service du droit ; qu'étant le plus fort, il a voulu être le plus juste, et elle inscrira son nom, parmi ceux des bons et des sages, sur le livre d'or de l'humanité.

Où c'est beau, pourtant, la foi ! ce. quand elle

EN DEUIL D UN AMI 107

comprend et fait son devoir ! Quelle majesté dans ce Tsar, obéi et vénéré comme un père par tant de millions d'hommes, qui jette un regard imposant sur l'Europe, fronce ses formidables sourcils devant l'immorale et lâche coalition de trois contre un, dit : « En voilà assez ! » et, jetant sa lourde épée dans le plus léger plateau de la balance, rétablit l'équilibre et maintient la paix du monde !...

... Dans nos craintes et nos incertitudes, comment Je pas admirer cette grande chose, une volonté, — une volonté vraiment libre, une volonté fixe, ferme, immuable, que rien ne contrarie et n'arrête, comme celle qu'a pu manifester le tsar Alexandre III en établissant l'entente franco-russe, et en plaçant ainsi les peuples de la Triple-Alliance entre les deux mâchoires de fer d'un redoutable étau ? Quand il a conçu et exécuté ce grand dessein, non seulement il s'est fait béni de tous à cause du maintien de la paix, — paix armée, paix précaire, hélas ! notre barbarie relative n'en permet pas d'autre, — mais il a réparé une grande injustice et il a permis à la France de reprendre sa place légitime au premier rang des nations.

Cela, jurons de ne l'oublier jamais !

Et voyez les merveilleux effets d'une grande volonté. Ils durent, ils survivent à celui qui a dit : « Je veux ! » Les premières paroles du jeune prince, qui sera bientôt couronné au Kremlin, sont pour

affirmer de la façon la moins équivoque qu'il accepte comme un héritage sacré la politique de son père. Gomme homme, Alexandre III lègue à son fils l'exemple des vertus les plus hautes et les plus touchantes ; comme empereur, le souvenir d'un règne

entièrement consacré au bien et à la justice. Aussitôt après avoir reçu le dernier soupir de son père, Nicolas II a voulu nous prouver que, lui aussi, il était notre ami, et tous les cœurs français ont partagé son deuil filial, ont tressailli à son généreux appel.

Un journal a proposé de lui offrir, par souscription, une couronne. Soit; mais la France la lui a déjà donnée. Elle est forgée d'un solide métal, l'or de notre amitié ; elle est ornée des plus purs diamants, les larmes de notre douleur.

Novembre 1894.

Le dernier Maréchal de France.

.J'ai eu plusieurs fois la bonne fortune de rencontrer le maréchal Canrobert chez M^{me} - la princesse Mathilde, dont je m'honore d'être, depuis vingt-sept ans, le fidèle ami.

Dans ce salon célèbre qui demeure le rendez-vous de tout ce que la société parisienne a de plus exquis dans son élite, l'apparition du vieux héros faisait toujours courir un frémissement d'admiration et de respect. En sa présence, on se sentait devant la France chevaleresque, devant la France de Bayard. du chevalier d'Assas et de La Tour-d'Auvergne.

De petite taille, trapu sans lourdeur, le Maréchal avait conservé, malgré son grand âge, une élégante et robuste souplesse. Les longues mèches de sa chevelure grise se répandaient sur le col de son frac de gentleman, dont la boutonnière n'était ornée, la plupart du temps, que de la médaille militaire, de l'ordre du soldat. Cette crinière éparse encadrait un énergique visage de vieillard, une face terreuse et

camuse, sillonnée de fibres sanguines et sabrée par les moustaches aux pointes cirées. Tout de suite, on songeait à un lion. Mais ce qui complétait la ressemblance avec le fauve royal, c'étaient les yeux très grands, très beaux, les yeux clairs, calmes, fixes, où sommeillait on ne sait quoi de formidable.

Ce regard de flamme, alors adouci et tempéré cependant par le plus bienveillant des sourires, était à peine soutenable. Il révélait un tempérament prodigieux de guerrier, de chef militaire. C'était l'éclair de ce regard, sa décharge électrique, qui avait traversé le cœur des soldats à Constantine, à Zaatcha, à Inkermann, à Solferino, à Saint-Privat, et les avait grisés de la folie de vaincre ou de mourir. Dans ce foyer lumineux, éclatait la force héréditaire de toute une race. Celui qui, sans le faire exprès, au repos, dans une conversation mondaine, lançait ce regard foudroyant, était bien le Français de vieux sang et de vieille souche, le descendant de ces terribles Cadurces qui ont si longtemps tenu tête à César et fait reculer les aigles romaines.

Par son seul aspect, le maréchal Canrobert produisait, sur quiconque était tant soit peu physionomiste, une impression profonde, inoubliable. C'est assez dire combien cette émotion s'augmentait au souvenir de la vie de cet homme, toute d'honneur, de patriotisme, de bravoure, d'abnégation et de désintéressement.

LE DERNIER MARÉCHAL DE L'EMPIRE 111

Elle est, depuis deux jours, retracée dans toute la Presse française, avec un sentiment unanime de vénération, et je n'ai pas besoin de la raconter de nouveau.

Mais que dites-vous de ce sous-lieutenant, ayant débuté par une action d'éclat, qui refuse la croix parce que son vieux capi-

taine la mérite et ne l'a pas encore? Que dites-vous de ce général en chef de l'armée de Crimée, qui, sans un murmure, descend au second rang? Que dites-vous de ce maréchal de France, plein de gloire et d'années, qui, à Metz, demande à commander seulement une poignée d'hommes, pourvu qu'il combatte, pourvu qu'il puisse, jusqu'à la dernière agonie de la résistance, offrir son sang à son pays?

Rien ne manque à cette pure et noble existence, pas même la touchante pauvreté d'Aristide; car le Maréchal vient de s'éteindre dans l'état de fortune le plus médiocre. En vérité, c'est du Plutarque. L'antiquité n'a rien de plus complet ni de plus beau.

Nous ferons, je l'espère, au dernier des maréchaux de France, les plus honorables funérailles. La mémoire de Ganrobert, c'est un drapeau vivant, immortel. Allons vite le suspendre à la voûte des Invalides !

Mais voici que je pense, maintenant, à cette jeune armée qui présentera les armes au glorieux cercueil. Voici que je pense à ces étendards tout neufs, à ces

il2 DANS L'ESPOIR DE LA REVANCHE

bataillons où il n'y a pas de vétérans, à ces chefs qui n'ont pas une cicatrice.

Certes, je ne doute pas de notre armée, et je crois fermement que ce sont de vrais cœurs de soldats qui battent sous tous ces uniformes. Je sais le labeur assidu de nos officiers, j'admire toute cette jeunesse qui fait au devoir national le sacrifice de ses plus belles années. Néanmoins, c'est bien long, vingt-cinq ans d'immobilité, de paix armée. Mais n'oublions pas que la Prusse — la

Prusse qui nous a vaincus — a vu s'écouler un demi-siècle sans tirer un coup de fusil. Ainsi que l'ont fait nos vainqueurs, nous ne nous sommes ni reposés, ni endormis, nous non plus, et, quand il le faudra, nous prouverons — j ycompte bien — que nos glaives ne se sont pas rouillés dans leurs gaines et que la soie de nos drapeaux, si longtemps roulés sur la hampe, ne s'est point fanée.

Cependant, lorsqu'on additionne tant d'années d'inaction militaire, on ne peut se défendre d'une angoisse. Assurément, en Indo-Chine, en Afrique, nos troupiers et nos marins furent admirables ; ils le seront demain à Madagascar, et je n'oublie pas la gloire de Courbet et de Doods. Mais, là-bas, c'était la guerre contre des Barbares, contre des adversaires inférieurs.

Hélas! la question, que les lèvres n'osent pas formuler, est au fond de tous les cœurs. S'il fallait, demain, défendre la frontière, que vaudraient nos

LE DERNIER MARÉCHAL DE FRANCE H

états-majors sans expérience et sans passé, nos régiments qui n'ont jamais vu le feu?

o nos jeunes et chers soldats, suprême espoir de la France, puissent vos cœurs être saisis d'un religieux attendrissement, d'une émotion sacrée, quand vous saluerez du martial IVacas de vos armes la dépouille du maréchal Ganrobert ! Songez-y tous alors. C'est un héros qui s'en va. Celui-là n'a vécu que pour la patrie et pour le devoir : il n'a aimé que le drapeau. Il a eu toutes les vertus du soldat français, toutes, jusqu'à cette charmante crâne-

rie, particulière à notre race, qui le faisait s'élancer, sur la brèche, à travers les mitrailles, sans même jeter son cigare. Il eut la démente de l'épée, comme Condé et comme Murât ; il riait dans la mêlée, comme Kléber ; et l'odeur de la poudre l'exaltait d'une ivresse intrépide.

La guerre que vous ferez peut-être demain ne sera pas pareille à celle où il fut un soldat exemplaire, "et nous n'aurez pas à y déployer tout d'abord vos qualités natives, l'impétuosité, l'ardeur, l'élan irrésistible. Il vous faudra souvent attendre — immobiles, l'arme au bras — la mort tombant de loin, on ne saura d'où ; et vos chefs vous demanderont des prodiges de sang-froid et de calme stoïque. Ainsi le veut l'horrible progrès des machines à tuer, le perfectionnement dans l'art du massacre.

Ne croyez pas, cependant, qu'elles soient devenues

inutiles, la furie française, les superbes témérités, la charge poitrine en avant et baïonnette au canon. Allons donc ! Elles nous auraient encore suffi pour vaincre, naguère, si nous eussions été en nombre ; et, le soir de Saint-Privat, s'il eût reçu le corps de réserve qu'il attendait, Canrobert, qui avait à plusieurs reprises enfoncé les lignes ennemies, forçait le blocus, ouvrait la route de Verdun, rendait à la France sa meilleure armée, sauvait tout peut-être !

Or, la prochaine fois, ce ne seront pas les hommes ■ qui manqueront ; et, si les armes à longue portée font, d'abord, leur ravage, on finira bien par en venir aux mains. On y arrivera tout de même, à la rencontre face à face, au choc, au contact. Et alors...

Ah ! alors... Que nos soldats le sentent bouillonner en eux, ce sang gaulois, ce sang de guerre et de bataille, qui courut, jusqu'au

dernier jour, dans les veines du Maréchal octogénaire.

Chargez alors, mes enfants, comme chargeait le capitaine des chasseurs à pied de Gonstantine, le colonel des zouaves de Zaat-cha, le général d'Inkermann ¹ En avant! A la fourchette ! Enlevez-nous la victoire !

'Et, au-dessus de vos têtes, dans le nuage de poussière et de fumée, vous verrez le spectre à face léonine du vieux Ganrobert, qui, du bout de l'épée, vous montrera le chemin de la gloire et de l'honneur, et qui vous bénira du sang de ses blessures.

Janvier d89b.

Gens de mer

La lutte de l'homme contre les éléments est toujours dangereuse; et l'élégant passager qui déplie nonchalamment sa serviette devant la table fleurie du paquebot et jette un regard dégoûté sur le menu, sera peut-être demain, demi-nu et affamé, sur les débris d'un radeau. Malgré toutes les forces que dompte la science et qu'elle met à notre service, il faut quand même redouter les révoltes de la mystérieuse nature, et quiconque pose le pied sur les planches mouvantes d'un navire n'est jamais bien assuré que les mouchoirs agités par des mains amies sur la jetée du port ne lui adressent pas le dernier adieu.

C'est pourquoi les marins, qui bravent habituellement et par profession le péril de la mer, gardent à nos yeux tant de prestige et de poésie. Vainement un grossier matérialisme nous enseigne que la vie est le souverain bien, que nous ne connaissons et ne devons aimer qu'elle et que le seul but de notre destinée est d'en jouir le plus possible et le plus long-

J16 DANS L'ESPOIR DE LA KKVANGHE

temps possible. On ne sait quoi proteste au fond de nous, un sentiment instinctif, mais sûr, qui nous fait ranger dans l'élite de l'humanité ceux qui acceptent le devoir continu d'affronter la mort.

Je suis ainsi du moins. Quand je vais prendre l'air, les soirs d'été, à la terrasse d'un des cafés qui environnent la gare Montparnasse et quand j'ai là pour voisin quelque quartier-maître de timonerie, son sac à ses pieds, buvant un bock avant de monter dans le train de Brest, j'ai pour lui un regard — comment dirai-je ? — plus respectueux que pour tous les bons bourgeois en train de jouer à la manille.

Cette sympathie pour les gens de mer, — qui, chez moi, fut toujours très vive, — je viens de la satisfaire une fois de plus par la lecture du nouveau livre de Yann Nibor, *Nos Matelots*. Savez-vous que dans ce recueil — aussi bien du reste que dans le précédent, *Chansons et Récits de mer* — il y a plus d'un petit chef-d'œuvre ? Sont-ce des vers ? À peine. C'est écrit en patois et en argot de marine, criblé d'apostrophes, rimé va comme je te pousse. On n'a pas souci du beau style, sur le gaillard d'avant. Mais il y a ici plus de franche inspiration, plus de sincère poésie que dans tels poèmes obscurs et prétentieux dont nous sommes inondés.

Yann Nibor, qui est un vrai « mathurin » et qui porta longtemps le col bleu bordé de liston blanc, a le cœur simple ainsi que ses anciens compagnons,

GENS DE MEU

dont il nous conte les humbles joies et les misères héroïquement supporte'es. Esprit naïf et traditionnel, il croit au bon Dieu, au drapeau, à l'honneur, à la famille, à tous les devoirs. N'ayez pas peur, cependant, et ne craignez de sa part rien de fade ou de banal. 11 ne compose pas la romance pour jeunes demoiselles; il peint ses rudes modèles tels qu'ils sont, d'après nature, et ne recule ni devant la vérité crue, ni même devant le gros mot. Mais leur cœur bat, au coup de canon qui salue les couleurs; mais, quand ils râlent, une balle dans le coffre, sur un champ de bataille du ïonkin, ils font le signe de la croix et se rappellent un bout de prière; mais s'ils ont, au pays, une femme, des petits ou quelque vieille maman, ils lui laissent leur « délégation ».

31ettons que je sois un réactionnaire indécrottable ; mais j'aime tout de même mieux ce monde-là que les « sans-patrie » et que les partisans de l'union libre.

Je remercie Yann Nibor de m'avoir transporté par l'imagination, son livre à la main, parmi cet honnête et bon peuple des matelots, qui m'est cher. Autant que je le peux, j'obéis à l'excellent conseil donné par Jean Richepin,

Et ne reste jamais un an sans voir la mer.

Car c'est toujours un vrai plaisir pour moi de me retrouver au milieu des braves gens de nos eûtes de l'Ouest, et d'admirer, moi, pâle et cbétif Parisien,

118 DAXS LESPOIU DE LA liEVANCHE

ces faces hâlées où les yeux bleus sont pareils à un coin d'azur dans un ciel d'orage.

Mais, sans avoir besoin de quitter Paris, j'ai, chaque année, l'occasion d'en voir de près quelques-uns, de nos gens de mer, et des exemplaires de choix, je vous prie de le croire. C'est à l'assemblée générale de la Société Centrale de Sauvetage des Naufragés, qui m'a fait l'honneur de m'admettre, depuis assez longtemps déjà, dans son conseil d'administration.

La cérémonie est solennelle et conserve pourtant un caractère de familiale bonhomie. On y convie, dans un vaste local, l'élite de la Société parisienne; et, sur l'estrade d'honneur, s'installent de gros bonnets, des dignitaires de la flotte, avec la plaque d'argent sous le revers de l'habit. Mais là, devant l'imposant état-major, sur les premiers bancs, sont assis les héros de la fête, les lauréats de l'année. Ce sont les patrons et les hommes des canots de sauvetage, des pilotes, des gardiens de phare, des syndics de gens de mer, tous avec des teints de jambon, des figures et des mains boucanées par le soleil et par le vent du large.

Les anciens ont risqué vingt fois leur vie ; une humble et glorieuse quincaille est épinglée sur le gros drap de leur redingote des dimanches. Ceux-là ont déjà l'habitude de la chose. Mais il y en a, parmi les jeunes, de plus farouches. Je me rappelle, entre autres, un homme de l'île de Sein, un sauvage tout

r.ENS DE MER 119

à fait, avec une barbe de Robinson Crusoé, à qui l'on attachait la médaille sur son tricot de laine.

Tous ces braves gens ont amené leurs femtnesqui, vous le pensez bien, se sont mises sur leur trente et un. C'est là qu'on peut voir encore des gants de liloselle et les derniers cachemires français, tirés à quatre épingles. Quelques-unes portent des costumes bretons et les charmantes coiffes de la presqu'île.

Pour ces hommes intrépides, pour tant d'actes de dévouement accomplis par eux, la Société de Sauvetage ne dispose que de trop peu nombreuses et bien chétives récompenses : de petites sommes, quelques médailles d'or et d'argent, une ou deux croix d'honneur par année. Du moins, à ces courageux marins, ne ménage-t-on pas l'éloge. Les voix tremblent d'émotion et deviennent toutes éloquentes, qui exaltent leur esprit de sacrifice, leur mépris de la mort.

Mais où le spectacle devient charmant, c'est quand on les appelle, l'un après l'autre, les sauveteurs, et qu'on les invite à venir chercher leur récompense.

Le loup de mer se lève alors, intimidé par tout ce beau monde, par les applaudissements. Il gravit très vile les degrés de l'estrade, serre avec timidité les mains tendues, comme s'il craignait de salir les gants blancs dans sa paume goudronnée. Puis il fait un effort, se redresse militairement pour recevoir sa médaille, et répond à l'accolade paternelle du vieil amiral par deux gros baisers de nourrice. Enfin, il

120 DANS l'espoir DE LA REVAXCHE

retourne à sa place, trébuchant, les oreilles rouges, et se rassied, plus troublé, à coup sûr, que quand il souquait, sur son banc, dans le canot de sauvetage, assommé par les paquets de mer et souffleté par les embruns.

Nobles marins, héros sans le savoir, vous et vos pareils, les-simples, les modestes, toiis ceux qui croient à l'honneur et qui acceptent le devoir, vous êtes le fonds même, l'inépuisable réserve de la France !

Fen-rier 1895.

La Tour-d'Auvergne.

... Je viens d'avoir beaucoup d'agrément, grâce à l'excellent livre de M. Emile Simond, capitaine au 28^e régiment d'infanterie, et j'ai vécu pendant quelques heures avec un héros très républicain sans doute, mais surtout très français, et dont le nom seul signifie bravoure, honneur, désintéressement, patriotisme, — avec La Tour-d'Auvergne.

Je ne sais qui a dit — ce devait être) un malin — qu'il était souvent plus facile de faire son devoir que de le connaître, et il y a du vrai dans cet apophthegme. Cependant, les âmes vraiment droites ne s'y trompent pas, même dans les circonstances les plus délicates, et, sans détour, vont à la solution.

Voulez-vous un exemple?

Vers la fin du mois de janvier 1870, les officiers de l'ancien Royal-Angoumois, alors en garnison à Bayonne, viennent, colonel en tête, chez La Tour-d'Auvergne, et lui annoncent que les excès de la Révolution leur font horreur, qu'ils comptent mieux

servir la cause du roi sur le Rhin, en un mot, qu'ils vont émigrer. La Tour-d'Auvergne est alors simple capitaine ; mais il est le doyen de l'état-major d'Angoumois et ses vertus ont fait de lui le Nestor du régiment. L'influence des idées nouvelles ne l'a pas encore atteint, à cette époque. 11 n'est nullement républicain et il a

même prouvé qu'il n'était pas exempt d'orgueil nobiliaire. Bâtard de la maison de Bouillon, c'est du duc, son parent très lointain, qu'il a obtenu le droit de porter ce nom de la Tour-d'Auvergne et cet écusson traversé par la barre d'illégitimité. Il a encore toutes les croyances, tous les préjugés de son temps, de sa caste. Ses camarades sont persuadés qu'ils n'ont qu'à faire appel à son loyalisme, que l'admirable soldat va les suivre à l'armée des Princes.

Mais, sans hésiter, La Tour-d'Auvergne refuse. En vain les officiers gentilshommes lui disent que noblesse oblige, qu'il se doit avant tout au roi, lui surtout qui a dans les veines le même sang que le grand Turenne. Le brave homme nest ébranlé par aucun de ces sophismes ; son cœur simple discerne le devoir. Il ne passera point la frontière, il ne combattra pas son pays, à côté des étrangers. Quand tout le régiment émigrerait, La Tour-d'Auvergne n'émigrerait pas. La France est en danger. Périssent le lâche qui l'abandonne ! La Tour-d'Auvergne restera fidèle à la patrie, au drapeau.

LA TÔUR-d' AUVERGNE 123

Il n'émigrera pas. Seulement — et c'est ici que ce grand caractère éclate dans toute sa beauté — il ne veut pas qu'on attribue à sa généreuse résolution une arrière-pensée d'ambition ou d'intérêt personnel, et il se jure de n'accepter désormais d'autre grade que celui que ses camarades lui ont connu au moment où il s'est séparé d'eux.

Notez que, sous la monarchie, on avait été injuste pour lui, qu'on n'avait pas distingué son mérite, qu'on l'avait laissé vieillir dans les bas emplois. Mais (le telles âmes ignorent la rancune. La République, dont il adopte les principes et pour laquelle il va cent

fois exposer sa vie, lui offrira toutes les récompenses. Il n'en acceptera aucune, il tiendra jusqu'au bout la parole qu'il s'est donnée à lui-même, et il laissera ses humbles épaulettes de capitaine se flétrir sur son vieil uniforme.

Vous le voyez. Faire son devoir, tout son devoir, ce n'est pas, après tout, bien difficile. Il suffit de renoncer à quelques petites choses et de sacrifier son moi, son délicieux et bien-aimé moi, qu'on nous recommande à présent de cultiver et d'arroser comme une fleur de serre. o La Tour-d'Auvergne, Bayard de la première République, grenadier sans peur et sans reproche, qui, dans le sac que lu portais sur le dos comme un simple soldat, n'avais que ta pipe et ton Plutarque, tu ne fus, j'en ai peur, qu'un ridicule « altruiste » !

A tous ceux qui, comme moi, ont le cœur cocardier et aiment à entendre rimer « gloire » et « victoire », je recommande le livre du capitaine Emile Simond ; mais cette lecture s'impose tout particulièrement à mon jeune ami Georges d'Esparbès. Il a, comme on disait jadis, la « tête épique », et il trouvera, dans ces pages enflammées, les éléments de quelques beaux contes. Comme il nous accommoderait bien, par exemple, cette anecdote, qui montre à quel point La Tour-d'Auvergne savait maintenir parmi ses soldats la plus inflexible discipline !

Pendant la campagne des Pyrénées Occidentales, le pays basque, après une lourde journée de juin tout entière passée à se canarder entre Français et Espagnols, le vieux capitaine et, sa compagnie, altérés et tout gris de poussière, s'arrêtent pour camper dans un verger où les cerisiers sont couverts de fruits mûrs. Les pauvres soldats ont très soif. Ni puits, ni source ; et le.* cerises vermeilles sont bien appétissantes. Mais La Tour-d'Au-

vergne est là, qui se promène, — poudré, avec sa queue de l'ancien régime, — (levant les faisceaux. Les grenadiers n'oublient pas que leur chef, d'ailleurs si bon et d'une sollicitude paternelle envers ses hommes, serait impitoyable pour le moindre acte qui ressemblerait à du pillage; et il passent toute la nuit à la belle étoile, sous les arbres tentateurs, sans dérober une cerise.

LA TOUR-D AUVERGNE

Il y a eu cela, tout de même, dans la Révolution, si alîreuse par tant d'autres côtés ; il y a eu ces soldats chez qui la bravoure est peut-être moins admirable que la résignation à toutes les misères, la stoi'que l'ndurance ; et je ne résiste pas au plaisir de citer encore un beau trait que j'ai trouvé dans une monographie de régiment, celle de la l'''''' demi-brigade légère, actuellement devenue le 76*^ de ligne.

Partie de Perpignan en sabots ou les pieds enveloppés de loques, la demi-brigade se rendit, à marches forcées, jusqu'à Gênes, où elle rejoignit l'armée de Masséna et prit part au terrible siège. A son arrivée, une distribution de souliers lui fut faite, mais très insuffisante : à peine de quoi chausser un homme sur vingt. Alors ces pauvres gens, les pieds sanglants encore de l'in-tei-minable route, formèrent le cercle, délibérèrent entre eux et décidèrent que les paires de souliers seraient données « aux plus dignes », comme un premier galon.

Trouvez mieux, s'il vous plail, dans toute l'histoire romaine.

L'anecdote des cerises, 1 anecdote des souliers, voilà de ces petits faits comme ce sécot de Taine — qui en était pourtant si grand amateur — • n'en a pas découvert un seul en fouillant toutes les archives datant de la Révolution et de 1 Empire. Par contre, il ne tarit pas sur les déserteurs, les réfractaires, les conscrits mutilés volontairement. Et voilà où

126 DANS L'ESPOIR DE LA IIEVANCHT;

cela mène de se trop défier de l'enthousiasme.

Êtes-vous comme moi ? Je préfère les historiens

qui me démontrent — pièces justificatives en mains

— que notre vieille race de France est féconde en héros.

La Tour-d'Auvergne en est un, et les annales militaires d'aucun peuple n'en offrent de plus complet ni de plus pur. Sa vie est sans tache. Intrépide et modeste, — de l'année 1792, où il refusa d'émigrer, jusqu'à l'année 1800, où il mourut, percé d'un coup de lance autrichienne, sur la hauteur d'Oberhausen,

— il a été le paladin de la première République. Couvert de gloire, mais vieux et malade, il fut, pendant quelque temps, forcé de quitter l'armée, et, dans sa retraite, pratiqua toutes les vertus, et notamment la première de toutes, la bienfaisance.

On sait comment il reprit sa place sous les drapeaux, pour remplacer le fils d'un de ses amis. Quand j'ai lu la lettre par laquelle il demanda et obtint la faveur de marcher à la mort, dans le rang, en qualité de simple volontaire, « privé, dit-il, de toutes ses dents supérieures et ne pouvant, par cette raison, prendre de commandement », les larmes me sont venues aux yeux.

Il est doux de se rappeler que les contemporains de cet homme exemplaire lui ont rendu justice. Nommé de son vivant, par le Premier Consul, « premier grenadier des armées de la République », il

LA TILL'li-D'Auvergne 127

fut, après sa glorieuse mort, l'objet des plus grands honneurs. Son cœur, enfermé dans une boîte d'argent, fut longtemps porté dans les combats par un fourrier de sa compagnie et devint une sorte de palladium du régiment. Encore aujourd'hui, chaque fois que sort le drapeau du 46^e, le capitaine de la compagnie du drapeau appelle La Tour-d'Auvergne, et le plus ancien sergent répond : « Mort au champ d'honneur ».

A la bonne heure ! Voilà comment il faudrait respecter et chérir le souvenir de nos grands soldats...

Février 1890.

Après les fêtes de Kiel.

Depuis ce matin, l'orage se prépare. Le soleil pique. Du ciel, blanc et immobile, tombe une lourde chaleur, une atmosphère d'étuve. C'est un bain qui chauffe, comme disent les bonnes femmes.

Cependant, malgré l'étouffante journée, je me sens plus lesté que d'habitude, j'éprouve comme un soulagement. C'est que le pavillon français ne flotte plus dans la rade de Kiel ; c'est que nos vaisseaux ont appareillé sans incident.

N'est-ce pas que vous êtes comme moi et que vous avez tous un poids de moins sur le cœur ?

Je ne m'y connais guère en politique et en diplomatie. Je ne veux pas examiner si nous étions obligés ou non d'aller tirer devant Guillaume II quelques coups de canon de politesse ; j'oublie tout ce qui s'est dit dans les salons et dans les brasseries, autour des tasses de thé ou devant les bocks, pour ou contre notre présence aux fêtes de Kiel. Je n'ai que mon instinct, et le voici. Tant (juc l'escadre française a été

là-bas, j'ai mal respiré, je me suis senti — oui, physiquement — mal à mon aise. J'étais obsédé, opprimé, par une sensation très pénible, faite de beaucoup d'angoisse et d'un peu de honte. Le mot « alliance », prononcé en plein Parlement, les courtoisies navales de la Russie, le cordon de Saint-André remis en grande cérémonie au Président de la République, ne me consolaient ni ne me rassuraient Notre drapeau était là-bas, voilà tout; et j'en soulliais, et cela me faisait mal.

Maintenant, c'est fini. Nous rentrons chez nous, nos marins font route vers leur port d'attache. Ils ont été reçus froidement — tant mieux — et je suis bien sûr qu'ils se sont tenus, eux aussi, sur la plus stricte réserve, qu'ils n'ont fait que le minimum des salutations. Tout est bien ainsi. Il n'y a rien de changé. Lessuntiel, c'est que cette inutile parade soit terminée.

Et je dis : Ouf!

Hier même, comme j'exprimais ces sentiments devant un jeune ami qui passait l'ajournée avec moi dans ma maison des champs, je vis bien qu'il en était étonné. S'il ne m'a pas appelé vieille ganache, c'est qu'il est fort bien élevé ; mais je suis convaincu qu'il pensait à quelque chose dans ce goût-là et que je lui faisais un peu l'effet d'un chauvin du temps de Louis-Phi-

lippe, protestant, vingt-cinq ans après Waterloo, contre les traités de 1815.

APRÈS LES FÊTES DE KIEL {’il

Hélas ! c'est assez naturel. Le temps a fait son œuvre. 11 serait absurde de le nier. Ceux qui sont nés depuis la guerre ou qui n'avaient pas alors l'âge de raison ne peuvent pas comprendre la douleur et la répulsion qu'inspire à leurs aînés un spectacle comme C(>lui des fêtes de Kiel. Un quart de siècle s'est écoulé depuis que l'Allemagne amputa la France de deux provinces. Nous avons vu, nous autres, l'horrible mutilation, la plaie saignante. Les jeunes gens ne voient que la cicatrice.

J'ai interrogé mon hCte. J'ai voulu connaître son arrière-pensée, voir le fond de son sac. C'est une franche nature, un esprit sincère. "Voici — en gros — ce qu'il m'a répondu :

« Eh bien, oui. Vous nous stupe'fiez. Oui, vous faites en vain vibrer Vr du mot revanche ; il n'éveille en nous aucun écho, ^'ous nous criez, comme au Cid : « As tu du cœur? » Mais vous oubliez que Rodrigue n'était pas né quand don Diègue a reçu lalfront, et que le public s'étonne d'abord que le vieillard ait si longtemps gardé le soufflet. Cependant ne nous accusez pas d'être de lâches enfants, engendrés dans la tristesse par des vaincus. Le sang qui coule dans nos veines est comme le vôtre, chaud et militaire. Nous ne supporlerions pas un outrage, et, si la frontière était menacée, nous marcherions. Mais nous sentons, chaque jour davantage, s'éteindre en nous l'instinct de vengeance, s'apaiser les rancunes

historiques; et ceux qu'anime l'esprit de haine des races contre les races, des nations contre les nations, nous apparaissent

comme des criminels ou, tout au moins, comme de dangereux insensés. Nous considérons la guerre comme le plus atroce des fléaux... Nous maudissons encore celle que vous avez naguère si témérairement entreprise, où vous n'avez trouvé que la défaite et la ruine, qui a diminué notre patrie et fait reculer la civilisation. C'est à cause de votre gloriole et de votre folie d'alors que toute l'Europe demeure constamment sous les armes, qu'elle s'épuise en préparatifs de carnage et convertit en ferraille meurtrière des fleuves d'or dont les flots bienfaisants devraient couler du côté de l'indigence et du travail. "Vous avez soufflé, dites-vous, pendant que nos vaisseaux étaient mouillés dans les eaux allemandes et hissaient les couleurs de l'empire germanique? N'espérez pas nous attendrir sur les souffrances de votre amour-propre national. A nous, qui rêvons un avenir de justice et de fraternité, ces fêtes de Kiel avaient fait concevoir, au contraire, une magnifique espérance. Oui, nous avons osé croire, un instant, que ce Guillaume II, que ce puissant chef, qui est jeune comme nous et dont les mains, comme les nôtres, sont encore pures de sang, profiterait de cette occasion solennelle pour prononcer le mot magique qui pourrait rajeunir le Vieux Monde, et qu'il demanderait, en présence de ces cuirassés, de c<'s mons-

APUKS LES FÊTES DE KIKr, \3'.i

trueuses machines de guerre, le désarmement de toutes les nations de l'Europe. Il ne l'a pas fait, et nous détournons nos regards de ce jeune homme, autorisés que nous sommes, jusqu'à preuve contraire, à le tenir pour un impérial comédien, ne songeant qu'à faire des gestes emphatiques et à changer sans cesse d'uniforme. Vous prétendez que notre rêve est absurde ; que si l'empereur allemand avait eu ce sublime désir, il n'était pas en

son pouvoir de le réaliser; que son peuple même, ivre et gorgé de gloire, eût résisté tout d'abord. Soit. L'événement vous donne raison. Restons fidèles à l'idée de la patrie étroite et fermée, puisque tout le reste est chimérique. Continuons de vivre sous le ciel bas et les nuages menaçants de la paix armée. Que les talus fortifiés attristent tous nos paysages de leurs angles sévères et monotones. Construisons des casernes et des arsenaux, multiplions le nombre des soldats et des fonctionnaires. Écrasons le pays d'impôts afin de pouvoir, à des époques de plus en plus rapprochées, fabriquer par millions des canons et des fusils et renouveler notre outillage de meurtre. Fermons nos cœurs, il le faut bien, bouchons nos oreilles aux lamentations et aux menaces sans cesse grandissantes de ceux dont nos lois d'airain redoublent la misère. Rendons notre pays inhabitable. Vmenons les hommes à cet état d'exaspération où, pour sortir d'une telle détresse, ils demanderont encore qu'on

risque la guerre, l'horrible et hasardeuse guerre, et où ils joueront le sort définitif de la France sur quelque gigantesque champ de bataille. Il faut vivre ainsi, et non autrement. Nous n'avons pas le choix* Mais n'exigez pas de la jeunesse qu'elle partage votre patriolisme Lradilionnel et guerrier. IVe soyez pas surpris qu'elle reste froide en vous entendant prononcer les mots d'honneur et de gloire. Elle vieillit vite, la jeunesse qui pense. Elle connaît de bonne heure le néant de bien des choses. Si on lui ordonne d'aller se battre et de mourir, elle obéira. Mais elle a désormais, enToncée nu fond le plus intime de son cœur, l'horreur de la guerre, et, bien que découragée avant d'avoir agi et très pauvre en espérance, elle veut conserver quand même, pour l'humanité de l'avenir, son idéal de bonheur et de progrès par la paix et par le travail. »

Les termes me manquent pour exprimer la profonde tristesse dont mon âme fut envahie penrk'ntle discours de mon jeune ami ; et ce langage causera certainement la même peine aux hommes de ma génération, aux témoins de la dernière guerre, surtout à ceux qui avaient vaguement rêvé, comme moi, comme lant d'autres, la fin des guerres et des armées, le règne de la fraternité entre les peuples. Us n'étaient pas, ceux là, atteints de l'excusable pcs-imisme de ce jeune homme; car leur patrie, puissante et victo-

APRÈS LES FÊTES DR KIEI

rieuse, était alors la première entre les nations, et ils pouvaient nourrir l'oigueilieux espoir que ce serait elle, la noble France, qui imposerait au Monde la loi de justice et d'amour et qui fonderait la paix universelle.

Le canon allemand les a brutalement réveillés. Ils ont assisté au triomphe de la force ; ils ont renoncé à leurs beaux songes, et ils se sont fait un devoir de ne plus regarder au delà des frontières, d'aimer leur pays malheureux avec une passion exclusive et jalouse. La seule étoile qui les guide est celle qu'ils aperçoivent à travers les trous du drapeau lacéré.

Pendant que mon compagnon me parlait, nous marchions le long d'un champ de blé, et je comparais à la nation armée et immobile ces épis verts, qui se dressaient comme des lances, sous le ciel morne, dans l'air orageux Mais, au fond de l'épaisse moisson, les alouettes chantaient doucement, accablées par la grosse chaleur.

Chante, alouette, chante! Je veux espérer ! Rappelle-moi que, dans les masses populaires, vibre et palpite, simple comme un instinct, l'amour de la France! Chante, alouette gauloise! jusqu'au jour où tu t'envoleras dans la lumière, au grand soleil de la Victoire !

Juin 189.Î.

Cavaliers de Napoléon.

... L'autre soir, trouvant sur ma table le magnifique in-quarto de Frédéric Masson, intitulé Cavaliers de Napoléon, je me suis jeté dessus, comme la pauvreté sur le monde, et toute affaire cessante, j'ai dévoré le gros volume? Vous connaissez ma passion pour l'épopée impériale, et vous pensez bien que la description d'une sabretache ou d'une bandoulière de giberne, datant de cette époque-là, m'intéresse infiniment plus que la dégringolade de la Bourse ou que les chances de durée du nouveau ministère.

Grâce à Frédéric Masson, historien d'une espèce fort rare, car il est, à la fois, enthousiaste et strictement véridique, grâce aussi aux admirables illustrations d'Edouard Détaillé, je viens donc de passer en revue la cavalerie de la Grande Armée, et j'en suis encore ivre de plaisir.

Si je n'écoutais que mon cœur, je tâcherais maintenant, à mon tour, de faire défiler devant vous les innombrables escadrons, au grand galop de charge.

et je vous de'crirais, l'un après l'autre, les uniformes, sans vous faire grâce du moindre passepoil. Mais je ne puis prétendre que vous soyez tous aussi cocardiers que votre serviteur; et peut-être vous est-il indiliéient d'apprendre, par exemple, que l'Kmpereur,

en 1809. privées carabiniers du bonnet à poils qu'ils avaient porté jusqu'alors, les pourvut de la cuirasse ornée dun soleil d'or et du casque de forme grecque à chenille écarlate, réservant ainsi, dans la cavalerie, le légendaire ourson à mentonnière aux seuls grenadiers à cheval de sa garde.

Ne souriez pas trop ironiquement, je vous prie, de mon goût pour de si minces détails. Homère n'en finit plus, quand il parle du bouclier d'Achille. Or, les gueires de l'Empire, c'est l'Iliade moderne. Les cavaliers des corps d'élite que je viens de citer sont — multipliés à de nombreux exemplaires — nos Ajax, nos Diomèdes, nos Idoménées. Il est nécessaire de faire exactement connaître à la postérité quels étaient les costumes et les armes de tous ces héros.

On ne saurait trop le répéter, rien n'est comparable, dans l'histoire d'aucun peuple, aux exploits accomplis par les armées françaises, d'Arcule à Waterloo. Les prouesses fabuleuses des paladins perdus dans la brume du passé, non seulement deviennent vraisemblables, mais pâlisent devant des faits comme la charge des chevau-légers polonais, en Espagne, le 30 décembre 1808, c'est-à dire

CAVALIERS DE NAPOLEON

hier. Et Ips fastes rie la Chevalerie n'oITrent pas un exemple de bravoure plus folle et plus exlraordinaire que l'action de cet escadron de cent cinquante sabres à peine s'élançant suus le feu de treize mille hommes et de seize pièces d'artillerie, ti'aversant de

bout en bout les troupes espagnoles, y jetant le désordre, perdant plus de deux tiers de son effectif et décidant de la victoire.

Quand je lis le récit de la charge de Somo-Sierra, il ne me semble pas du tout puéril, je l'avoue, de noter que ces intrépides jeunes gens étaient coiffés de l'étrangeschapska crauioisi, timbré d'un soleil de cuivre où flamboyait une N couronnée, et qu'ils ne portaient pas encore, à cette époque, la lam-e dont ils devaient faire, par la suite, un si redoutable usage.

Les uniformes et les outils de guerre de la Grande Armée sont revêtus, à mes yeux. — et aux yeux de quiconque a le sentiment de la gloire nationale, — d'un prestige inouï, d'un caractère sacré. Le l'util à pierre du dernier des voltigeurs n'est pas moins vénérable pour moi que l'épée h deux mains d'un chevalier de la Table Ronde ; la cravache de Murât est aussi auguste que Uui-andal.

Aussi ai-je lu avec délices le beau livre de Frédéric Masson et soulevé, d'une main frémissante et avec un battement de cœur, les papiers de suie qui protègent les merveilleuses compositions de Uetaille.

140 DXNS i/esPôIR de I.. \ UKVAN'CHE

Toutes sont surprenantes de mouvement et de vie ; quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre. Sans parler de la planche coloriée qui fait face au titre et qui représente l'Empereur, l'œil à sa lunette d'approche assujettie sur l'épaule d'un sous-officier des guides, tandis que le Roi de Naples, dans les fourrures et sous les panaches, attend impatiemment un ordre, et qu'un groupe de généraux, au second plan, se penche sur les gros bouquins guerriers, sur les fameux « états de situation » reliés en maroquin

vert; sans parler de ce délicieux tableautin, je ne dirai jamais assez avec quelle science sans pédantisme, avec quel art libre et sûr, l'artiste a su, partout ici, surprendre et fixer le cavalier et le cheval, l'homme et la bête, dans toutes leurs altitudes gracieuses et martiales.

Admironons ce peloton du 4^e dragons qui s'avance, avec calme, de face et au pas, et salue au passage le poteau de la frontière que la victoire de demain déplacera ; — et cette charge par échelons du 12^e hussards, si fougueuse, si pittoresque; — et le geste triomphal du lieutenant Soufflot, du 20^e chasseurs, — celui que j'ai connu centenaire, — brandissant l'étendard qu'il vient d'arracher aux Portugais, au combat de Mondégo.

Mais deux de ces quadri militaires, où l'artiste s'est surpassé, m'ont particulièrement ému :

Nous voici d'abord à Eylau. Les grenadiers à

CAVALIERS DE NAPOLEON

cheval de la garde impériale, commandés par Lepic, leur colonel-major, attendent l'ordre de charger, et il a neigé sur les bonnets à poils. Ils sont là, immobiles, sur leurs énormes montures, depuis de longues heures, depuis le début de l'action. Mais le canon russe s'est rapproché. A présent, il crache la mort dans leurs rangs. Un cheval se cabre ; un autre tombe, sanglant, écrasant son cavalier, secouant ses jambes frémissantes et ses durs sabots. Alors, une nouvelle décharge, qui produit de pires ravages, répand un peu de trouble, pour la première fois, parmi ces impas-

sibles ; et quelques-uns des hauts bonnets chargés de frimasse baissent sur l'encolure. Mais Lepic est là, Lepic, le type du « vieux de la vieille », le grognard par excellence. Il ne veut pas qu'on puisse dire que ce régiment d'élite, qui, sur mille hommes, compte trois cents légionnaires, a faibli pendant une seule minute. Furieux, il se retourne sur son cheval d'armes — le geste est admirable d'énergie et de naturel, dans le dessin de Détaille, — il lance à ses cavaliers un regard terrible et, avançant Cambronne comme orateur de champ de bataille, il leur crie ce commandement, abject et superbe : « Haut les têtes ! La mitraille n'est pas de la m... ! »

L'autre planche, la plus belle du recueil peut-être, nous montre un cuirassier de 1812 menant une paire de chevaux boire au Niémen. Ce n'est proprement

142 DANS l'espoir DE LA BEVANCHE

qu'un paysnqe nocturne, niis d'une tristesse pénétrante, alTr-puse. Le fl-'uve — que 1 Emp'Teur et son armée franchiront demain pour aller h leur perle — brillte sous les pâles rayon^ d'une hme large et ronde, qui roule dans les nuées. Sur la rive lointaine, s'étendent d ins l'ombre les steppes infinis, lugubres, où vont disp.iraitre tant d hommes et tant de gloire, et, là bas. planiMit les bandes de corbeaux, qui déik s'assemblent et se préparent pour de monstrueux festins.

Devant cette tragique estampe, — où se pressentent les grands désastres, — on a le cœur serré, on sabandonne. malgré soi, aux plaintes rétrospectives, aux regi'ets vains. Po irquoi Napol^^un n'a-t-il pas hiverné en i-'ologne, attendu le pi-inlemps ?... Ah! caïupigne cenl lois maudite! Pauvre France!...

Alors, 1 éternelle et poignante question se pose. Ne nous a-t-il donc fait que du mal. n'a-t-il été qu'un fléau, le conqu'M-ant. le despote, fou de gloire et de domination '? Et faut il donc maudire son œuvre et ion génie 1 Cependant il a versé la plus capiteuse des ivresse à ceux qui suivirent se? aigles, et tous mouraient en lae-lamant. S'il n'avait pas existé, la France ne serait pas la grande nation; et la République, qui hait sa mémoiie et qui en a le droit, si elle nous mène vraiment vers une ère de paix et de liberté, la République elle-même, quand elle donne un drapeau à ses soldats, est pourtant forcée d'y

GAVAUERS DE NAPOLÉON 143

faire broder en lettres d'or les noms des victoires imprinles.

En admirant tout à l'heure, d^ns les dessins de Détaille, ces cavaliers qui firent la guerre au moment des triomphes prodigieux, ces cuirassiers, ces dragons, ces lanciers, ces chasseurs, ces hussarJs de 1^06, si bien campés en selle, si fiers de leurs splendides uniformes, je ne pouvais nrempêcherde songer qu'ils avaient eu des sensations puissantes et délicieuses, qu'en eux s'épanuissait pleinement ce qu'il y a de plus noble dans l'homme, le courage, et qu'ils connurent absolument lajoie et l'orgueil de vivre.

Novembre 1895.

TROISIEME PARTIE

France des fleurs de lys.

France des fleurs de lys, puissant et beau royaume.

Je reste ému d'avoir évoqué ton fantôme

Nos drapeaux sont changés, France des fleurs de lys ! Mais puisque le nouveau nous montre dans ses plis Aux trois couleurs, lorsque le vent les développe, Des mot en or prouvant qu'il fit le tour d'Europe, Pour lui j'ose espérer un glorieux réveil. Qu'avec l'aide de Dieu, splendide, au grand soleil, Dans un ciel de victoire encore il se déploie ! Alors, oh ! je suis sûr que d'orgueil et de joie, France des morts, dont j'ai le regret si troublant. Tu frémiras dans ton linceul, le drapeau blanc !

Les Turcos à Paris.

J'ai bu du Init en lisant, dans tous ses détails, le récit de l'accueil enthousiaste fuit par la population parisienne aux déléchements de nos soldats d'Afrique débarquant à la gare de Lyon pour figurer dans les fêtes franco-russes.

Que n'ai-je encore mes jambes de quinze ans ! Gavroche co-cardier, j'aurais certainement marché en serre lile du peloton des tambours et marqué le rythme avec deux tes>ons en guise de castagnettes. Je comprends très bien le monsieur en chapeau haut de forme qui ^e mêle ;i la colonne des zouaves en portant le fusil de l'un de ces braves troupiers, et je n'éprouve pas de vertueuse indignation en présence des jeunes personnes sans modestie qui pénètrent jusque dans les rangs d'une compagnie de tirailleurs, en flirant avec eux en « sabir ».

Si l'ai passé l'âge oii l'on suit la musique du régiment qui défile, il me reste, du moins, le plaisir de rencontrer, sur tous les trottoirs de mon quartier,

les turcos en promenade ; car ils sont casernes non loin de mon logis, à l'Ecole Militaire. Leur succès, parmi les bonnes gens du voisinage, est considérable. Tous s'arrêtent pour admirer les indigènes, si sveltes sous l'uniforme oriental, la jambe finement guêtrée, et cachetés de rouge par la chéchia comme des bouteilles de bordeaux. En eux, tout intéresse et amuse le public : leur physionomie exotique et sauvage, leur souple allure de bête fauve, leur sourire aux dents blanches dans la face bistrée, tout,, jusqu'au tatouage kabyle, à la petite étoile bleue entre les deux sourcils ou sur la tempe.

Beaucoup d'entre eux ont fait campagne, se sont battus dans le Sud algérien, aux colonies. Une, deux, quelquefois trois médailles sont épinglées sur la veste bleu de ciel. Cela devient rare, des soldats qui ont fait la guerre. En voilà qui ont vu le feu dans la brousse du Soudan, dans les marécages de l'Indo- Chine. On le sait, et ils apparaissent baignés dans une atmosphère martiale. Et puis, on se rappelle leurs anciens de 1870, les turcos légendaires de Reichshoffen qu'on lâchait sur les batteries allemandes, qui s'élançaient, avec des bonds de panthère, contre les « Brissiens », comme ils disaient dans leur jargon d'enfant. La mitraille en tuait neuf sur dix pendant la charge ; mais ceux qui arrivaient jusqu'aux canons ennemis les embrassaient d'une étreinte frénétique, et il fallait les hacher siirla pièce.

LBS TURCOS A PARIS 151

C'est plus qii il n'en faut pour rendre les tirailleurs sympathiques au peuple de Paris, toujours si bon enfant, si hospitalier. Tout de suite, on a fraternisé, et mon quartier fourmille de petits groupes panachés de Parisiens et d'Arabes. On s'entend comme on peut, en parlant nègre, quand il n'y a pas là un civil qui a fait

naguère un congé en Algérie et qui baragouine un peu de « sabir »
« D'ailleurs, cela, toujours, finit par un geste éloquent et cordial,
qui montre la porte d'un cabaret. Le « roumi » n'est pas forcé de
savoir que Mahomet a interdit aux Croyants l'usage du vin et des
liqueurs fermentées, et la plupart du temps,

— dame, en voyage, par politesse, pour ne pas choquer les
usages, — le Croyant se laisse faire. Ah ! les comptoirs de zinc de
mon quartier en sont témoins ! 11 s'est donné, depuis quelques
jours, bien des coups de canif dans le Coran !

Que voulez-vous ! Il faut de l'indulgence. Venir à Paris pour
présenter les armes à un tsar, voilà qui n'arrive que par miracle
dans la vie d'un pauvre diable de turco. Franchement, l'occasion
est trop belle de s'amuser et, comme on dit dans les ruelles de la
Casbah, de « facer fantasia bezef ».

Quant à moi, qui suis — vous ne l'ignorez pas — très passepoi-
lier et qui, dans mon enfance, préférais entre toutes les images
d'Epinal, les pages de soldats,

— mais, vous savez, celle où il y en a de grands, huit hussards
seulement sur la feuille : six cavaliers,

152 DANS L'EÂPOÏR DK L\ REVANCHE

rofficier et le trompette, — quant à moi, qui garde un cher sou-
venir de mon séjour à Biida, où les rues grouillent de turcos et où
leurs officiei's m'ont fait un si courtois accueil, je suis tout joyeux
de revoir leurs larges culottes et leurs galons jaunes, et je me sur-
prends à fredonner la chanson de marche des Africains de jadis,
le vieux couplet qui, entre autres mérites, a celui de flatter mon
goût pour les rimes opulentes :

Gentil turco.

Quand, autour de ta boule.

Comme un serpent s'enroule

Le calicot

Qui le sert de shako,

Ce chic exquis,

Par les lurros acquis,

Ils le doivent à qui?

A Bourbalvi.

Au brave Bourbalci.

Quand nous prés'înons à notre hôte impérial quelques exemplaire» de tous nos corps de troupes, on a bien fait de ne pas oublier ces alertes tirailleurs, ces beaux spijiis, si noblement drapés sous les burnous, et aussi ces imposants chefs du Sud. ces grands seigneurs du désert, dont les moindres gesle.- sont empreints de majesté et qui, sur un cheval noir au galop, semblent monter une hiiondelle.

Le Tsar et la Tsarine en France.

Un recueil de belles images, représentant dans tous leurs détails les fêtes franco-russes du mois d'octobre 1896. une exncle et complète iconographie du voyage en France du Tsar et de la Tsarine , voilà, certes, une publication dont le succès est certain d'avance et pour laquelle toute recommandation semble inutile et toute préface superflue. Ceux qui se trouvaient à Chei'bourg. h

Paris, à Versailles ou à Châlons pendant ces inoubliables journées, voudront posséder ce livre pour le feuilleter souvent en se disant : cf J'y étais »; et ceux qui n'ont pu assister à tant de scènes émouvantes et grandioses, en rencontreront du moins ici révélation pittoresque. Chez les uns, ces estampes entretiendront de précieux souvenirs; chez les autres, elles diminueront des regrets importuns. Ajoutons que le texte de cet ouvrage est signé des noms les plus justement aimés, et nous en aurons assez dit pour faire partager notre confiance dans l'heureuse fortune qui l'attend.

Sur la première page de ce livre, il est pourtant nécessaire d'exprimer, une fois de plus, le sentiment qui demeure dans toutes les âmes françaises, depuis le séjour des souverains russes parmi nous, et surtout depuis les paroles décisives par lesquelles Nicolas II a publiquement proclamé l'alliance entre son empire et notre pays.

Ce sentiment, d'autant plus délicieux qu'il est unanime, est fait de confiance et d'espoir.

On peut l'avouer aujourd'hui. La France, après les malheurs qui l'accablèrent il y a vingt-six ans, doutait d'elle-même. Certes, elle ne désespéra jamais. Dès le lendemain de ses défaites, elle se mit courageusement à l'œuvre et n'a jamais cessé depuis lors de travailler à son relèvement. Elle l'a fait avec une énergie, une persévérance admirables, mais il faut ajouter, avec une constante et très légitime angoisse.

Elle ne pouvait oublier, en effet, qu'une de ses frontières était ouverte et entamée, qu'elle avait là, tout près d'elle, de puissants vainqueurs, qui, en abusant de leur victoire, avaient rendu im-

possible toute réconciliation, et que ces ennemis sans pitié, ne se croyant pourtant jamais assez forts, avaient fomenté, contre elle, une formidable coalition,

La France s'armait quand même, sous l'œil menaçant de la Triple-Alliance, et chaque coup de marteau donné sur l'ennemi elle forgeait sa non-

LE TSAR ET LA TSARINE EN FRANCE

veille épée, éveillait, dans toute l'Europe, d'effrayants échos. Partout on calomniait la noble nation ; et, tandis qu'elle ne songeait qu'à sa sécurité, on lui prêtait des rêves de conquête et de vengeance.

C'est un long espace de temps qu'un quart de siècle. Nous 1 avons vécu avec honneur, mais dans l'inquiétude et dans la tristesse, ayant toujours présente à l'esprit la redoutable éventualité d'une agression soudaine, fidèles à notre douloureux serment de rester patients et pacifiques devant toutes les provocations, nous rappelant que si la victoire un contre trois est possible — comme nous le prouvâmes jadis — elle est néanmoins douteuse, et résignés à subir bien des humiliations et bien des outrages plutôt que de déchaîner le fléau de la guerre et de risquer, dans une lutte inégale, le sort de notre patrie.

.Aujourd'hui, grâce à l'alliance de la France et de la Russie, quel soulagement! Nous respirons! Car, maintenant, nous en sommes bien sûrs, il ne s'agit plus seulement d'une vague et platonique sympathie de peuple à peuple, mais d'une « confraternité

d'armes ». Nicolas II l'a dit en propres termes, dans son toast d'adieu, et il a scellé le pacte, à la gare de Châlons, par deux loyaux baisers sur le visage du Chef de l'Etat français.

Tout est changé. Nous tenons le centre de l'Europe entre les deux mâchoires d'un étau. \ la première insulte, nous serrerons la vis.

Qu'en dis tu, vieux Bismarck? Il me semble que "nous voilà loin de tes joyeux « propos de table », lorsque tu choisissais, à Versailles, entre deux boudées de pipe, le moment psychologique pour commencer le bombardement de Paris. Elle est bien malade, ta Triple-Alliance, et ton édifice se lézarde et s'effrite de toutes parts... Ah ! puisses-tu vivre jusqu'à cent ans, dans ta retraite hantée de spectres, ex-chancelier de fer, pourvoir, autour de loi, écroulée et en ruine. Ton œuvre de violence et de fourberie!

Cela, c'est l'espoir. Soyons sages et alternions — mais avec confiance désormais — que s'accomplissent les destins.

A quoi rêve le Tsar aux yeux d'acier?

Comme son père, qui fut un généreux cœur et qui, se sentant le plus fort, prétendit être aussi le plus juste, le (ils veut-il seulement maintenir l'équilibre actuel de l'Europe, la paix armée? Soit, restons le fusil au bras, mais sans nous gêner cependant et sans crainte d'en faire sonner la crosse sur la frontière. L'automne prochain, c'est le plus près possible de Metz que j'aimerais à voir se déployer les grandes manœuvres.

Le jeune Empereur est-il secrètement tourmenté par le traditionnel idéal du monde slave? Rêve-t-il de rejeter la barbarie

turque au delà du Bosphore et de faire i-esplendir- la ci"oix grecque sur le dôme de Sainte-Sophie? Pourquoi pas? Mais le jour où les

LE TSAn ET LA TSARINE KN FRANCE 157

cosaques pénétreraient au galop dans les ruelles du vieux Stamboul, il est bien entendu qu'à Strasbourg, un bataillon français présentera les armes à la slalue de Kléber.

Telles sont les pensées qui s'agitaient confusément dans l'esprit des quatre millions de Français accourus sur le passage de iNicolasH, et qui ont donné, auxinq jours des fêtes d'octobre, un caractère si solennel.

Au déclin de ce siècle, nous assistons à un spectacle inouï, à l'accord parfait, à l'accord d'esprit et de cœur, d'un autocrate commandant en maître absolu à une force immense, et d'une puissante république où il est écrit dans la loi que tous les citoyens sont égaux, et libres. Quelles seront les conséquences de cet acte sans précédent, et la destinée, qui se joue des projets des hommes et de la rigueur des principes, nous réserve telle, pour le siècle tout prochain, des révolutions qui changeront la face de 1 Europe et de l'humanité ? Que savons-nous? Un irrésistible instinct, que dis-je? les meilleurs et les plus purs sentiments qui soient dans nos âmes nous poussent de ce côté et nous y montrent un n)agnilique espoir pour la patrie; et taniJis que l'hisloirc, de sa plume impassible, inscrit, au basd'un feuillet, cet événement extraordinaire, nous attendons, frémissants d'impatience, qu'elle tourne la page et que se déroule devant nous le mystérieux avenir.

Un souvenir à l'Alsace.

Je venais de relire VAlsace, d'Edmond About, dont on nous donne une nouvelle édition. C'est, vous le savez, un livre écrit en 1871 et en 1872, à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, à Saverne, devant le cruel spectacle qu'offrait, alors, la malheureuse province, au lendemain même de la conquête, quand les décombres fumaient encore, et quand la terre n'avait pas, pour ainsi dire, absorbé tout le sang répandu. Je vous recommande cette lecture. Même après un quart de siècle écoulé, elle n'a rien perdu de son poignant intérêt.

About, caractère léger, mais cœur chaud, aimait ardemment son pays. Français jusqu'au bout des ongles, il avait tous les défauts dont le malheur nous a corrigés, je l'espère, et toutes les qualités qu'il ne nous a pas fait perdre, je veux le croire. Tout vibrant encore de l'affront subi, mais certain de la vengeance prochaine — nous l'étions tous alors — Edmond .\bout. parcourant l'Alsace en ruines, a pris ces

notes avec une douloureuse fureur. On regrette d'y trouver, contre les vainqueurs, des insultes, excusables peut (^tre, mais qui semblent, aujourd'hui, bien peu dignes. Toutefois, le livre, dans son ensemble, est utile et bon. Que n'ai-je un fils? Je le lui mettrais sous les yeux, et il y apprendrait par quel impitoyable abus de sa victoire l'Allemagne condamna — Dieu sait pour combien de temps encore ! — toutes les nations de l'Europe à rester sur le pied de guerre, et retarda ainsi la pacifique marche en avant du monde civilisé.

Je venais donc de relire V Alsace, d'About, et je songeais, avec tristesse, aux douleurs qui s'atténuent, aux serments qui s'oublent, aux espérances qui s'éloignent et reculent, lorsque, parmi

les lettres qu'on m'apporta, j'en trouvai une qui semblait répondre à mes pensées, et qui m'a profondément remué le cœur.

Elle est signée d'un Alsacien habitant Paris. J'ai voulu le voir. Il est venu dès le lendemain et m'a donné de bonnes et convaincantes raisons pour que je ne le nomme pas ici.

Dans sa lettre, il me décrit, d'abord, très simplement, les ravages causés par la giêle en Alsace. Sachez qu'ils sont terribles. Toute la récolte, absolument toute, est détruite, de Sarrebourg jusque vers Wissembouig. Inutile d'insister sur les détails du désastre : blés hachés, vignes cinblées, arbres ari-a-

UN SOUVENIR A l'aLSACE 161

chés ou cassés. Vous avez lu, ces jours-ci, ces navrantes choses, vingt fois répétées, dans tous les journaux, plusieurs provinces de France venant de subir les mêmes calamités. 11 me suffira de dire que l'Alsace est une des victimes les plus maltraitées par le fléau, que les paysans pauvres y sont plongés dans le désespoir, et que les pertes, d'après les premières évaluations, s'élèvent à des sommes énormes.

En France, le gouvernement s'est ému de la détresse des cultivateurs, et la Chambre a voté, sans retard, un large crédit en faveur des plus éprouvés. 11 n'en sera pas de même en Allemagne, où c'est l'Etat qui est assureur et où ceux qui ne sont pas assurés contre la grêle savent déjà, de source officielle, qu'ils ne recevront aucune indemnité. Le gouvernement allemand juge l'occasion bonne de donner cette leçon aux imprévoyants. Soit. Mais il est permis de la trouver bien sévère, et de constater aussi qu'elle s'adresse aux Alsaciens ruraux, c'est-à-dire à la population atta-

chée au sol, à celle qui, naguère, était française de nationalité, et qui l'est toujours 'de cœur et d'espérance.

11 y a donc, là-bas, de grandes misères, et elles ont inspiré à l'Alsacien qui a bien voulu m'écrire, une pensée excellente, celle de s'adresser à la France pour les soulager.

« Voilà — écrit mon correspondant — une excellente occasion de faire le bien, et je me permets de

i&l DANS L KSPUIR DE LA REVANCHE

nradresser à vous, qui pourriez peut-être répandre ridée d'une souscription nationale pour l'Alsace. Nous avons assez d'infortunes en France, diront quelques-uns. Hélas ! l'Alsace n'est-elle donc plus française? Depuis vingt-sept ans, on n'a fait que bien peu de choses, en France, pour montrer à ces malheureux annexés qu'on ne les oublie pas ; et, cependant, eux n'oublient pas la France ! Qu on aille, le 14 juillet, à Belfort ou à Najicy, et Ion verra des légions d Alsaciens, venus tout exprès pour applaudir, les larmes aux yeux (et ceci n'est pas une image), nos alertes troupiers. Et nous, les jeunes, ne nous mettons-nous pas hors la loi, en Alsace, pour venir servir la France comme ses autres enfants? Et ceux qui sont obligés de rester dans le pays, ne font-ils pas l'impossible pour empêcher l'infiltration germanique?

« Une souscriplion nationale pour l'Alsace I Voilà qui permettrait de voir si on pense encore à nous, en France, autant qu'on pense à la France, en Alsace ! Et quelle joie éprouveraient ces malheureux, en voyant que la France, loin de les oublier, leur vieiH en aide ! Les dégâts sont évalués à plusieurs millions. Qu'on trouve, seulement, quelques millions de francs pour secourir les pires détresses, et la France sera bénie ! »

J'ai tenu à reproduire cet appel dans son émouvante simplicité, sans en alléguer même, la source

UN ùUUVKNUi A l'aLSACE ltj3

et bien légitime amerLume, et je suis persuadé qu'il éveillera un écho dans tous les cœurs vraiment français.

Une souscription en faveur de l'Alsace ! Le noble projet ! Certes, je prévois bien des obstacles, mais aucun ne me paraît insurmontable.

J'ecarle d'abord, sans hésiter, cette objection, appréhendée par mon honorable correspondant, que nous ne voulons nous occuper que des infortunes placées sous nos yeux. Grâce au ciel, l'égoïsme n'est pas un instinct français. N'avons-nous pas, naguère, secouru des misères en Espagne, en Hongrie? Hier encore, n'adressions-nous pas notre obole et nos sympathies aux chrétiens d'Orient ? Ferons-nous moins — c'est impossible — pour nos malheureux frères d'au delà des Vosges? Devant ces récoltes perdues, oublierons-nous qu'il s'agit des blés et des vignes poussés sur les champs de bataille — que, dans ce sol tragique, la France a jadis enfoui le tronçon de son épée vaincue, et que ce fer sacré communique au pain qu'on mange et au vin qu'on boit ici, une vertu secrète, un charme mystérieux qui veut qu'on soit et qu'on reste à jamais Français?

Mais des lèvres inquiètes, qu'une main abrite craintivement, me murmurent près de l'oreille : « Prenez garde. »

J'ai reconnu ta voix, impuissante et peureuse pulilitiui !

164 DANS L fiSPOM UK LA REVANCHE

Prendre garde? A quoi et à qui? Est-ce qu'un signe de pitié est un geste de défi? Un acte d'humanité a-t-il rien de commun avec une provocation ? 11 ne s'agit pas de batailles ni de revanche. Non. Nous avons su qu'il y avait, en .\lsace, beaucoup de pauvres gens pleurant devant leurs moissons détruites, et nous envoyons — voilà tout — un peu d'or à leur misère, quelques paroles d'amitié à leur chagrin. Les maîtres actuels de l'Alsace saluejont correctement — n'en doutez point — la Charité qui passe, de même que nous fûmes, hier, courtois pour leur Empereur, quand il adressa son aumône aux œuvres de bienfaisance appauvries par la catastrophe de la rue Jean-Goujon.

Mais le gouvernement? s'écrient d'autres timides. Il ne pourra s'associer à cette manifestation, ni même la favoriser. Qui sait s'il ne lui sera pas secrètement hostile? J'ai meilleure opinion de lui. Qu'il reste muet et neutre, c'est possible, et ce ne serait, en tous cas, que par excès de prudence. Mais je ne me résignerai jamais à croire qu'aucun de ceux qui ont l'honneur de gouverner la France ne serait pas fier, 'au fond du cœur, en la voyant accomplir un acte éclatant de patriotisme et de bonté.

Et puis, incorrigibles administrés que nous sommes, qu'avons-nous, dans la circonstance, à nous soucier du gouvernement, et ne pouvons-nous, sans lui, parler, écrire, agir, entraîner les cœurs?

C\ SOUVENIR A L ALSACE

Ah ! pourquoi faut-il que je ne sois, pour le moment, qu'un pauvre homme cloué sur son lit de souffrance? 11 me semble que

j'aurais déjà yu des amis, recruté des adhérents, suscité des bonnes volontés — qne je ne serais pas seul, aujourd'hui, à brandir ce projet d'un souvenir donné par la France à la malheureuse Alsace, et qu'on verrait, en même temps qu'ici, cette pensée lumineuse briller, çà et là, dans l'opinion, comme lorsque les phares s'allument sur une côte.

« Je vous attendais là, — interrompt un sceptique, — vous n'êtes pas sûr de réussir, et un échec, convenez-en, serait d'un effet déplorable. »

A ce compte, il ne faudrait jamais rien tenter pour le bien. D'ailleurs, que prouverait un échec, sinon que ma voix est sans écho, et que je n'ai su toucher ni convaincre personne? Or, peu importe mon infime personnalité. Que les ricaneurs me traitent de maladroit, de téméraire ou d'ingénu. Je n'hésiterai jamais à demander quelque chose de généreux h la France.

Ce souvenir à l'Alsace, que ce serait touchant ! Et que faudrait-il, pour le succès? Que les journaux parisiens fissent trêve, — oh! sur ce point unique et pour quelques jours seulement — à leurs divisions, à leurs rivalités et, — il faut le dire aussi, — à leur concurrence. Le résultat, j'en suis sûr, serait foudroyant. Vingt-quatre heures après, les listes se

166 n\> L'Ksi'inn dk t,\ rf.vanchf,

rouvriraient dans touto la France. Et ce serait la plus grande fierté de ma vie que cette page fût l'étincelle allumant la traînée de poudre.

Oui, ce serait beau! Sur ces listes, qu'on lirait là-bas à travers les larmes, se presseraient, au hasard, les noms des Français de

toutes les classes et de tous les partis. Le noble à côté du bourgeois, le riche à côté du prolétaire, le libre-penseur à côté du croyant 1 Et ces heures d'unions sont si rares! Certes, les dons magnifiques seraient acclamés avec enthousiasme; mais quelle douceur, surtout, de reconnaître, sur ces listes, l'effort patriotique des pauvres et des petits, les collectes faites à l'atelier, à la caserne, à l'auberge du village, les décimes de cuivre recueillis dans la casquette d'un compagnon, dans le képi d'un soldat, dans l'assiette blanche du cabaret ! Car elles seraient innombrables, ces humbles offrandes. Les sociétés de tir et de gymnastique enverraient certainement la leur; et l'Alsace saurait que la jeunesse française pense à elle, tout en se préparant, par des jeux héroïques et des fêtes martiales, au combat et à la victoire. L'instituteur demanderait un son à chacun (le ses écoliers, et l'Alsace saurait qu'on parle d'elle à nos enfants. Le curé, après avoir dit en chaire quelques mots à ses fidèles, ferait une quête, et l'Alsace saurait qu'on prie pour la fin de ses malheurs. Mais ce serait surtout les oboles de l'armée qui seraient précieuses pour les pauvres^ annexés-, car.

UN SOUVENIR A L ALSACE

en apprenant la souscription de chacun de nos rés^iments. l'Alsace croirait voir tous les drapeaux de France s'incliner tour n tour vers elle, avec une respectueuse tendresse !

Ce beau rêve, la Presse peut le réaliser dès demain. Il lui sutTi-rail. pour mener l'œuvre à bien, d'éviteicertain \i\o\9. dan2;ereux, de parler seulement au nom del humanité. Ce serait

admirable. Nous aurions tous dans le cœur cette joie de savoir que, là-bas. devant leurs champs-dévastés par les orages comme ils le furent, jadis, par la guerre, les Alsaciens, consolés et secourus, prononcent le nom de la France avec des paroles de bénédiction ; et, sur la place de la Concorde, la statue au deuil vénéré sourirait, de SCS lèvres de pierre, h l'hirondelle du souvenir s'en-volant vers la fièche de Strasbourg.

Juillet 1S'.)7.

L'Hôtel des Invalides.

Le Dûme de Mansard, qui a la forme d'un casque et offre ainsi un magnifique symbole de la guerre, se dresse dans mes plus lointains souvenirs de vieux Parisien. Je puis dire que mon regard sest arrêté avec admiration, presque tous les jours de ma vie, sur ce chef-d'œuvre de l'architecture française, à qui ses ornements et ses verrières donnent un ton si harmonieux d'azur et d'or.

Je me revois tout petit bonhomme de cinq ou six ans. jouant avec la plus jeune de mes sœurs, qui n'en avait que huit ou neuf, sur le rempart monumental, derrière les énormes canons de la batterie d'honneur. Une vieille femme, qui s'appelait la mère Bernu et à qui ma mère, trop occupée au logis, confiait le soin de mener à la promenade ses deux plus jeunes enfants, nous surveillait, assise sur un banc, tout en tricotant un bas de laine. Elle nous avait conté qu'un de ses fils fut un soldat de l'Empereur et nous avait dit avec fierté de quelle martiale façon il portait le bonnet à

170 nANs i/espoir de r,A revanche

poil des grenadier?. Quand un vieux brave à nez d'argent ou à manche vide prenait place à côté de la mère Bernu et faisait un bout de causette avec elle, elle devait certainement lui parler de son fils, et l'invalidé en profitait, à coup sûr, pour faire à la bonne femme un re'cit familier de la journée d'Austerlitz ou de Wagram.

Car, à cette époque, l'Hôtel était encore plein de Vieux de la Vieille, et le cercueil du Grand Empereur, alors déposé provisoirement dans une chapelle de l'église, était gardé exclusivement par des soldats ayant servi sous les aigles. Les invalides ne portaient pas, alors, la capote et la casquette d'hôpital, mais le haut bicorné en bataille, l'habit aux basques relevées, montrant sa doublure rouge, et le baudrier de cuir blanc au bout duquel pendait le petit sabre de l'infanterie d'autrefois, l'antique « coupe-choux ».

De notre temps, sans leur cocarde, sans les croix et les médailles qui décorent la poitrine de la plupart d'entre eux. on aurait pu confondre les invalides avec les « bons pauvres » de Bicêtre. Mais alors ils gardaient encore un aspect et une tenue militaires. Leurs' officiers, assez nombreux, arboraient les épaulettes de leur grade et se coiffaient aussi crânement que possible du bonnet de police à galon et à gland d'argent. Tout ici conservait un caractère guerrier.

Le dimanche, à la messe solennelle, oii Ion m'a mené plusieurs fois, c'était un spectacle imposant.

l'hutkl drs invalides m

I^es invalides y assistaient, rangés en deux colonnes dans la nef, armés de la lance à flamme blanche et rouge. Dans le chœur, on apercevait le gouverneur. un vieux héros à plaque et à grand

cordon, entouré de son état-major, et à l'élévation, quand le peloton des élèves tambours, des enfants de troupe de l'Hôtel. battait aux champs, tous les vieux soldats mettaient un genou on terre, excepté les amputés à jambe de bois.

Je n'ai jamais oublié les heures de mon enfance passées dans cette atmosphère héroïque. C'est là que. dès mon plus jeune âge, je me suis pénétré inconsciemment de l'admiration et du respect de la France militaire. Tout petit, j'ai cru entendre un murmure de gloire sortir de la gueule des canons-trophées et des obusiers triomphaux; et, quand un invalide, ayant fait connaissance avec notre vieille gardienne, nous emmenait en sa compagnie visiter le jardinet dans lequel une statuette en plâtre du Petit Caporal se dressait parmi les Heurs comme sur un autel familial, ma cervelle enfantine comprenait vaguement que, pour ses soldats*, Napoléon avait été plus qu'un homme, tranchons le mot, un demi-dieu.

Un peu d'années plus tard. c'est. avec mon père que je suis allé souvent à l'Hôtel des Invalides. Il y

visitait un de ses amis qui, tout jeune et n'ayant encore que l'épaulette de sous-lieutenant, avait été grièvement blessé à Waterloo.

C'est M. Lhéritier, — c'était son nom, — j'ai vu plusieurs anciens officiers de la Grande Armée,

Ces Achilles d'une Iliade (Ju'Homère n'inventerait pas.

comme a si justement dit Théophile Gautier; j'ai vu quelques-uns de ces hommes qui avaient fait victorieusement le tour de l'Europe sous les plis du drapeau tricolore et amassé pour leur

pays — au prix de quels exploits et de quelles souffrances ! — un inépuisable trésor de gloire.

L'un d'eux, ami intime de mon père, le capitaine Gault, qui n'habitait pas l'Hôtel des Invalides, mais s'y réunissait parfois à ses compagnons d'armes, avait chargé, sous les yeux de l'Empereur, à la bataille de Montereau, et sa conduite fut si brillante en cette circonstance que Napoléon avait épinglé de sa propre main l'étoile de la Légion d'honneur sur l'habit d'uniforme de ce maréchal-des-Iogis de dragons. « Oui', de sa belle petite main, » disait le capitaine avec un regard passionné, comme s'il eût parlé d'une femme, quand il rappelait cette inoubliable minute de sa vie.

Oh! les braves gens! Ils racontaient leurs campagnes un peu longuement peut-être, mais sans fan-

l'hutel dks invalides 173

faronnade, et tous auraient apprécié, j'en suis sûr, le fameux mot du maréchal Ney, lancé dans une conversation déjeunes officiers trop vantards :

« Quel est lej...-f. .. qui prétend n'avoir jamais eu peurf))

Ces invalides avaient été des héros et ne semblaient pas s'en douter. Leurs entretiens respiraient la franchise, la droiture. Tous, ils avaient conservé intacte la vertu des humbles, qui, selon moi, surpasse toutes les autres, la simplicité du cœur.

Et quels mâles et honnêtes visages ! Pendant qu'ils causaient avec mon père, l'un d'eux me donnait un livre, pour me faire passer le temps, et me disait, d'une voix cordiale et bourrue :

« Tiens, gamin, regarde les images. »

Ce livre, c'était, tout naturellement, le Normnn avec les des-sins de Raftet, ou le Mémorial avec ceux de Charlet. Ces types de soldats, si bien saisis par les deux artistes, je les retrouvais, vieillis, dans les officiers invalides groupés autour de moi. Oui, les crânes étaient devenus chauves par le frottement du casque dur ou du lourd colback, les mentons remontaient sous les moustaches blanches, à cause des mâchoires édentées. Mais c'était bien la même physionomie sérieuse, un peu mélancolique même, et, sous la broussaille des sourcils, le même regard calme et ferme, où passe parfois un éclair, le regard pour affronter le danger, pour braver la mort.

174 DAN^ L EbPULLv Dt LA nEVANCHt

ijuaad nous nous en allions, mon père et moi, il fallait descendre de larges escaliers, longer des corridors qui n'en finissaient plus, et partout, sur les murs, étaient écrits des noms de batailles célèbres et de chefs illustres. Esprit très cultivé, causeur charmant, mon père saisisait à l'occasion de m'enseigner notre histoire militaire.

Il était légitimiste; mais l'excellent homme aimait trop son pays pour boudier aucune de ses gloires. Sans doute, devant le bas-relief de la porte monumentale, il me montrait avec orgueil le Louis XI\ 'équestre en me disant :

« C'est le Grand Roi. »

Mais, quand nous traversions la vaste cour entourée d'arcades, où triomphe le bronze de l'Homme au petit chapeau, mon royaliste de père me disait tout de même :

^« C'est le Grand Napoléon. »

.\\lons, si j ai l'âme bien vraiment française, je le dois certainement aux leçons paternelles, aux conversations des vieux braves, à mes visites d'enfant a riIOtel des Invalides.

iJu temps passa. Je devins un jeune homme et j'entrai, en qualité de très modeste gratte-papier, au ministère de la Guerre. J'eus la douleur de perdre

L'HOL'liL UKb KNVALIUKJ 175

mon père, et ses amis do la Grande-Année l'avaient précédé dans la tombe. Pourtant, je continuai à frétjuenter le vieil édifice, un de mes meilleurs camarades de bureau étant le fils d'un officier invalide.

C'était alors le plein midi du second Empire. Sur les larges boulevards, — alors plantés d'ormes séculaires qu'on a coupés pendant le siège de Paris, — sur la belle esplanade et devant l'École militaire, c'était une circulation constante d'officiers et de soldats de la Garde impériale : grenadiers géants, lestes voltigeurs, lanciers blancs, dragons verts, cent-gardes bleu de ciel et ruisselants d'aiguillettes et de galons. Les beaux uniformes! J'admire encore par le souvenir les officiers de l'artillerie de la garde, dans leur tenue d'un luxe sévère, — rien que du drap noir et de l'ur, — sans autre note de couleur vive que la double bande rouge du pantalon, signe traditionnel de l'arme.

Tout ce monde-lk était jeune, heureux, encore enveloppé du prestige des récentes victoires. Aux environs du Ghamp-de-Mars et dans les quartiers voisins, on avait alors, en vérité, la sensation d'une fête militaire qui durait sans cesse.

L'Hôtel des Invalides participait, bien entendu, à cette joie guerrière. Les Vieux de la Vieille s'y faisaient rares; il y avait encore pourtant quelques médaillés de Sainte-Hélène parmi les nombreux pensionnaires de la maisun, manchots de Crimée et jambes de bois

176 DANS L'ESPOIR DE LA REVANCHE

d'Italie. Tous les cœurs, jeunes ou vieux, qui battaient sous les capotes décorées, étaient fiers des nouveaux drapeaux pris à l'ennemi qui pendaient aux murs de l'église, et frémissaient encore des salves tirées par la batterie tjionphale pour Malakotï ou pour Magenta.

Hélas! que cela est loin' de nous, les victoires saluées par les explosions de bouches à feu et les Te Deum !

Aujourd'hui, les monstres d'airain, les énormes canons sont muets, et il n'y a même plus de vieux artilleurs pour y pousser l'écouvillon et pour y porter la mèche enflammée. Dans ces vastes bâtiments, •— toute une ville, — existe-t-il encore une chambrée, une salle d'infirmerie où quelques vieillards finissent de s'éteindre ? Je n'en sais rien. Mais l'invalidé peut être considéré désormais comme une figure du passé, un type disparu.

On a utilisé sans peine tous ces logis. Ils abritent un nombreux personnel, plusieurs services administratifs de l'armée. C'est ici que demeure le général à plumes blanches, gouverneur de Paris. Mais la plus heureuse destination qu'on ait donnée aux parties désertes de l'édifice, c'est d'y installer le musée d'Artillerie et le musée de l'Armée. On ne pouvait mieux placer ce reliquaire de nos gloires d'autrefois.

« Ferraille à vendre ! » disent les irrespectueux devant les armures historiques. « Vieux habits, vieux

L HOTEL DES fNVAMDF.S 177

galons! » ajoutent-ils en ricanant devant les uniformes légendaires.

Honte à ces blasphémateurs! Comme un amant garde dans un coffret précieux une boucle de cheveux, un billet, un gant d'une maîtresse adorée, comme un dévot enferme, dans une chasse d'or incrustée de pierreries, le fragment dos d'un martyr et d'un saint, oh! conservez-moi avec piété, pour que j'y pose respectueusement mes lèvres, la loque de soie pâlie et déchirée qui fut jadis un drapeau de ma patrie î

Protégez d'un globe de verre ce « petit chapeau » que détruiraient les mites; il est plus glorieux que la couronne de Charlemagne ! Couchez soigneusement sur le velours, dans la vitrine, cette vieille cravache de Murât; elle vaut Durandal, l'épée du paladin Roland !

Pour ma part, j'approuve tellement la pensée qui a présidé à la fondation du musée de l'Armée que, pour lui, je me suis dessaisi d'un objet que j'étais très fier de posséder. C'était une assiette du service de campagne de l'Empereur, une assiette en cuir bouilli, peinte en vert et ornée d'un aigle doré, — le tout très fané, très usé. Car elle a beaucoup servi, cette assiette. Au déjeuner en plein air, devant la tente et près du feu de bivouac, le mameluk l'a présentée à l'empereur avec l'aile de poulet qu'il allait arroser avec un verre de chambertin. Il l'a touchée, cette assiette ; il l'a touchée bien des fois, « de sa

178 DA.vs i/espoir de la revanche

belle petite main », comme disait le capitaine Gault!

Eh bien! j'avais cette relique, ce trésor, et je ne me suis pas trouvé digne de la garder pour moi tout seul, et je l'ai donnée au musée de l'Armée. Jugez, par ce trait, de ma sévérité pour les sceptiques qui sourient devant le bric-à-brac héroïque !

Je vieillis, et, très probablement, je finirai ma vie près du vieux dôme qui évoque dans mon esprit tant de souvenirs d'enfance et de jeunesse. Hélas ! je le regarde parfois avec tristesse, en ces jours où notre pauvre pays est sans gloire. Mais, pour secouer ce découragement, je n'ai qu'à entrer dans l'admirable édifice, à m'accouder à la balustrade de marbre et à contempler, dans sa crypte, le tombeau impérial autour duquel veillent, la palme à la main, les douze victoires de Pradier. Je me rappelle alors que la France, enflammée par le génie de Napoléon, a naguère accompli des prodiges guerriers auxquels l'histoire d'aucun peuple ne peut offrir rien de comparable, et je sens alors monter vers moi, du fond de ce gouffre funèbre, un souffle de consolation et d'espérance.

QUATRIEME PARTIE

A Jeanne d'Arc.

Nous prédisant la fin prochaine Des alliés subis tant de fois.

Entendrons-nous bientôt des voix, Comme toi, Jeanne, sous le chêne ?

La France, après son deuil cruel Et tant d'espérance trompée,
Découvrira-t-elle une épée, Comme toi, Jeanne, sous lautel ?

Partirons-nous pour la frontière, Sentant, dans nos drapeaux
joyeux, Souffler un vent victorieux.

Comme Loi, Jeanne, en ta bannière?

Oh ! le jour qu'il faudra marcher Vers le grand but qui nous at-
tire, Dans nos cœurs, ô Jeanne, ô martj're, ^Icts les flammes de
ton bûcher !

La Fête de Jeanne d'Arc.

Nous allons donc avoir — est-ce bien sûr ? — une fête de
Jeanne d'Arc, j'entends une fête périodique et officielle, car
maintes fois déjà l'Église de France honora le souvenir de l'hé-
roïne par de pompeuses et touchantes cérémonies.

Comme il ne saurait être question, sous peine d'intolérable ri-
dicule, de « laïciser » la bonne Lorraine, « qu'Ânglois brulèrent
à Rouen », les fêtes seront en même temps patriotiques et reli-
gieuses. Il y aura, sans doute, le matin, messe solennelle à Notre-
Dame ; dans l'après-midi, revue de l'armée de Paris ; et, le soir, —
la date choisie est en mai, — après avoir chanté les cantiques de
la Vierge, auxquels on ajoutera bien une belle prièr'e pour
Jeanne, les fidèles du Mois de Marie se dirigeront vers le feu
d'artifice.

11 faut nous réjouir de cet heureux accord. Nous n'avons pas si
souvent l'occasion de voir tous nos compatriotes vibrants d'un
sentiment unanime; et en est-il un plus vibrant, plus profond,
que notre vénération jittendric pour Jeanne d'Arc?

Ceal un culte, à proprement parler, que nous avons voué à l'humble paysanne de Domrémy, qui, agenouillée dans le verger de la maison paternelle, à l'ombre du clocher de l'église, ne songeait qu'à la « grande pitié » qu'il y avait alors dans le royaume de France et prêtait l'oreille aux voix mystérieuses qui lui annonçaient que Dieu l'avait choisie pour chasser les envahisseurs. Elle représente et symbolise pour nous finébranlable espérance dans le triomphe détinilif de la patrie.

Dans notre angoisse nous reprenons un peu courage en tournant nos regards vers le passé, en nous rappelant que notre pays a connu de bien pires détresses ; et c'est une consolation pour nous de voir, au fond des sanglantes ténèbres du quinzième siècle, dans une France épuisée par cent ans d'invasions et de guerre, surgir cette pure et radieuse figure de la Pucelle, qui n'eut qu'à brandir l'éclair de son épée pour éblouir et consterner les ennemis et pour ramener et fixer la victoire dans nos rangs. Quand on considère l'état lamentable du royaume au moment dt; l'apparition de Jeanne d'Arc, et quand on constate que, peu d'années après, à la fin du règne de (Charles Vil, les Anglais n'avaient plus, en France, que la seule place de Calais, on demeure accablé d'admiration et l'on refuse aux plus pessimistes le droit de désespérer d'un pays où a pu s'accomplir un tel miracle.

I.A FKIK L»i: JEA.N.Nt; d'.VUC

J'ai dil le mol et je le maintiens ; car rien de pareil n'existe dans l'histoire d'aucun peuple. Je viens de relire, dans Michelet. — qui

n'est point suspect de mysticisme, — le récit de cette prodigieuse aventure ; et, plus j'y réfléchis, plus j'y découvre une intervention surnaturelle.

(Juoi qu'en pensent les esprits forts dhùpital et les philosophes de clinique, il ne s'agit point ici de maladie nerveuse. Toutes les paroles de Jeanne qui nous ont été transmises respirent la plus ardente piété, mais sont empreintes aussi d'un bon sens exquis, d'une raison parfaite. En elle, rien d'une hallucinée. Elle a des apparitions, elle entend des voix; mais « monsieur .Saint 3lichel » et « madame Sainte Marguerite » lui parlent un langage très clair, lui donnent des ordres formels : quitter son pays et sa famille, aller trouver le Dauphin, délivrer Orléans, mener le roi à Reims et l'y faire sacrer. Et cette entreprise, impossible, absurde, — si l'on songe à ce qu'est la pauvre enfant, — elle l'exécute avec une persévérance et un courage qui sont, en vérité, surhumains.

Certains actes de la Pucelle tiennent encore, positivement, du miracle. Elle va droit au roi qu'elle n'a jamais vu et qui se dissimule dans une foule de trois cents gentilshommes. Elle commande qu'on aille lui quérir une épée cachée sous un autel, dans une église et dans un pays qu'elle ne connaît pas. Elle mani-

feste, déplus^ son don de prophétie. Non seulement, elle prédit le succès de sa mission ; mais, après le sacre, quand on veut qu'elle continue à guerroyer, elle n'y consent qu'avec répugnance — car ses « voix)) ne lui ont rien ordonné de plus que de faire sacrer le roi — et elle prévoit dès lors les malheurs qui la menacent, annonce sa mort prochaine.

Incrédules qui souriez au seul mot de miracle, faites attention à ceci : toute la vie de Jeanne d'Arc en est un.

Sa sainteté, d'ailleurs, est, pour ainsi dire, contagieuse. Les capitaines qui combattent auprès d'elle, Dunois, Xaintrailles, La Hire, hommes de sang, de pillage et de débauche, deviennent, à son contact, bons, pieux et chastes ; et il en est de même de leurs rudes soldats.

Ce n'est pas, je l'espère, manquer de respect aux Saintes Ecritures que de se les rappeler, <à chaque instant, en lisant l'histoire de Jeanne d'Arc. Quand Dieu lui donne sa redoutable mission, elle obéit surle-champ, sans hésiter, comme Marie à l'ange Gabriel. Elle semble dire, elle aussi : Ecce ancilla Domini. A Poitiers, interrogée par les subtils théologiens qui craignent qu'elle ne soit une sorcière, elle a réponse aux questions les plus embarrassantes, les plus dangereuses, et, à son tour, comme l'adolescent de Nazareth dans le sanhédrin, elle confond les docteurs.

Quand, avec son bâton, elle chasse les ribaudes qui

LA KÈTE DE JEANNE d'ARC 187

suivent l'armée, je reconnais le geste de Jésus brandissant des lanières sur les changeurs et les marchands de bestiaux et de colombes indécemment installés dans l'enceinte du temple.

Gomment, surtout, ne pas évoquer les scènes de la Passion, devant la captivité, le procès et le supplice de Jeanne? Elle aussi, elle est vendue et reniée. Comme dans la main de Judas, l'or de Winchester a sonné dans la paume du sire de Ligny, qui dispose d'elle comme de sa prisonnière de guerre et qui, en l'abandonnant au duc de Bourgogne, la livre effectivement aux Anglais : et,

par une lâcheté aussi coupable que celle de Pierre dans le corps de garde du prétoire, celui qui détourne les yeux et ne semble plus la connaître, quand elle est en péril de mort, est ce roi Charles à qui elle a rendu son royaume.

La suivrons-nous dans toutes les stations de son calvaire? L'évêque de Beauvais vous semble-t-il moins hideux que Caïphe ?...

Mais n'insistons pas sur le crime de Rouen ; car il fait honte, hélas! à deux grandes nations; car si l'Angleterre le commit avec perfidie et férocité, le roi de France en fut complice par son ingratitude ; et l'épaisse et noire colonne de fumée qui s'éleva, le 30 mai 1431, de la place du Vieux-Marché souilla en même temps les léopards et les fleurs de lys.

Une fête de Jeanne d'Arc ! Certes, nous applaudissons.

188 DANS L'ESPOIR DE L'EUROPE

Ce jour-là, sous le ciel du printemps, le peuple se réjouira, en songeant avec fierté que le même sang que le sien a coulé dans les veines de la pure, de l'intrépide bergère de Domrémy.

L'armée fera le salut des armes à la statue de la Pucelle bardée de fer, et les drapeaux s'inclineront devant l'image de la jeune fille, morte à dix-huit ans, qui porta avec tant de vaillance et planta si haut sa bannière libératrice.

Quant à nous, les chrétiens, nous irons nous agenouiller devant la Croix que la pieuse victime baisait avec tant d'ardeur sur son bûcher, et nous demanderons à Jeanne, vierge, sainte et martyre, de prier Dieu pour la grandeur et pour la gloire de la France !

Février 1808.

Près du peuple.

L'autre jour, à la réunion des Mille-Colonnes, nous avons pris contact. Jules Lemaître et moi, avec les braves gens du quartier Montparnasse et je ne saurais jamais assez leur redire combien nous avons été heureux et touchés de leur bon accueil, ainsi que des acclamations enthousiastes dont ils ont salué le général Mercier, qui nous accompagnait.

Aucun de nous trois n'étant candidat à rien du tout dans les treizième et quatorzième arrondissements, qui nous avaient fourni notre public, nous n'étions pas venus dans cette réunion populaire la bouche pleine de flatteries et de belles promesses, mais au contraire pour dire que, dans le péril présent, nous devons tous ajourner, sacrifier même nos intérêts et nos espérances, jeter bas nos étiquettes et nos cocardes de partis et nous unir pour l'œuvre de salut national

Nos auditeurs nous ont parfaitement compris.

Ce sont des socialistes, comme doivent l'être

190 DANS I, ESPOIn DE F.A REVANCHE

aujourd'hui tous les hommes de bonne volonté, et ils réclament avec raison, pour les classes laborieuses, le progrès matériel et moral, toujours plus de bien-être, de lumière et de liberté. Ce sont des socialistes, mais ce sont aussi des patriotes et surtout des gens de bon sens.

Ils réprouvent le cri stupide : « A bas les frontières ! » qui, s'il était écouté chez nous, dans l'état actuel de l'Europe, risquerait

de détruire en un jour le travail de quinze siècles.

Ils savent combien sont décevantes les grandes phrases surla paix universelle etsurle désarm.ement, et ils constatent que le congrès de La Haye a été inutile. Ils se rendent parfaitement compte que la France, entourée de nations voisines où l'esprit et les institutions militaires ont un caractère presque sacré, accomplirait sur elle-même une véritable tentative de suicide en diminuant et en affaiblissant ses moyens de défense nationale.

Mais, si la sagesse et la raison maintiennent fermement dans ces convictions les socialistes patriotes dont nous étions les hôtes, à la réunion des Mille- Colonnes, ils obéissent aussi, en aimant si ardemment leur patrie, à l'impulsion du cœur et du tempérament, à l'instinct héréditaire, aux sentiments traditionnels.

C'était une grande joie pour moi, l'autre soir,

PRÈS DU PEUPLE

d'observer, du haut de l'estrade, tous ces visages de Français et de Parisiens.

Dans les plus jeunes, gavroches au teint pâle, aux traits chiffonnés, aux yeux d'intelligence et de fièvre, je reconnais ces gamins qui accompagnent les régiments et marchent auprès du peloton des tambours.

Quelques vieux aux moustaches blanches me rappelaient nos lointains jours de victoires, et je me les imaginais, sous le turban

du zouave ou le bonnet à poil du grenadier, défilant sur nos boulevards, parmi les héros de Magenta, une fleur au canon du fusil.

Ceux de mon temps avaient porté, pendant le long siège, la vareuse aux boutons de fer-blanc et le flingot à piston.

Tous, enfin, avaient servi, et si quelques-uns seulement pouvaient mettre à la boutonnière de leur veston du dimanche le bout de ruban du Dahomey ou du Tonkin, tous avaient payé leur dette au pays et avaient fait, à la caserne, leur apprentissage de soldat.

Et tous, j'en suis sûr, gardaient un bon souvenir de ce temps-là. Contrairement à tant de prétendus « intellectuels », à tant de petits bourgeois dégoûtés et vaniteux, ils avaient depuis longtemps pardonné la rudesse de tel sous-officier, oublié plus d'une corvée pénible.

Ils ne se rappelaient qu'une chose, et avec plaisir, c'est qu'ils avaient fait leur devoir, qu'ils l'avaient

192 DAXS L ESPOIR DE I.A REVANCIK

fait sans rechigner, avec une gaîté toute française, se disant, quand ils empoignaient le balai de la chambrée, qu'il n'y avait pas de honte à faire le ménage de la patrie, et se jetant aussi bravement dans le nuage de poussière qu'ils se seraient jetés, s'ils l'avait fallu, dans la fumée du canon !

Dans la tristesse de l'heure présente, je suis vraiment tout réconforté par ma visite aux braves travailleurs de Montparnasse. Vive le peuple, et que le diable emporte les politiciens et toutp? leurs combinaisons ! C'est dans le peuple qu'on trouve les esprits droits et les cœurs simples à qui il suffira, au moment de la crise,

de crier : « Vive la France ! » et de montrer le drapeau. Oui, c'est le peuple, le vrai peuple de France, le peuple au vieux sang militaire, qui a toujours le dernier mot, et c'est lui qui nous sauvera î

Décembre 4899.

Le péril jaune.

J'en suis désolé pour les personnages diplomatiques qui ont péroré naguère, au Congrès de La Haye, sur les douceurs de la paix universelle et sur le désarmement général ; j'en demande bien pardon aux honnêtes philanthropes qui pensent qu'on supprimera la guerre à laide d'une cotisation de dix francs par an et de petites brochures écrites en style fade ; et j'adresse aussi mes compliments de condoléance aux chimériques « intellectuels » qui rêvent la fin des patries, la suppression des frontières et l'avènement des États-Unis d'Europe, avec on ne sait quelle Constitution de Salente, sans armées et sans arsenaux. Mais les tragiques événements qui ensanglantent aujourd'hui l'Extrême-Orient me semblent jeter quelque désordre dans leurs belles théories et nous prouvent, hélas ! que, malgré toutes les phrases sur le progrès, la nature de l'homme, depuis la très vieille histoire de Caïn et d'Abel, ne s'est pas sensiblement modifiée.

En admettant, en effet, — et c'est déjà très difficile à admettre, — que le vieux monde, devenu tout à fait pacifique et surtout épouvanté des effroyables engins de destruction que la science a mis à son service, renonce, d'un consentement unanime, à en faire usage, et que les nations européennes, oubliant leurs antiques rancunes et accommodant pour le mieux — ce qui sera plus dur — leurs rivalités d'intérêts, cessent de fabriquer des canons à longue portée et des fusils à tir rapide, voilà que la Chine,

l'énorme et mystérieuse Chine, ajustement pris g"ût, depuis quelque temps, à ces instruments perfectionnés de carnage, à ces machines à tuer du « dernier cri ».

Or, c'est une inépuisable fabrique d'hommes que cet empire du Milieu qui compte, dit-on, plus de quatre cent millions d'habitants, et, si un grand homme de guerre, un Moltke aux yeux bridés et à la longue natte dans le dos, surgit parmi les Célestes, il ne serait pas impossible que la face du monde fût, un jour, bouleversée par une nouvelle invasion de barbares.

'Non, cette supposition n'a rien d'invraisemblable. Pourquoi l'immense Chine ne se réformerait-elle pas comme s'est réformé le petit Japon? Rappelons-nous, dans les lointaines profondeurs de l'histoire, ces grandes marées d'hommes montant toujours de l'est à l'ouest. On imagine très bien un Attila traînant

LE PlhUL JAUÏNE 195

derrière lui une artillerie formidable, un Rollon commandant à plusieurs escadres de cuirassés. Quelle résistance pourrait leur opposer une Europe telle que la souhaitent nos humanitaires décad^'iits, c'est à dire une Europe depuis longteu)ps désarmée et ayant perdu toute son énergie dans les délices de la paix? Qui sait si la race blanche, décid<'nient dégénéé'ée, ne ferait pas encore plus mauvaise figure devant l'invasion des Jaunes que jadis les Gallo lloains devant les Huns et les Byzantins devant les Turcs ?

Sans m'attarder davantage à ces tristes rêveries, je tiens à dire que les nouvelles atroces qui nous arrivent de Chine, et qu'on ne peut lire sans avoir le cœur serré, doivent nous être un avertissement salutaire et nous inspirer quelques sévères réflexions.

Elles nous font d'abord souvenir que la guerre — la grande guerre — est toujours menaçante, et que c'est la pire défolie pour un peuple de laisser s'affaiblir en lui l'instinct militaire.

L'exode de l'Asie vers l'Europe, ou, comme on dit, le « péril jaune », est encore très lointain, sans doute. Il sera, cette fois-ci, certainement conjuré par l'effort commun des puissances européennes, et, si l'on ne soupçonnait chez quelques-unes des arrière-pensées de conquête et de rapines, cette alliance internationale pour secourir nos frères par la race ou par la religion pourrait avoir la grandeur et la poésie d'une croisade.

Mais, à ce propos encore, une pénible pensée nous assaille. Nous nous souvenons qu'autrefois c'était la France qui prenait l'initiative de ces généreuses aventures, tandis que dans celle d'aujourd'hui elle n'occupe pas, tant s'en faut, le premier rang.

Nous constatons cet amoindrissement moral de notre pauvre patrie au milieu du décor splendide, mais éphémère, de l'Exposition, et nous nous demandons avec amertume si tous ces millions, dépensés pour la vanité et pour le plaisir, n'auraient pas été mieux employés en régiments coloniaux et en navires de guerre sur lesquels auraient orgueilleusement flotté les trois couleurs.

Juillet 1900.

Guerre lointaine.

Comme tous ceux qui ont le cœur vraiment français, j'ai lu dans les journaux, avec une poignante émotion, le récit de nos chers soldats, à Marseille.

Hélas! Beaucoup ne reviendront pas et il y aura bientôt des familles en deuil ; car, même si nous apprenions demain que les

troupes européennes sont entrées victorieusement à Pékin et que la Chine épouvantée demande grâce, même si aucun de ceux qui ont franchi, l'autre jour, la passerelle du Polynésien ou du Melbourne ne devait mourir en combattant, un bon nombre de ces pauvres enfants ne résistera pas aux fatigues du long voyage, de l'expédition lointaine, et, surtout à la malfaisance d'un climat où la fièvre et la dysenterie font plus de victimes que le fer et le plomb et où l'hôpital est plus redoutable encore que le champ de bataille.

Les hommes de ma génération, qui, après les malheurs de l'invasion allemande, ont longtemps cru que la France ne songeait qu'à les réparer.

198 DANS l'espoir de la REVANCHE

c'est-à-dire à prendre sa revanche et à reconquérir les provinces perdues, sont toujours restés assez froids pour les guerres coloniales; car elles ont eu pour effet de distraire et de détourner le pays de ce qui semblait, à ceux qui ont vu l'Année terrible, l'unique devoir et la grande espérance !

Certes, ils ont suivi avec un intérêt passionné le sort de nos armes en Afrique et en Asie, ils ont frémi d'enthousiasme en apprenant les exploits de nos soldats et c'est pour eux une joie et une fierté de savoir que notre drapeau triomphe en Indo Chine, à Madagascar et dans une vaste partie du continent noir.

Néanmoins leur regret persiste. Aux noms barbares de nos victoires depuis trente ans, ils eussent préféré des noms de villages lorrains, et, quand on leur annonce que nos couleurs flottent sur quelque pagode, ils se disent tout bas qu'elles seraient encore mieux à leur place sur la flèche de Strasbourg.

Ceux qui n'avaient pas encore l'âge de raison en 1870 n'éprouvent pas — et c'est assez naturel — ce sentiment amer. Ils ont vu, d'ailleurs, la passion des conquêtes exotiques s'emparer des grandes nations du vieux continent; ils les ont vu maintenir entre elles la paix armée et se tailler d'immenses et lointains empires dans le territoire des nègres sauvages et des jaunes décadents.

L'avenir seul nous dira si cette politique est vraiment heureuse pour la France, qui, jusqu'à présent.

GUERRE LOINTAINE

ne peuple ses colonies nouvelles que de soldais et de fonctionnaires.

Quoi qu'il en soit, la jeunesse contemporaine n'a dans ses souvenirs que les guerres coloniales, où d'ailleurs nos soldats se couvrirent de gloire, et, s'étonnant un peu de la tristesse incurable des vieux qui furent vaincus par Moltke et par Manteuffel, elle se contente d'applaudir les vainqueurs de Lu-Ving-Phuoc et de Béhanzin.

Allons ! Il faut oublier aujourd'hui les cœurs français qui souffrent de l'autre côté des Vosges, ne penser qu'à nos petits soldats qui sont en route pour l'Extrême-Orient, et leur envoyer nos souhaits de bon voyage et de grande victoire.

Ils vont combattre pour une juste cause ; et, si elle reste désintéressée jusqu'au bout, cette alliance des nations européennes

pour la défense du christianisme et de la civilisation fera bonne figure dans l'histoire...

.Août 1900.

Les grèves et la défense nationale.

On n'a pas suffisamment insisté dans la presse indépendante, à mon modeste avis du moins, sur une conséquence extrêmement grave des grèves trop nombreuses qui ont éclaté récemment dans presque tous nos ports de mer.

Je ne veux pas parler ici du tort énorme qu'elles vont causer à notre marine de commerce, dont on déplore depuis si longtemps la décadence. Toutes les grèves ont pour inévitable et premier résultat de suspendre le travail et de nuire au négoce ; mais, comme dit le vieux proverbe, peine d'argent n'est pas mortelle.

Ce qui me paraît infiniment plus inquiétant, c'est le retard apporté par les agitations populaires au départ d'un certain nombre de navires chargés de transporter des troupes en Extrême-Orient.

Je suis plein de sympathie pour les travailleurs, j'ai horreur de ceux qui les exploitent, je trouve pariait tement légitime qu'ils usent du droit de grève

pour obtenir une amélioration de leur salaire. Mais, dans cette circonstance, je le dis carrément, les marins, chaulleurs et sou-tiers ont failli au plus élémentaire des devoirs patriotiques.

En temps de guerre, un joui-, que dis-je? une heure d'avance sur l'ennemi peut décider de la victoire, et quiconque, volontaire-

ment et dans un intérêt particulier, est la cause d'un retard dans les opérations militaires, commet une véritable trahison.

Je n'oublie pas qu'il ne s'agit, pour le moment, que de cette guerre de Chine, à laquelle nous ne prenons qu'une part limitée et où nous ne jouons, semble-t-il, qu'un rôle de second plan ; et les grévistes du port de Marseille n'ont pas calculé, je veux le croire, toute la portée de leur acte, quand ils ont empêché, par la cessation de leur travail, le départ régulier des transports.

Il serait vraiment trop douloureux de penser que des Français ont refusé, sciemment et par égoïsme, de faire un léger sacrifice à la patrie en ajournant leurs revendications, si justes qu'elles fussent ; que, peut être, hélas ! ils ont maintenu la grève avec d'autant plus d'énergie qu'ils se savaient plus nécessaires, et que, voyant un service public dans l'embarras, ils ont voulu en tirer profit.

Non, je refuse d'arrêter mon esprit sur ce désolant soupçon!... Je reste persuadé que si, demain, la

LES GRÈVES ET LA DÉFENSE NATIONALE

France devait s'armer, non pour une expédition lointaine, mais pour la défense du territoire, de pareils scandales ne se renouveleraient pas, et qu'il se produirait au contraire un élan presque unanime de toutes les bonnes volontés. Néanmoins, le fait, à titre de symptôme, est tout de même très alarmant, et, ce qui inquiète encore plus, c'est de voir que le gouvernement n'a manifesté à cet égard qu'une médiocre émotion

Août 1900.

Dialogue de deux vieux Messieurs.

Après la revue de Vincennes, les troupes de la garnison de Paris s'étaient disloquées et rentraient dans leurs casernements.

Sur le boulevard proche de mon logis et dont les arbres ont enfin revêtu leur verte parure, un régiment d'infanterie défilait par sections, avec drapeau et musique, et le pas redoublé, joué par tous les cuivres et fortement rythmé par les tambours, avait attiré la foule populaire au bord du trottoir.

Ils avaient vraiment bon air dans la belle lumière du printemps, nos jeunes et lestes pioupious, et le soleil de mai mettait un éclair sur le canon des fusils. Tout le monde les regardait passer avec le sentiment de confiance martiale, où se mêle un peu de tristesse attendrie, que nous éprouvons devant notre chère armée, en songeant à tant de travail, de sacrifices, de patience, d'obéissance, à tant d'efforts et de vertus de toutes sortes, consacrés depuis si longtemps au grand espoir qui recule toujours.

Quand le drapeau parut, tous les fronts se découvrirent.

Alors seulement, je m'aperçus que M. Massif était auprès de moi, ayant fait halte, lui aussi, pour voir défiler le régiment. La physionomie de l'honorable député de Mufileville était sombre et renfrognée. Sa face, ordinairement d'un lilas foncé, se congestionnait sous l'action d'une colère contenue et prenait la teinte de l'aubergine.

M. Massif. — Quel spectacle décourageant ! Quel chauvinisme stupide!... Regardez donc ces gamins qui marchent au pas gymnastique, près du peloton des tambours, et cette maman — oui, la

petite boulotte — qui fait sauter son bébé sur ses bras en suivant la cadence de la musique. .. Et tous ces chapeaux bas devant le drapeau ! C'est du fétichisme, positivement... Ah! nous sommes loin de notre beau rêve, la fraternité des peuples, la République universelle... Mais j'oublie, monsieur le poite, que vous êtes un incorrigible cocardier... C'est égal, l;i, entre nous, convenez que tout cela, c'est un reste de barbarie.

Moi. — Allez jusqu'au bout de votre pensée, mon cher M. Massif, et dites que nous sommes encore des sauvages.

M. Massif. — Eh bien oui... L'autre jour, à Muffleville, où j'étais allé tâter le pouls à mes électeurs, j'ai assisté à une tenue de ma loge, où nous avons « couvert le temple » et où le Vénérable a prononcé

DIALOGUE DE DEUX VIEUX MESSIEURS

un excellent discours contre le militarisme. Selon lui, il n'y a aucune ditrérence entre nos officiers couverts de galons et des Peaux-Rouges tatoués des pieds à la tête, et un colonel, en grande tenue, qui met son aigrette, lui fait l'etfet l'un chef caraïbe qui s'enfile, en signe de commandement, une arête de poisson dans les narines.

Moi, — Pas mal... Mais, dites-moi..., quand le Vénérable a fait cette charmante plaisanterie, avait-il toute sa quinquallerie sur les pectoraux et son tablier de peau sur l'abdomen?

M. Massif. — Rentrons dans la question. Il est impossible que vous, un poile, une âme sensible, vous n'ayez pas horreur de la

guerre.

Moi. — Comme de l'injustice, comme de la souffrance, comme de tant de maux qui dureront, hélas! autant que notre misérable humanité.

M. MvssiF. — La guerre éternelle !... Et le progrès? Qu'en faites-vous du progrès?... Voilà trente ans qu'il n'y a pas eu de guerre entre les nations civilisées... D'ailleurs, la paix est le premier des biens. Moi. — Après l'honneur.

M. Massif. — Ça c'est du Corneille, c'est du vieux jeu... Tenez, vous m? feriez sortir de mon caractère, vous et tous ces chauvins qui s'ébahissaient tout à l'heure devant les képis. C'est même déplorable, ce contact de l'armée et de la population, et on devrait l'éviter à tout prix... D'ailleurs, nous tenons le bon

bout, et nous allons vous faire une armée vraiment démocratique. Le pouvoir civil a le devoir d'affirmer sa suprématie, et il doit asseoir son autorité...

Moi. — Sur des baïonnettes intelligentes, comme déclamaient les vieilles barbes en 1848. Qu'il prenne garde de s'empaler

M. Massif. — Eh bien, oui. Des baïonnettes intelligentes ou, comme on dit maintenant, intellectuelles, c'est ce que nous voulons... Après tout, l'obéissance passive est une monstruosité et, dès demain, nous afficherons, dans les chambrées, les Droits de l'homme de 93...

Moi. — Oii il est écrit que l'insurrection est le plus sacré des droits et le plus saint des devoirs... Comment arrangerez-vous cela avec le vieux règlement militaire qui prétend que la disci-

plaine est la force principale des armées?... Voilà qui promet d'heureux jours à nos officiers.

M. Massif. — Tant pis pour eux. . Un tas de prétoriens et beaucoup trop d'élèves des jésuites !

Moi. — Mon pauvre M. Massif, calmez-vous. La vue du pantalon garance vous affole, comme le chiffon rougé du torero rend furieux les taureaux espagnols. 'N'avez-vous ne souhaitez pourtant pas qu'on remplace le commandement de « Portez armes ! » par celui de « Crosse en l'air ! », car vous avez du bien au soleil et de l'argent dans les banques. A vous entendre, nous serions à la veille de la pire anarchie, d'une

DIALOGUE DE DEUX VIEUX MESSIEURS

nouvelle terreur jacobine. Puisse l'Etre Suprême, dont il est encore question dans les Droits de l'homme, épargner cette épreuve à la pauvre France ! Elle s'en tirerait d'ailleurs, et le passé est là pour nous rassurer. Je relis, précisément, depuis quelques jours, le beau livre de Taine et j'y vois que, dès le lendemain de la prise de la Bastille, ce fut partout un affreux désordre, que dis-je? une jacquerie... Ah! dam, il faut renoncer pour cette époque -là, au poème en prose de ce visionnaire de Michelet... Plus d'armée! Partout la désobéissance, la révolte ! Partout, les officiers chassés, insultés, quand on ne les massacrait pas... A peu près votre prophétie pour demain... Bah ! trois ans après, la guerre éclate et nous sauve. . . Voilà pourtant à quoi elle sert quelquefois, cette guerre dont vous ne supportez même plus la pensée... Que le canon gronde demain, du côté des Vosges, et le miracle se renou-

vellera, j'en suis sûr; car dans les yeux des braves gens qui se pressaient sur le passage de nos petits pioupious, j'ai retrouvé le regard des soldats de l'An II.

M. Massif, qui, en m'écoutant, était devenu cramoisi, allait me répondre, quand nous entendîmes soudain la sonnerie grêle des trompettes de cavalerie. C'étaient les cuirassiers de l'Ecole Militaire, mes voisins, qui regagnaient leur quartier. La foule accourut de nouveau, et les « gros frères » étaient si imposants sur leurs grands chevaux, et le soleil faisait si glo-

rieusement flamboyer les casques et les cuirasses, qu'un long cri d'enthousiasme s'éleva de toutes parts .

« Vive l'armée ! »

Cette fois, le député de Muffleville n'y put tenir. Après un geste dexaspération, et un mauvais regard jeté sur les « côtes de fer », il me tourna brusquement le dos et, comme il y avait tout près de là une colonne vespasienne, il s'y réfugia — sans doute pour ne pas saluer l'étendard.

Mai 1901.

Le voyage de Nicolas II

Quand la discorde règne entre les membres d'une famille qui habitent pourtant sous le même toit et quand cette famille reçoit la visite d'un voisin d'importance, d'un ami cher et précieux, c'est pour tous un devoir de l'accueillir avec un visage joyeux et de faire trêve aux querelles intestines. C'est ainsi qu'agiront en France les braves gens de tous les partis, lors de la présence du Tsar parmi nous.

Il revient en France pour assister à la revue qui terminera les grandes manœuvres, pour revoir nos chers soldats qu'il a appelés ses « frères d'armes », il y a cinq ans, et pour saluer de l'épée notre drapeau.

Par cet acte solennel, il nous donne la preuve que l'alliance franco-russe est intacte, et nous en sommes tous heureux et fiers.

La France a le cœur reconnaissant et fidèle. Jamais elle n'oubliera que jadis, quand Bismarck, surpris de la voir se relever si vite après la guerre, rêva de l'envahir de nouveau et de lui donner le coup de

grâce, le grand-père du Tsar actuel, l'Empereur magnanime qui avait aboli le servage en Russie, prononça la parole et fit le geste nécessaires pour empêcher que cette lâcheté ne fût commise. Jamais la France n'oubliera non plus que son successeur, Alexandre III, nous tendit loyalement la main pour assurer la paix en Europe et y rétablir l'équilibre.

Respectueux observateur de la volonté paternelle, Nicolas II a poursuivi la même politique et confirmé avec un éclat exceptionnel l'accord entre les deux nations. Il est déjà venu naguère, il revient encore aujourd'hui pour nous en donner la certitude. C'est une joie pour tous

... Encore une fois, devant notre hôte illustre, il conviendra que tous les partis politiques concluent un armistice et ne lui donnent pas le spectacle de nos divisions.

L'alliance franco-russe est, avant tout, une alliance militaire. En retrouvant notre armée toujours aussi admirable, après tant de troubles, tant d'agitations, et en constatant quel amour tendre

et profond lui témoigne la nation tout entière, le Tsar pourra répéter la belle parole dun de nos meilleurs officiers :

« Les hommes passent ; la France reste. »

A la revue de Rétheny, une armée de cent mille

LE VOYAGE DE NICOLAS II

hommes défilera devant notre allié et notre hôte. On lui dira — et c'est la vérité — que nous pouvons, en cas de besoin, réunir très rapidement dix. armées de la même force, mettre en ligne un million de combattants.

Le Tsar admirera, et il aura raison d'admirer, puisque le genre humain, après dix-neuf siècles de christianisme le conviant à la fraternité, après tant de luttes et de révolutions pour obtenir un peu plus de justice, en est encore là, et que le dernier mot du progrès — quel progrès ! — c'est que tous les peuples se ruinent et s'épuisent en préparatifs de guerre et soient toujours prêts à saisir leurs armes.

Il faut nous y résigner. Si la promesse, que nous font certains optimistes, d'une humanité pacifique et fraternelle n'est pas une chimère, nous n'atteindrons du moins ce nouvel Age d'Or que dans un très lointain avenir, et nous assistons, aujourd'hui plus que jamais, au triomphe de la force, et très souvent de la force au service d'une mauvaise cause

On peut déplorer les innombrables existences sacrifiées, par exemple, dans les Croisades ou dans les guerres de la Révolution

et de l'Empire; mais il y eut là pourtant un résultat heureux pour l'humanité. L'étendard des armées chrétiennes refoula en Asie la férocité de l'Islam, et le drapeau tricolore répandit dans toute l'Europe une semence de liberté.

Aux guerres qui ont ensanglanté la fin du dix-neu-

vième siècle, nous ne trouvons pour cause, au contraire, que l'intérêt matériel et la rapine, et dans

aucune d'elles le bon droit n'a été victorieux

J'en demande pardon aux rhéteurs qui nous annoncent sans cesse pour demain l'avènement d'une ère de paix et de justice, mais nous constatons plutôt, à l'aurore de ce siècle, un recul de la civilisation.

Dans le monde tel que le voilà — et il n'est pas beau — devant l'avenir tel qu'il se présente — et il n'est pas rassurant — il importe donc que notre France soit forte et qu'elle ait, autant que possible, de puissants alliés.

C'est pourquoi nous devons nous féliciter — même au seul point de vue pratique et sans faire de sentiment — que le Tsar soit venu nous rendre visite et surtout que nous puissions lui montrer une armée formidable.

C'est pourquoi aussi nous devons redoubler d'énergie dans notre lutte contre les fous et contre les criminels qui, au nom du droit, ne sait quelles absurdes théories, se sont donné pour but d'affaiblir et de détruire chez nous le culte du drapeau, l'esprit de sacrifice patriotique, toutes nos traditions et toutes nos vertus militaires.

Août 1901.

EPILOGUE

La messe du patriote.

... Chaque jour, je prie pour ma pauvre et bienaimée France, et j'espère fermement que bientôt la grande nation se relèvera, par un de ces mouvements spontanés et irrésistibles, où l'on reconnaît le geste même de la Providence. Mais combien de durs moments aurons-nous à passer d'ici là ? Qui sait si moi, de santé bien débile et déjà vieux, je serai encore de ce monde le jour où se relèvera mon pays"? Qui sait si j'en verrai seulement poindre l'aurore?...

... C'est la foi qui me permet aujourd'hui, après une existence où je ne fus qu'un inutile et voluptueux poète, de finir en citoyen. Combien elle est grossière, l'erreur des incroyants qui disent avec dédain que le fiai du Pater est mortel pour l'énergie ! A coup sûr, la volonté de Dieu est la justice souveraine, et nous devons accepter toutes les épreuves; car s'il nous les impose, c'est que nous les méritons. Mais il ne nous dispense pas pour cela d'accomplir aucun des devoirs dont il a mis le sentiment dans notre conscience.

Moins que d'autres sans doute, mais assez gravement tout de même, j'étais naguère atteint de cette coupable indifférence pour le bien public, trop fréquente, comme on sait, chez les artistes. En moi le chrétien s'est réveillé en même temps que le patriote.

La religion, quoi que prétendent ses ennemis pleins de mauvaise foi, ne défend à personne d'aimer passionnément son pays,

et par ce mot, j'entends la nation qu'ont fondée les aïeux aussi bien que le coin de terre où l'on naquit, la France et le clocher du village. Chez le citoyen qui fait son devoir, la foi religieuse, au contraire, double la force morale et l'esprit de sacrifice. Je me sens, pour le devoir civique, une force que je ne me connaissais pas.

Parmi les agitations de la vie nouvelle que je mène depuis quelque temps, je n'ai goûté quelque douceur que dans les heures pieuses. Plus que jamais j'admire la sage discipline de l'Eglise, qui rythme la pensée du chrétien par le retour constant de la prière; elle revient deux fois par jour, ainsi que la marée, et couvre de son flot salubre cette plage impure et vaseuse, l'âme du pécheur. Mais la merveille du culte catholique, c'est le repos dominical, c'est la messe, c'est la halte du voyageur fatigué sous les palmes fraîches d'une oasis idéale, ce sont ces rêves de paix et d'espérance au murmure des sources vives de la foi !

LA MESSE DU PATRIOTE

J'arrive à la paroisse pour la messe basse qui suit presque immédiatement la grand'messe. Celle-ci vient à peine de finir. L'atmosphère de l'église est encore émue de l'harmonieux tonnerre des grandes orgues; j'y vois flotter et j'y respire les dernières vapeurs de l'encens... o mon Dieu, c'est pour la France que je vous prie ! Non c'est impossible, vous n'abandonnerez pas ce noble pays, qui a tant fait jadis pour votre gloire, qui a mérité d'être appelé votre soldat, et dont, aujourd'hui, toutes les églises et toutes les cathé-

drales tendent vers vous leurs flèches et leurs tours comme des bras suppliants !

Mon Dieu, ayez pitié de la France, de votre France, vous qui, pour son salut, avez suscité Geneviève et armé Jeanne d'Arc du glaive d'un de vos archanges! Sauvez-la en cette heure douloureuse, où ses malheurs l'éclairent sur ses fautes, où elle rêve de les réparer, où l'on sent palpiter en elle une renaissance de la foi et où un grand nombre de ses fils repentants — dont je suis l'un des plus humbles — détruisent, à force de s'y agenouiller, l'herbe des solitudes qui poussait au pied de la Croix abandonnée ! . . .

Dieu des Chrétiens, Dieu véritable, En qui très humblement je crois, Dieu du Calvaire et de l'Etable, Dieu de la Crèche et de la Croix,

Dieu des soubtrants, né sur la paille Et mort sur un gibet affreux, Regarde... La France défaille, Et nous sommes bien malheureux !

Un vent de détresse désole Ce pays aux douces saisons Où le bon grain de ta parole Jadis donna tant de moissons ;

Où, dans une simple fillette.

Ta puissance se révéla, Quand Geneviève et sa houlette Ont fait reculer Attila ;

Où — merveille encor plus étrange !

Tu prêtas, contre l'ennemi, Le glaive enflammé de l'archange A la vierge de Domrémy.

Cette noble France, tulaimes; Elle a fait ton geste souvent.

Pi'otège-nous contre nous-mêmes.

Fais un miracle, ô Dieu vivant !

Hélas! La France qui fut tienne Depuis trop longtemps fuit ta loi :

Mais son âme toujours chrétienne Dans l'angoisse revient vers toi.

Oui, les dalles de ton Eglise, Nous les userons à genoux !

Mais notre Patrie agonise.

Sauve-nous, ô Jésus, rends-nous

LA MESSE DU PATRIOTE

La foi du soldat catholique A qui le trépas seaiblo beau.

S'il voit ton Paradis rnjstique A travers les trous du drapeau!

Arréle-nous au bord du gouffre.

o Jésus, divin nouveau-né, Dis-nous que ce peuple qui souffre,
Par toi n'est pas abandonné.

Car. aujourd'hui, fils de Marie.

Tel qui prétend ne croire à rien Malgré lui sent son cœur qui prie
Et se retrouve un peu chrétien.

Vois, dans ces heures menaçantes, Les pauvres mères tout en pleurs
Joindre les deux mains innocentes D'un petit enfant sous

les leurs,

Et vers les clartés sidérales Et les abîmes effrayants.

Toutes nos vieilles cathédrales Tendre leurs clochers suppliants !

...Mais une sonnette vient de retentir. Le prêtre va consacrer l'hostie. J'interromps mon oraison patriotique. Je ne veux plus penser à présent qu'à la tragédie du Calvaire. Je ne veux plus que souff-

frir, autant que possible, avec le divin Crucifié et le supplier de m'admettre un jour auprès de lui dans l'éternelle lumière. Car, même toi, chère et douce France, tu n'es, pour le chrétien, qu'un lieu d'exil, dans lequel il attend le Paradis, la patrie suprême, la patrie universelle !

Et quand l'office est terminé et qu'après une dernière prière pour mes morts chéris et pour tous ceux que j'aime, je sors de l'église et descends les marches du parvis, je remercie encore une fois le Dieu de bonté, qui m'accorde la grâce d'achever ma vie en bon chrétien et en bon Français, de mêler sans cesse ces deux sentiments dans mon cœur et de regarder le Ciel à travers les glorieuses déchirures du drapeau.

DEUXIÈME PARTIE

L'Aube tricolore 37

Un soldat de treize jours 39

Un héros de cent ans	43
Sur la fronjère	51
Un régiment a travers l'histoire	57
Et Bismarck?	63
Pour les i>atins .	71
L'instincl militaire	79
Les gr-nadiers à pied de la vieille garde	80
Guillaume II à Paris	95
Ln deuil d'un ami	103
Le dernier maréchal de France	109
Gens de mer	115
La four d'Auvergne	121
Après les fêtes de Kiel	129
Cavaliers de Napoléon	137

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/danslespoirdelaroooppuoft>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.